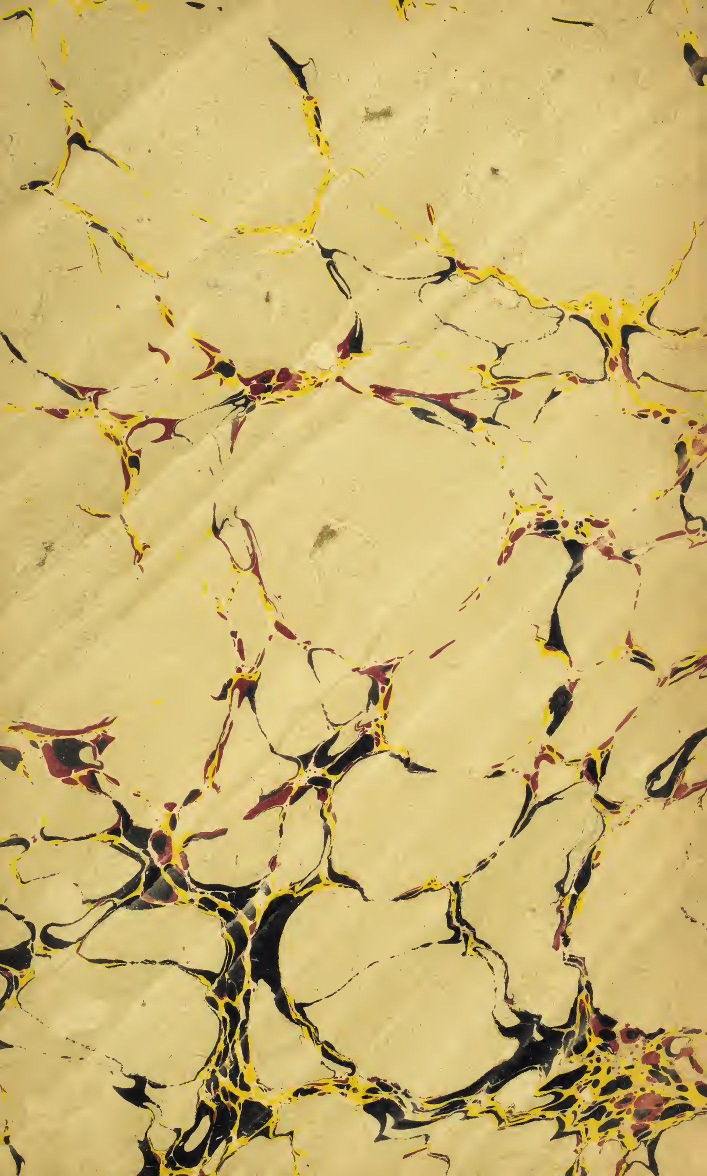






LORETTE

UNE

BATAILLE DE DOUZE MOIS

OCTOBRE 1914 - OCTOBRE 1915

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

La première publication de cet ouvrage a été faite par LA REVUE DE PARIS.



LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LORETTE AVANT LA BATAILLE

Frontispice.

HENRI RENÉ

LORETTE

UNE BATAILLE DE DOUZE MOIS

OCTOBRE 1914 - OCTOBRE 1915

Ouvrage accompagné de neuf gravures et d'une carte.

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1916

PRÉFACE

« *Aux femmes de France.* »

Nombre d'épouses ou de mères pleurent avec amertume leurs époux ou leurs fils qui se sont endormis d'un sommeil éternel sur le plateau de « Notre-Dame-de-Lorette ».

Ne sera-ce pas une consolation pour elles, — et presque une joie, — de voir éclore sur leurs tombes la fleur de gloire qu'ils y ont ensemencée?

Epouses et mères, ne craignez point qu'on porte sur cette fleur une main sacrilège : elle vous appartient, et nul n'y touchera que vous, lorsqu'il vous

sera permis de venir mêler l'encens de vos prières au parfum d'héroïsme qui s'en exhale.

Pour nous, ce n'est pas assez que d'avoir honoré vos morts dans ce nouveau cimetière champêtre où, avant d'arriver au bois de Bouvigny, vous lirez les noms de quelques-uns des vôtres. Nous savons trop qu'il y en a d'autres, beaucoup d'autres, — des milliers et des milliers, — qui sont là-bas, au delà du bois, parmi les décombres encore fumants de la bataille, pour ne pas vous le dire et pour ne pas essayer de calmer votre angoisse, lorsqu'elle vous étreindra, de n'avoir pas lu le nom du « vôtre » sur une petite croix de ce cimetière.

Le vôtre ?

Il est là-bas... oui, là-bas, dans le bois peut-être, où quelques-uns sont

tombés les premiers jours, à la Faisanderie, à Eveno, à Mathis, à la Baraque, au Chemin creux, au grand Eperon, au Soutien, aux Arabes, à la Haie, à Brückert, à la Chapelle, à la Blanche-Voye, au Fond de Buval, à Bouthiaux, aux Sacs-à-terre, au Champignon, à la Halte, à Souchez.

Ne vous effarouchez d'aucun de tous ces noms, pour étranges et barbares qu'ils vous apparaissent d'abord ; car lorsque l'Histoire aura fait son œuvre, on saura que des milliers et des milliers de braves sont tombés, et toujours victorieusement, à la Haie comme à Rocroi, à la Chapelle comme à Marengo, au Champignon comme à Austerlitz, à Souchez comme à Iéna.

« Le vôtre » est fier d'y reposer, même si la croisée d'une baïonnette

rouillée est le seul monument funéraire dressé à sa mémoire.

Lorsque vous le saurez, vous ne pleurerez plus. Et, si vous ne lisez pas son nom sur une croix, vous l'entendrez passer avec le vent, sur ce plateau désert où les poussières soulevées ne seront plus désormais que la cendre de nos héros !

H. R.

AVERTISSEMENT

Dans l'exposé de la Bataille de Lorette, l'auteur a groupé ses récits en Souvenirs d'infanterie, Souvenirs de sape (génie), Souvenirs d'artillerie et Souvenirs d'État-Major, afin de mettre mieux en relief le rôle qu'ont joué, successivement ou simultanément, les différentes armes et le commandement.

Il a cherché à s'identifier avec ceux de ses camarades qu'il a vus, au jour le jour, tenir des places de premier plan et auxquels, — s'il croit devoir taire leurs noms, — il se plaît à rendre un hommage de haute admiration.

PREMIERE PARTIE

L'OCCUPATION DU PLATEAU

CHAPITRE PREMIER

PRISE DE CONTACT

8 *octobre* 1914. — Depuis quelques jours déjà, nous savions que « ça chauffait » ferme, d'Arras à Lille. Nous trépidions dans l'inconnu. La 1re division du corps d'armée avait filé tout d'une traite sur Armentières et Lille, où nous la devinions aux prises avec l'ennemi. Mais nous, la 2e division, pour qu'on nous eût débarqués, sans suivre la 1re, à l'ouest d'Arras, pour qu'on nous fît construire hâtivement des tranchées autour des villages où nous étions cantonnés, pour qu'on nous laissât mélangés avec la division de cavalerie tourbillonnant dans les plaines de la Gohelle, il fallait donc nous attendre à être engagés sur place ?

Sans doute, et cela n'était pas pour nous déplaire. Car, de l'infanterie aussi largement articulée à l'aile d'une armée, de la cavalerie la coudoyant en grandes masses, de l'artillerie encore habituée aux évolutions rapides se mélangeant à elles, tout cela nous faisait l'effet d'être de la bonne graine de poursuite. Nous savions que la victoire de la Marne était à exploiter et que, dans l'esprit des chefs, il y avait place pour une décision foudroyante à laquelle tous étaient fiers d'être peut-être appelés à collaborer.

A onze heures, nous déjeunions gaîment, — car la gaîté est une fonction du soldat en campagne, même au milieu des deuils et des horreurs, — lorsque le capitaine commandant le bataillon fut appelé au téléphone...

Alerte ! — Mission d'honneur, très importante, recommandations spéciales et instantes du général commandant l'armée :

Boches à repousser d'une hauteur dominant toute la plaine, positions d'artillerie à conquérir et à conserver à tout prix, liaison à assurer avec l'avant-garde de la 1[re] division qui redescend de Lille et marche sur le même objectif.

On était prêt : on boucle et l'on part. Une pause plus loin, vers les Quatre-Vents, on se grossit d'une section de mitrailleuses et d'une batterie d'artillerie. Avec quelque émotion, on serre la main aux camarades du 2[e] bataillon du régiment, momentanément maintenu à ses constructions de tranchées, et quelques-uns hasardent, en nous voyant filer : « Hum, bien grosse mission pour un petit bataillon ! »

Point de direction : le vieux moulin de Bouvigny qui se profile là-haut, sur la crête, au-dessus de Servins.

Pendant que nous y montons, allègrement, le capitaine commandant déboîte à droite avec sa reconnaissance d'artillerie et,

de loin, nous le voyons qui scrute l'horizon à la jumelle avec le commandant de batterie : bonne affaire ! c'est là qu'il va planter les quatre 75 assurant notre appui, car c'est de ce côté, — du bois de la Haye, — qu'on aperçoit « la Chapelle de Notre-Dame-de-Lorette », notre objectif...

Quelques « tuyaux » nous sont parvenus en cours de route : notre cavalerie, qui avait pris pied aux abords de cette Chapelle, a été refoulée par une attaque d'infanterie la nuit dernière, et ses cyclistes n'ont eu que le temps de couvrir son repli, luttant pied à pied sur le plateau et dans le bois contre une avant-garde ennemie très supérieure. Deux compagnies de notre régiment, — que nous allons retrouver là-haut, — ont déjà remplacé les cyclistes : nous allons nous les adjoindre et, avec elles, « reprendre du poil de la bête ».

Nous faisons la pause près du vieux

moulin, avec une petite avant-garde dans la direction du bois : la dernière halte avant de nous engager...

Ce n'est pas la première fois qu'on va se battre, — mais la perspective d'un combat de bataillon isolé en rase campagne, cela vous fait tout de même quelque chose.

Des coups de fusil partent du bois, à l'est... Des balles perdues arrivent près des meules de paille et du boqueteau où nous nous abritons...

A nos pieds, au nord, une immense plaine, mal dégagée des brumes qui la recouvrent en partie, avec des cheminées innombrables, des alignements de corons, des chevalements de puits de mines et, ce qui est moins pacifique, des grondements sourds s'échappant du sol, des lueurs se détachant du brouillard là-bas, du côté de la Bassée, de Loos, de Liévin... C'est, sans doute, le canon de la 1re division qui redescend de

Lille et l'espoir de sa prochaine collaboration à notre engagement.

— En avant ! — s'écrie le commandant qui nous rejoint, — des chasseurs à pied du bois de la Haye appuient notre droite.

Une compagnie reste en réserve près du vieux moulin et y creuse des tranchées. Le reste s'avance... La formation est bonne : on n'est plus des bleus, morbleu !

Voici la petite avant-garde à la lisière : bravo, on les tient ! Un cycliste rend compte que les deux compagnies nous ayant précédés sont en avant, à 200 mètres, vers une maison forestière, nez à nez avec l'ennemi qu'elles accrochent ferme.

Le capitaine commandant les prend sous ses ordres :

— Attention, les gars, on vient vous renforcer, « on va les avoir ».

La nuit tombe, c'est le moment choisi.

Une compagnie s'avance de front, pour

entraîner les camarades, une autre par le rebord du plateau, en lisière nord du bois, et, au sud, les chasseurs à pied prolongent la petite attaque avec ordre de « taper » dans le flanc gauche de l'ennemi. Pas de schéma, comme disait un professeur bien connu : une unité au centre, une à droite, une à gauche, une en réserve, mais surtout pas de schéma ! Le signal sera le « hurrah » des chasseurs sur la droite. Il se fait un peu attendre, leur cheminement sans point de direction bien visible ayant été difficile. Voilà la nuit maintenant. On s'impatiente.

Tout d'un coup la nappe du sifflement des balles s'étend sur tout le bois, les cris de : « En avant, à la baïonnette ! » percent le silence qui avait précédé l'attaque, la confusion règne, des hommes tombent — surtout à gauche —, les officiers circulent dans le taillis épais et obscur pour mettre de l'ordre parmi le brouhaha, des chasseurs à pied venant de la droite « se jettent dans

les jambes » des unités qui ont poussé droit...

Le combat n'a pas donné les résultats qu'on escomptait de la surprise. A gauche, nous sommes bouclés : grosses pertes, progrès nuls, inquiétude des officiers qui sont convaincus qu'on est tombé « sur un bec » et qu'il n'y aura pas moyen de passer. A droite, on n'entend plus rien et on n'a plus de nouvelles des chasseurs ni des sections du bataillon qui agissaient en liaison avec eux.

Il faut avoir assisté à des combats de nuit en rase campagne, surtout sous bois, pour se rendre compte des anxiétés d'une telle situation, quand on n'a eu le temps de reconnaître au préalable ni l'ennemi ni le terrain !

Bonne nouvelle : vers minuit, on a la certitude que la droite a passé, filant d'une traite sur ses objectifs, et poussant

des éléments jusqu'à l'orée à l'est du bois.

Même à gauche, l'affaire s'arrange... Une patrouille d'aile, qui s'est glissée le long des pentes, a pris contact — vers les corons de Marqueffles — avec des éléments de la première division.

A l'intérieur du bois, des mouvements perçus nous donnent bientôt la conviction que l'ennemi se décroche, par des chemins connus de lui, mais où il nous est impossible de le talonner en raison de l'obscurité et de la non-connaissance des lieux.

N'est-ce pas déjà une demi-victoire ?

CHAPITRE II

UN COMBAT DE BATAILLON

9 *octobre.* — Quel brouillard ! On n'y voit pas à dix pas...

Les ordres brefs de notre chef, nous actionnant hardiment vers l'avant, accroissent notre confiance.

Tout le monde en ligne, en tirailleurs et à grands intervalles, pour les compagnies de tête. Les compagnies de queue suivront en colonnes minces. Des patrouilles bien commandées couvriront ce dispositif.

On avance résolument, quoique lentement, car le taillis est épais et, à gauche, il y a encore des coups de fusil : il faut pourtant

balayer tout le bois et ne laisser derrière soi aucun traquenard.

Vers la lisière nord, on rencontre nos tués de l'échauffourée d'hier soir : deux d'entre eux ont le crâne complètement arraché.

— Bande de v..., — s'écrient les hommes, — ils nous ont f... des balles explosives !

— Au moins des balles « retournées », — rectifient les officiers. D'ailleurs toute balle tirée à bout portant peut produire ces horribles blessures.

La source de sang vient de jaillir, elle ne sera point tarie de sitôt !

De temps en temps, dans le brouillard épais, des formes se détachent : l'ennemi ? — Non, des faisans, dont le brouillard amplifie les mouvements. Voici d'ailleurs « la Faisanderie », rendez-vous de chasse gra-

cieusement niché dans le bois. On fouille rapidement, et on passe.

L'orée du bois. A droite du chemin central, nos sections de pointe nous attendent et respirent en nous voyant : elles n'ont pas été attaquées dans leur solitude, mais, pendant toute la deuxième partie de la nuit, elles ont entendu des va-et-vient de troupes et de voitures tout près d'elles, — là, sur la gauche, entre la Faisanderie et la lisière nord du bois... Elles ont fait le gros dos, sans bouger, heureuses de se sentir au point du jour redevenues maîtresses de la situation.

Neuf heures : les ailes reçoivent des balles, partant des patrouilles ennemies qui se retirent devant elles.

Le centre est gratifié par de violentes rafales de 77 au moment où il se déploie en lisière. Bon gré mal gré, le combat commence.

Le 77 est cuisant, ses vilains petits obus

tombent dru et juste... Satanées pièces, elles ne doivent pas être loin : probablement aux abords de la Chapelle qu'on ne voit pas encore. Quelques tués, de vingt à trente blessés.

Le rassemblement de départ s'élargit sans qu'il soit besoin de donner des ordres dans ce sens, et le gros du bataillon appuie vers une pointe de bois se prolongeant au nord.

La pointe du sud est moins hospitalière : on y reçoit des balles qui vous prennent de travers, et semblent venir de la plaine, vers Ablain-Saint-Nazaire et Carency.

Allons-y par la gauche, puisque la porte paraît céder de ce côté. Au centre et à droite, la ligne de tirailleurs élargit encore ses intervalles, et peut ainsi venir s'accrocher à la petite crête qui relie transversalement les deux pointes.

Les données de l'engagement se précisent.

De cette crête que nous occupons main-

tenant et où nos tirailleurs se terrent en attendant que le dispositif de combat ait pris sa forme définitive, on aperçoit à l'est, en fond de tableau, une haie qui coupe le plateau. Derrière la haie, un clocheton émerge, à 1 500 ou 1 800 mètres.

C'est de là que partent les 77 ; de là aussi, des balles qui, maintenant que nous sommes vus, sont beaucoup plus ajustées.

Vengeance : nous entendons l'aboiement caractéristique du 75, sans doute nos quatre canons du bois de la Haye, qui viennent frapper dans les jambes des Boches, autour de la Chapelle. L'intervention de notre artillerie « donne du cœur au ventre ».

Et puis, les gars, il faut marcher, coûte que coûte ; car voyez ce commandant de chasseurs à pied, qui arrive auprès de votre chef, écoutez son appel :

« Mes chasseurs, — avant-garde de la première division descendue de Lille et de la Bassée, — ont attaqué cette nuit les pentes

de la Chapelle par le nord. L'abordage à la baïonnette, plusieurs fois renouvelé, a été sanglant. Plus de cent des nôtres y sont restés, et au moins autant d'Allemands. Nous n'avons pas pu tenir aux abords immédiats de la Chapelle, mais nous sommes accrochés au haut des pentes, sur le rebord du plateau. Notre situation, des plus critiques, redevient bonne avec vous. A tantôt : nous vous attendons. Nous tiendrons jusqu'à votre arrivée. »

Tout s'agence et s'arrange. Un grand lieutenant d'artillerie nous annonce en même temps qu'il est à la Faisanderie avec deux pièces. On va pouvoir les utiliser pour appuyer directement notre action, pendant que celles d'en bas, du bois de la Haye, continueront leur tir d'écharpe.

Le grand lieutenant, joyeux de prendre sa part de si près à un combat d'infanterie, fait plaisir à voir. Il donne ses ordres :

— Une pièce en batterie sur le chemin, entre la Faisanderie et la lisière. — Les téléphonistes, déroulez le fil jusqu'ici. Allô... pièce prête ?... 2 400...

Les trajectoires rasantes de ce tir tendu frôlent nos dos, dans nos trous de tirailleurs, mais leur effet moral nous fait bondir. Et nous sommes décidément, résolument, sans esprit de retour, lancés sur le « tapis de billard », bien convaincus désormais que tout mouvement de recul nous coûtera plus cher que l'assaut. Les bonds : à allure extra-rapide. Les arrêts : en s'aplatissant contre le sol, plats comme punaises. Pas besoin de rappels à l'ordre : on manœuvre mieux qu'au terrain d'exercice !

Par exemple, on continue à se tasser vers la gauche, pour éviter un diable de tir d'infanterie et de mitrailleuses qui continue à nous prendre par le travers, venant d'Ablain.

— Il y a donc des Boches dans Ablain ?

— Sans doute, mais faut pas s'en occuper...

— Il en a de bonnes, le patron ! ! !

Cette progression, pied à pied, commencée à onze heures, nous a fait gagner environ 1 000 mètres quand arrive dix-sept heures. C'est long, la route de Berlin...

Les 77 ont taillé dans la chaîne d'attaque, et aussi une certaine mitrailleuse qui « crache » on ne sait trop d'où — par là-bas, en avant et à gauche — croisant ses feux avec celle d'Ablain. Mais ces Boches travaillent mal, on voit que les chasseurs de la 1re division les ont déjà « sonnés », et ils nous font plus de peur que de mal. A dire vrai, ils ne nous font même pas peur ! Ils nous offrent inutilement le spectacle de quelques 105 qui s'en vont, mi-fusants, mi-percutants, couper des branches à la lisière du bois où nous ne sommes plus.

Tout le monde n'est pas de fer. A preuve,

cet homme, — pourtant point blessé, — qui s'en va hurlant et ricanant, les yeux hors de la tête, les bras ballants, les jambes flasques...

Il est fou. On n'y fait pas attention, ce spectacle étant assez courant pendant les « marmitages ».

Le capitaine commandant sort, avec sa dernière vague de renfort : le 77 a vu et reconnu un groupe de commandement ; ils sont « salués de première », trois agents de liaison sur quatre sont fauchés, la vague dispersée.

Par bonheur, le gros du régiment arrive à ce moment dans le bois : on l'a transporté en autos, et, à la nuit tombante, une compagnie de renfort, la 5e, est mise à notre disposition. Son débouché est plus heureux que celui de notre dernière vague, et bientôt elle vient, à la faveur de l'obscurité, talonner la chaîne, — qui n'avait plus beaucoup de vita-

lité, — pour l'entraîner d'un bond jusqu'à la haie.

Il fait nuit. On se « rameute » derrière la haie : une fraction la dépasse et se jette dans une tranchée boche dont les derniers défenseurs se retirent précipitamment vers la Chapelle.

A gauche, on donne la main aux chasseurs de la première division qui garnissent toute la partie nord de la haie et vont pouvoir ensevelir quelques-uns de leurs morts... Il y en a toute une ligne, couchée là comme à la manœuvre, la baïonnette serrée aux mains, comme si le geste de « pointez » avait accompagné le dernier râle...

A droite, il s'agit de se rabattre face à Ablain, car si l'ennemi s'avisait de remonter par là, les résultats du combat seraient bien compromis.

Appel à voix basse. Échange de poignées

de mains. Les patrouilles d'officiers circulent pour reconnaître le terrain et en préparer l'occupation. Nous tenons bien le plateau, tout le plateau. L'ennemi a laissé une arrière-garde à la Chapelle, mais son gros semble se replier au delà.

On n'en peut plus, ce soir. On va s'accrocher à la haie et investir la Chapelle à très courte distance. On y entrera demain d'un coup de main résolu, avec une unité fraîche.

Des groupes d'officiers du 2e bataillon viennent à nous.

— Bonsoir, les amis ! C'est nous qui venons occuper et organiser le terrain.

— Ce n'est pas de refus...

On se passe les consignes de combat. Nous laissons sur place nos unités au contact immédiat, notamment celle qui occupe la tranchée boche à mi-chemin entre la haie et la Chapelle. Nos remplaçants garnissent la haie avec une compagnie, échelonnent une deuxième compagnie face à Ablain,

placent les autres en réserve à la lisière nord-est du bois. Et nous allons, près de la Faisanderie, nous compter, nous reconstituer... et nous reposer.

CHAPITRE III

LA CLÉ DE L'ARTOIS

11 *octobre.* — Aujourd'hui, reconnaissance.

Le 2e bataillon a fait ses deux jours de service, il a eu la peine de creuser les premières tranchées dans un terrain très dur, et il avait d'ailleurs hérité de notre situation de fin de combat, ce qui n'est jamais très drôle : c'est à nous de reprendre nos places.

Les camarades ont bien travaillé pendant ces deux jours : au nord, le 1er bataillon a relevé les chasseurs et a commencé à construire des « guitounes » pour ses compagnies de réserve sur les pentes du plateau, vers Marqueffles, — car, si on reste sur ce

terrain, on en sera réduit à vivre sous terre comme les taupes ! Quant au 2e bataillon, dès le 10 au soir, il a sauté d'un coup de main hardi sur la Chapelle qu'il occupe maintenant avec une section ; et, la nuit dernière, il a relié ce poste avancé au coin sud de la haie par de petites tranchées de demi-sections, échelonnées en arrière et à droite.

Tout cela ne constitue pas une position très solide, mais il n'entre encore dans l'esprit de personne que nous soyons condamnés à « prendre position » : c'est un temps d'arrêt, nous semble-t-il, nécessité par les circonstances et pour permettre à la 1re division d'exécuter sa manœuvre, dans la plaine usinière où nous la voyons évoluer à nos pieds, où ses canons tonnent sans arrêt, où ses bataillons doivent être en train de mordre violemment sur l'ennemi et de le rejeter au delà des villes de Lens et de Liévin.

Bien des choses nous confirment dans cet espoir, et en particulier l'action de notre artillerie. Les deux batteries se sont en effet, le 10 au matin, portées aussi en avant que possible. Celle du grand lieutenant a pris position dans la pointe nord, sous le couvert des bois, et de là s'est mise à tirer très violemment tant sur l'est de la Chapelle, où l'ennemi travaille la terre, que sur les environs d'Ablain, où, — à notre avis, — les Boches seraient désormais fous de chercher à se maintenir, puisque nous les dominons complètement !

L'autre, celle du bois de la Haye, est arrivée ce matin et, avec une hardiesse admirable, s'est installée à découvert, imparfaitement abritée des vues par la petite crête d'où avait débouché notre attaque.

Il est vrai de dire qu'il lui en a coûté cher ! A peine eut-elle tiré quelques salves, que les « grosses marmites » vinrent au-devant d'elle, avec une rapidité, une précision, une

sûreté qui resteront longtemps présentes à notre mémoire : quatre coups courts, — quatre coups longs, — quatre coups au but...

Tableau : nos pièces disparaissent dans un tourbillon de bruit assourdissant et de lourde fumée noire ; des terres, des débris de matériel et de membres humains sont projetés en l'air à une très grande hauteur... Lorsque ce chaos s'aplanit, on aperçoit, parmi les officiers ou servants qui se retirent étourdis, deux canons désemparés, faussés, gauchis, — dont l'un est lamentablement couché sur le flanc, par suite de la pulvérisation d'une des roues, — un caisson bouleversé et boiteux, un autre caisson qui « saute » par explosions saccadées et brutales.

Les corps, aux membres épars, d'une demi-douzaine de servants tués ou grièvement atteints, gisent parmi les décombres, et quelques blessés, aux membres pante-

lants, s'éloignent horrifiés vers le poste de secours le plus proche...

Pauvre batterie! Ta place sera marquée, glorieuse, au revers de cette petite crête, par la tombe de tes victimes et les rayons de roue montés en croix qui présideront à l'éternelle destinée de leurs dépouilles, — mais il ne te reste qu'à abandonner la partie. — « Musèle-toi » jusqu'à ce soir, enfonce tes canonniers dans des trous bien profonds pour les garantir contre un retour probable du « marmitage » et, quand l'obscurité redescendra, les avant-trains te ramèneront à une position plus hospitalière en lisière des bois.

Ce plateau de Lorette semble justifier le prix que le haut commandement avait attaché à sa possession. Il s'allonge, de Bouvigny à Souchez, comme le fuselage d'un gigantesque avion dont les ailes imaginaires couveraient les plaines du nord et

du sud. Si l'ennemi y avait pris pied, il aurait trouvé là un bastion flanquant de la plus haute valeur pour élargir ses conquêtes provisoires dans ces plaines. Et maintenant, notre présence doit, semble-t-il, le forcer à rétrograder.

Comment supposer en effet que les Boches supporteront le feu d'enfer que nous allons leur faire dans cet Ablain où nous les voyons circuler, dans ce Carency dont les abords s'offrent en cible magnifique à nos obus, dans ces ébauches de tranchées qui courent d'un village à l'autre et que nous prenons complètement d'enfilade ? Comment imaginer qu'ils pourront s'installer à Angres, à Liévin, à Lens dont nous voyons les rues, les places, les monuments, dont nous comptons les cheminées, dont nous allons pouvoir battre toutes les lisières ?

Non, cette guerre, — qui nous a déjà montré tant d'étrangetés, — ne justifiera pas cette nouvelle gageure. Dans quelques

VUE CAVALIÈRE DU PLATEAU DE LORETTE ET DE LA GOHELLE

jours, les ailes de la ligne de bataille dont nous constituons l'ossature auront progressé en s'appuyant sur nous, et ce sera bien le bout du monde si l'ennemi réussit un temps d'arrêt sur les hauteurs de Givenchy et Vimy qui, à l'est, sont perpendiculaires à notre plateau et le séparent de la plaine de Douai.

Telles sont, en cette journée, les vues de nos esprits simples, mais décidés : grande satisfaction du travail accompli ; fierté de constater que le commandement en a mesuré la valeur, en déléguant le général de division pour venir, ce matin, accrocher quelques croix et quelques médailles sur la poitrine des chefs et des hommes de troupe ; inébranlable confiance dans la reprise très prochaine du mouvement en avant, sus aux Boches, dans la libération de cette région industrielle dont c'est pitié de voir les richesses exposées à leurs sévices.

DEUXIÈME PARTIE

LA FORTERESSE DE LORETTE

Souvenirs de sape.

CHAPITRE IV

IMMOBILISATION !

1er *novembre.* — Les généreuses espérances de l'infanterie se sont figées. La « course à la mer » s'est résolue par l'immobilisation de deux armées formidables, trop également parfaites dans leur organisation, dans leur commandement et dans leur obstination. La parole est à l'outil.

Notre plateau de Lorette commence à se hérisser d'ouvrages, sortis de la pioche des fantassins au fur et à mesure des combats enragés qu'ils livrent depuis un mois vers la Chapelle et vers Ablain.

Si l'on veut hiverner et « tenir le coup » dans les meilleures conditions possibles, il

faut organiser, coordonner, synthétiser, parer, prévoir.

Du côté de la Chapelle, les événements d'hier ne sont pas très heureux.

Nous ne pourrons plus aller, en pèlerins curieux, visiter son clocheton branlant sur la voûte presque entièrement effondrée, ses murailles trouées d'obus et forées de créneaux, son enclos aménagé en réduit de défense, son vieil orme ébranché par la mitraille et qui, chaque nuit, présidait, solennel dans sa neutralité, aux luttes héroïques se livrant à son pied. L'ennemi nous en a chassés et le sort des armes n'a pas permis que nous nous y rétablissions, malgré les très vifs engagements de plusieurs nuits consécutives, dont témoignent encore les cadavres des nôtres restés sous les créneaux.

La première ligne tient ferme à la haie, avec des tranchées qui la dépassent de 100 ou 200 mètres, et qui enserrent de très près

la Chapelle, où l'on veut revenir... et où l'on reviendra !

Vers Ablain, c'est mieux.

Les pentes qui y descendent sont curieusement ravinées par des fonds abrupts. Et nos tranchées, en s'établissant au dos des éperons successifs, commandent très fortement l'ensemble du terrain.

Un artilleur a baptisé ces mouvements de terrain « les côtes de melon » ; ce nom semble devoir leur rester, et les dépeint assez exactement. La première en venant de l'ouest, et la plus importante de ces « côtes » par son relief, est un « grand éperon » qui s'allonge jusqu'aux premières maisons d'Ablain et les domine de très près. Il y a une huitaine de jours, un régiment d'infanterie, le premier occupant du plateau, y a glissé d'abord quelques patrouilles, puis une section, et l'on entrevoit déjà un véritable petit « fortin » qui

nous assure sur le village un excellent commandement.

Au nord, le plateau est séparé des bois de Noulette par une longue trouée, large d'un millier de mètres, jusqu'ici respectée des deux partis.

La terre n'y est point remuée. Le jour, on n'y aperçoit aucun mouvement, car les mitrailleuses des deux camps tiennent toute cette zone sous leurs feux. La nuit, les liaisons s'y font, et les « cuistanciers » — qui font chauffer leurs aliments dans les corons de Marqueffles, — s'y déroulent en longues files silencieuses vers la première ligne, où l'on attend « le jus » réconfortant, « le pinard » vivifiant et « la gnole » tonique.

A la Chapelle et au delà, les Boches ont remué la terre avec une activité que nous ne connaissons point encore.

On aperçoit déjà leurs tranchées con-

tinues qui traversent de part en part le haut des pentes remontant de l'invisible village de Souchez, et nos aéros rendent compte que de longs rubans de terre remuée, au tracé sinueux, dessinent sur le sol les cheminements défilés allant de la localité à la première ligne. Mêmes constatations, vers les pentes entre Ablain et Carency.

L'exemple agit sur nous par contagion : il vient à l'appui de théories connues, jusqu'alors négligées par notre fougueux tempérament, notre impatience d'agir, notre amour de grand air, mais dont la vérité devient l'évidence même. Nous aurons donc, nous aussi, notre réseau défensif établi et réalisé d'après un plan logique, avec des lignes de feu et d'abris, avec des gîtes pour les unités réservées, avec des « boyaux » pour les communications vers l'arrière, avec des magasins pour les munitions, avec des postes de commandement pour les officiers,

avec des téléphones, voire même avec un petit « Decauville » !

Fantassins, sapeurs, mineurs, territoriaux, à l'œuvre !... Il n'y a pas de sottes gens parmi nous, donc pas de sot métier.

Au surplus, il est temps de se garantir, par une meilleure utilisation du terrain, contre les effets d'une artillerie lourde qui se révèle de plus en plus redoutable. Les hauteurs de Givenchy et de Vimy, les bois de Liévin et de l'Hirondelle, les maisons d'Angres, les corons de Lens sont des nids à canons, et plus rien n'est mystère pour nous : la course rapide et l'explosion miaulante des 77 (« les petits », comme disent nos hommes), la trajectoire sifflante, le claquement strident et la lourde fumée jaune-verdâtre du 105 (« les fusants »), le ronronnement sourd et le brutal éclatement noirâtre du 150 (« les marmites »), la marche d'approche majestueuse, qui roule

très haut dans le ciel, et le fracas volcanique des 210 (« les gros »)...

Ah ! ce n'est déjà plus rose de traverser le plateau. Si l'on est seul, les balles de la Chapelle vous gratifient de leur salut. Si l'on insiste, les 77 s'en mêlent. Si l'on est en nombre, « les fusants » et « les marmites » ont tôt fait de s'y joindre et malheur à la tranchée où l'on a tenté de se réfugier : « Qu'est-ce qu'elle prend ! »

Les artilleurs boches sont éduqués au « kolossal ». Ils n'ont aucun sens de la mesure, c'est entendu... mais il faut avouer qu'ils sont fameusement gênants. Allons jusqu'au fond de notre pensée, — et ne nous en veuillez pas, artilleurs, nos frères : pour le moment ils nous sont très supérieurs et on les sent familiarisés avec les procédés spéciaux de cette guerre de position où notre armée a tout à apprendre. Ce n'est pas un aveu dont il faille rougir. Nous avons triomphé avec notre 75 à la bataille de la

Marne. Nous trouverons notre revanche avec « la lourde ».

On s'y fait la main. Deux batteries de 120 long commencent à travailler dans le secteur, et, faute d'accoutumance sans doute, elles se montrent parfaitement inopérantes lorsqu'elles cherchent à éteindre le feu des pièces ennemies. Du reste, la possibilité de « museler » l'artillerie opposée se révèle chaque jour, pour les deux adversaires, comme de plus en plus problématique.

La raison en est simple : on arrive, d'une part, à défiler à peu près complètement le matériel, étant donné que tout se commande au téléphone et que l'ingéniosité la plus élémentaire suffit à résoudre le problème. D'autre part, on enterre le personnel dans des abris, à cinq ou six mètres sous terre : en cas de « marmitage », on n'y met aucun amour-propre, on disparaît dans les tanières, on attend la fin de l'orage... et,

s'il y a eu dégâts matériels, on y pare la nuit suivante par un prélèvement correspondant fait sur le parc.

Timidement, nous essayons aussi « les gros »...

Ablain a déjà reçu quelques bons 220 et nos hommes, de leur balcon, se sont amplement réjouis en pensant que les Boches, dans leur fond, avaient dû « l'avoir sec ».

CHAPITRE V

PROMENADES DANS LES TRANCHÉES

15 *novembre*. — Le tableau prend tournure. L'âme du sapeur commence à se dilater, et les fantassins, mieux abrités dans de bonnes tranchées, ont des pertes quotidiennes moins élevées. La première ligne sera bientôt continue... Non pas qu'il faille voir dans ce fait une éminente qualité d'organisation défensive, tout au contraire! La ligne continue est une erreur théorique, mais une nécessité pratique à peu près inéluctable. Pour le comprendre, il faut avoir vécu, quelques heures durant, avec nos héroïques fantassins qui passent là, au nez de l'ennemi, des heures tragiques, toujours semblables dans leur monotonie, dans le

danger encouru, dans le supplice de l'humidité, dans la saleté et la puanteur.

Or, la continuité de la première ligne est une sorte de palliatif à tant d'atroces inconvénients : elle transforme la tranchée en « salon où l'on cause ». Elle facilite la circulation des chefs et leur contact avec les hommes. Elle resserre cette impression du « coude à coude », essentiellement calmante et rassurante. Elle distrait. Elle permet une concentration des fusils et des baïonnettes, par des mouvements latéraux très rapides, face aux points menacés, et les desserrements indispensables au moment des « marmitages » ajustés.

Notre tranchée face à Ablain, — quand elle aura réalisé cette continuité vers laquelle nos fantassins tendent si naturellement, — sera sur toute sa longueur un belvédère merveilleux et des plus intéressants. Elle est la « *great attraction* » du plateau,

depuis que les pèlerinages de la Chapelle sont réservés aux Boches. On y vient en curieux, pour examiner Ablain en toute quiétude, à bonne distance, sans craindre de recevoir une balle dans sa jumelle, même si on risque son buste hors du parapet. En cherchant bien, en fouillant sous les arbres et dans les rues, on réussit à « en voir un » et, vite, on prend un fusil des mains de son voisin pour essayer de le « descendre ».

Et quelle chance si, juste à ce moment de la promenade, un 220 vient s'écraser au milieu du tableau ! Mais aussi quelle angoisse de penser qu'il peut rester dans ce chaos, victimes de nos coups, les épaves d'une population désemparée !

Cette tranchée parle au visiteur de son histoire et de ses parrains, lorsqu'il la suit depuis « Mathis », par « le grand Éperon », jusqu'aux « Arabes »...

Car il y est venu des Arabes, — oui, de vrais Arabes ! Le commandement avait un

moment espéré avoir raison d'Ablain, — cet invraisemblable village d'Ablain qui « tient », à nos pieds, en dépit de toutes les prévisions, ce contre-sens tactique d'Ablain, ce trou infernal qui fait mentir tous les enseignements de notre pédagogie militaire, — et en avoir raison par un coup d'audace. Quelques spahis avaient été amenés à pied d'œuvre. Résolus, avec le flair qu'on leur connaît, en se glissant à la nuit le long des pentes, en rampant comme des couleuvres, en surgissant comme des suppôts du diable à la première grange rencontrée, ils avaient dispersé quelques Boches apeurés et réalisé une prise importante... une femme, une malheureuse femme atterrée et terrorisée !

Si bien que la « tranchée des Arabes », — la seule peut-être de tout le front, — a eu non seulement un parrain, mais une marraine...

Les promenades du côté de « la haie », en face de la Chapelle, sont beaucoup moins

récréatives. Faut-il ajouter qu'elles ont moins d'amateurs ?

La vie, le jour, y est rendue intolérable par un bombardement à peu près incessant, et dont la précision est imputable à la présence de la haie, qui facilite les observations et le réglage.

La nuit, l'énervement se traduit de part et d'autre par une fusillade continuelle. Les travaux d'aménagement du terrain sont très difficiles de ce fait. La pose des fils de fer en avant des tranchées est un si gros danger que les fantassins et les sapeurs, mal entraînés à cette besogne, y vont à contre-cœur, et nous n'arrivons pas à constituer devant notre première ligne un obstacle passif susceptible de la mettre à l'abri d'un coup de main.

On est, au maximum, à 100 mètres de l'ennemi, et rien jusqu'ici ne nous a habitués à l'idée qu'on en arriverait presque à se jeter des pierres ! Sinon des pierres, du

4

moins des « grenades » et des « bombes », comme au temps jadis...

Ce pas est fait : depuis quelques nuits, des groupes de Boches sortent de leurs tranchées, là où elles sont le plus rapprochées des nôtres ; ils s'avancent à pas de loup dans l'obscurité et, lorsqu'ils sont à une vingtaine de mètres, ils se dressent, lancent leurs bombes, qui n'atteignent généralement pas nos parapets, puis s'éloignent en courant.

C'est tout de même le comble ! Cette guerre, ce sera donc l'histoire militaire en raccourci, avec tous les raffinements du progrès, mais aussi avec le retour aux procédés d'antan les plus primitifs, les plus grossiers,.. pourquoi pas « le couteau », alors ?

— Naïf qui s'en étonne, nous répondra-t-on ! N'aviez-vous donc pas lu, sur le vif, le livre de la guerre russo-japonaise ?

Les Français ne sont point si orgueilleux qu'on l'a dit.

Ils font leur *meâ culpâ.*
Et demain, ils auront des grenades.

Ils vont lentement (qui l'eût cru ?), mais sûrement.

Voyez : nous avons nos tranchées, et on commence à savoir les faire. Un long boyau, un peu incertain dans son tracé, très insuffisant comme profil, se creuse vers la crête, au rebord sud du plateau, et peut-être que, bientôt, on pourra aller, les mains dans les poches, jusqu'à la première ligne, en plein jour. A droite, il pousse une bifurcation vers le grand Éperon et, — en se baissant un peu, par exemple, — on arrive sans trop de danger près de la section qui surplombe Ablain. Au milieu du plateau, — vers cette « baraque » en planches goudronnées où les obus ennemis pleuvent dru, car ils la prennent pour un observatoire d'artillerie, — quelques tranchées de deuxième ligne s'ébauchent... oh, bien discrètement en-

core ! mais enfin, le principe y prend pied, et la nécessité d'avoir une ligne de repli frappera bientôt d'évidence même les plus aveugles. Sous bois, plus en arrière, les abris d'infanterie et d'artillerie se multiplient : les premiers, auprès des pièces, à l'épreuve des obus ; les seconds, dispersés en « village nègre », plus soucieux encore d'offrir un couvert contre les intempéries que contre les hasards d'un « marmitage »... hasards bien négligeables à cette distance de l'ennemi et sous le couvert des bois, pour qui revient de la première ligne !

Nécessité fait loi. Le besoin crée l'organe. Les corvées générales s'organisent. Puisqu'il n'y a pas d'eau sur le plateau, on en monte. Un dépôt de matériel du génie pourvoie aux demandes de tous ordres ; les premiers rails du Decauville se posent.

Le service de santé se plie aux exigences de la situation. Les brancardiers s'habituent à faire, la nuit, sur un terrain glissant et

parsemé d'embûches, au travers de risques qui ne cessent jamais, le si pénible et si méritoire transport des blessés, poussant très en avant leurs relais et leurs postes de secours, jamais sourds aux appels et bien souvent sacrifiés eux-mêmes.

Les cimetières se multiplient, hélas ! Il s'en crée partout, au fur et à mesure des besoins, et les besoins ne manquent pas : au revers des tranchées, dans des conditions d'ensevelissement précaires, et avec cette seule oraison funèbre des camarades qui n'ont pas le temps d'en dire plus long : « pauvre type ! » ; — au milieu du plateau, partout où gît un corps qui n'a pu être abordé de jour, et que des fantassins charitables viennent à la nuit pousser dans le trou d'obus le plus voisin, recouvrir de quelques pelletées de terre, honorer de deux branches assemblées en croix et marquer d'une bouteille où la postérité retrouvera le nom grossièrement crayonné sur une

feuille de calepin ; dans le bois, auprès des postes de secours de combat où les blessés graves ont afflué si nombreux qu'il a été nécessaire d'enterrer sur place un grand nombre de ceux qui expiraient en arrivant ; près du chemin de la Forestière, avant d'entrer sous bois, pour tous ceux qu'il a été possible de recueillir, d'identifier, de transporter, d'entourer de respect et de religieuse pitié.

CHAPITRE VI

UN EMBRYON DE DOCTRINE

15 *décembre.* — Depuis un mois, les affaires se sont corsées. Le plateau de Lorette est devenu à peu près inhabitable, tant l'excitation de l'ennemi s'y manifeste en permanence et de la façon la plus désagréable qui se puisse imaginer.

Remontant d'Ablain, une attaque, — dont il faut reconnaître la vigueur et l'audace, bien qu'elle soit à courte portée, — a atteint le nid d'aigle bâti par nous à l'extrémité sud du grand Éperon, y a pris pied et s'y est maintenue malgré tous nos efforts : nous ne tenons donc plus que le milieu de cet éperon, et les défenseurs d'Ablain se

sont en partie dégagés de notre étreinte.

La Chapelle est devenue un volcan...

Elle n'existe plus, car nos obus ont achevé de l'araser, mais son âme — momentanément aux mains du diable — semble présider aux destinées de la bataille : sur ses ruines, ou plutôt sous elles, s'est organisé un véritable réduit, une forteresse en raccourci ; les ordres à l'artillerie qui nous écrase en émanent, les incessantes petites attaques partielles en débouchent, les « minenwerfer » qui lancent sur nos tranchées des projectiles brisants d'un nouveau mode nichent à proximité, les lanceurs de grenades y ont installé leurs dépôts... bref, c'est un épouvantail !

Au nord et au sud de cette Chapelle, le terrain offre certainement à l'ennemi des ressources insoupçonnées pour s'abriter contre nos coups, sinon sa propre existence ne serait pas tenable et notre artillerie lourde de 220 ou de 155 Rimailho (C. T. R.)

lui infligerait des pertes inacceptables, car elle commence à savoir travailler !

Effectivement, le garde-chasse des bois de Bouvigny avait dès le début signalé la possibilité pour l'ennemi de masser des troupes dans deux grands « ravins » qui sillonnent, à hauteur de la Chapelle, les flancs nord et sud du plateau, — le premier descendant dans la direction de la route d'Arras vers le « Bois Carré », le second s'abaissant sur l'invisible quartier de l'église d'Ablain... Un examen plus approfondi de la carte a permis récemment d'apprécier l'exactitude de ces informations : et maintenant « on sait ».

On sait que les Boches laissent le moins de monde possible dans leurs ouvrages de la Chapelle, protégés contre les coups de main par des réseaux de fils de fer beaucoup plus consistants que les nôtres, et gardés par de nombreuses mitrailleuses. On sait qu'ils se nichent dans des abris pro-

fonds, — en ce mystérieux « Fond de Buval », comme on a appelé la dépression de terrain qui descend vers le « Bois Carré », ou au revers de la « Blanche Voye », dont la piste gagne Ablain sur les pentes nord d'un plissement faisant suite au « grand Éperon ». On sait que ces abris bravent le tir de notre artillerie, car ils s'enfournent dans des talus où les obus même les plus puissants ne pourraient pénétrer qu'avec la faculté miraculeuse de se retourner et d'éclater face en arrière dans la dernière partie de leur trajectoire. On sait enfin, cela frappe d'évidence, que les Allemands, à cette date, nous dépassent de cent coudées pour la pratique raffinée de cette guerre de positions, et que, si on les laisse faire, ils dresseront devant nous des portes de fer qui ne nous laisseront plus passer.

Conclusion : il faut attaquer.

Le souvenir de la Marne revient à tous les



ABLAIN-SAINT-NAZAIRE ET L'ÉPERON DE
(Extrait de



. BLANCHE-VOYE. VUS DU GRAND-ÉPERON
llustration.)

p. 58-59

esprits. La Marne a été de l'impossible réalisé. Et la France n'a pas le droit aujourd'hui de s'infliger le supplice de l'hivernage, de renoncer à priori à la rupture de ces barrières qui se dressent devant elle, de déclarer qu'une chose lui sera impossible !

En ce moment, le placement des troupes s'exécute en vue de l'attaque. Une importante concentration de pièces de siège se réalise vers l'arrière. Les fantassins sont mis au pied du mur qu'il faudra franchir. Et de quel mur !...

Mais avons-nous, pour réussir, une doctrine d'attaque ?

On le croit, et non sans quelque raison.

La guerre de campagne est devenue de la guerre de siège, conséquence : on a fait venir des pièces de siège, et elles sont là, — largement approvisionnées, pense-t-on, — pour ouvrir la brèche.

Les fils de fer ? Ils sont évidemment très

gênants... Mais tout porte à croire qu'ils seront au moins partiellement bouleversés au cours de la préparation d'artillerie, et d'ailleurs, — des expériences récentes l'ont prouvé, — les tirs méthodiques de mitrailleuses, se greffant sur l'effet des obus, contribueront à les annihiler.

L'artillerie ennemie? On ne la détruira pas, c'est entendu : mais nos 75 mèneront sur ses servants un tel train d'enfer qu'ils ne pourront plus servir leurs pièces au moment où l'infanterie se portera en avant.

On n'est pas si loin de la guerre de mouvement qu'on soit obligé d'en oublier complètement les enseignements : nos troupes de première ligne agiront comme une forte avant-garde qui se jettera rapidement, résolument, brutalement sur ses objectifs ; — une artillerie sur roues, massée dans un pli de terrain à proximité des routes, se tiendra prête à marcher sur leurs traces et à couronner les hauteurs qu'elles auront

conquises ; — des réserves, préalablement disposées en un emplacement défilé aux vues, assez loin de la ligne d'assaut pour ne pas recevoir les coups longs, seront portées en avant au second acte, après la crise d'avant-garde, prêtes à exploiter le premier succès, à gagner sur les ailes pour faire tomber les flanquements ennemis.

Puis, « le mouvement » reprendra ses droits...

CHAPITRE VII

L'ATTAQUE DU 17 DÉCEMBRE

20 *décembre.* — Le combat dure depuis quatre jours, mais hélas ! on sent qu'il touche à sa fin. Nos fantassins, — nos chasseurs surtout, — ont été héroïques dans leur élan et dans leur résistance. Nos sapeurs les ont accompagnés jusqu'aux tranchées conquises, au prix de lourdes pertes. Nos canons ont beaucoup tiré. Mais nos artilleurs ont encore des progrès à faire.

L'attaque s'est déclanchée le 17, à 13 h. 10.

Elle avait été préparée par trois reprises de tir d'artillerie lourde et de campagne,

séparées par des repos de vingt minutes. Les mitrailleuses tiraient au cours de ces repos, pour contribuer à la destruction des fils de fer.

Pendant ce temps, les premières lignes françaises étaient gorgées par les bataillons d'attaque, prêts à bondir, impatients de montrer leur enthousiasme. Mais quelle boue, quelle horrible boue ! Et quelle angoisse de se demander si, dans ces terrains détrempés, glissants, coupés de trous d'obus et de flaques d'eau, les lignes d'assaut pourraient seulement se mouvoir !

Une grande impression de force s'était dégagée de cette préparation. Elle émanait à la fois du bruit assourdissant qui l'accompagnait, de la projection de terres et de matériaux qui en montrait les effets redoutables, de l'activité des batteries ennemies qui recherchaient les nôtres pour les forcer à suspendre un tir aussi affligeant : nos artilleurs étaient « au point » comme apti-

tude au tir de préparation sur objectifs fixes.

L'infanterie est « sortie » courageusement et résolument de ses tranchées...

Qui mesurera jamais la prodigieuse dose d'héroïsme, d'abnégation, de sacrifice à l'idée de devoir, d'empire sur soi-même, de courage surhumain que contient un tel geste ? C'était la première fois qu'on le tentait pour une opération d'envergure, et l'anxiété étreignait tous les cœurs. Il avait été décidé qu'on « sortirait » à la fin de la troisième reprise d'artillerie, sans que nécessité ait été faite de se conformer, à la seconde, à une indication d'heure inéluctablement fixée d'avance : car, logiquement, chacun ne doit-il pas rester maître de son commandement de « en avant », — au vu et su des battements de son cœur, au mieux des circonstances de terrain, au jugé des effets de destruction réalisés sur l'objectif par les obus amis ?

Les unités d'attaque ont donc débouché « vers » 13 h. 10, les unes un peu plus tôt, les autres un peu plus tard.

Quel spectacle !

Sur les premières fractions sorties, le feu ennemi s'est concentré aussitôt : le ronflement des mitrailleuses, le claquement des 77 arrivant par rafales serrées, le chant cuivré des « 105 fusant », la voix sourde des « grosses marmites. »

Nos petits héros marchaient quand même, mais quels vides dans leurs rangs !

Alors, sur les autres fractions, — celles qui avaient légèrement différé leur mouvement, — la terreur et l'horreur d'un pareil spectacle s'ajoutaient à l'effroi des coups : quelques-uns hésitaient, les officiers multipliaient leur exemple et tombaient plus nombreux, l'élan et la cohésion de l'assaut étaient déjà moindres...

D'autres, dont le retard était plus important, s'en trouvaient figées, surprises sur

leurs propres tranchées par de véritables « barrages » d'obus et de gerbes de mitrailleuses, clouées par l'épouvante de la situation...

Quelques tranchées ennemies ayant été enlevées et occupées par les plus braves, notre ligne, — qui n'avait pas réussi à progresser d'un bloc, — s'est établie à partir de ce moment suivant un tracé fantaisiste, sinueux, imprécis, impossible à discerner dans le tumulte de la bataille. Et nos artilleurs, qui avaient reçu mission « d'appuyer l'attaque » au fur et à mesure de ses progrès, ont accentué leurs salves en les allongeant, un peu au jugé, ne voulant pas rester inactifs en dépit de renseignements incomplets, malgré la rupture de presque toutes les communications téléphoniques.

Qui saura dire les difficultés des nouvelles méthodes de tir, la souplesse que doivent acquérir nos canons lourds, la maniabilité dont il faudra doter à l'avenir les trajec-

toires d'accompagnement de nos 75, les procédés perfectionnés par lesquels auront à se réaliser « les liaisons » au plus fort de l'orage?

Il n'y a point place ici pour la critique. Et si ces notes devaient porter un nom, ce serait celui de « genèse », car elles naissent sous la plume en un monde nouveau, où tout est à apprendre, en pleine évolution « d'adaptation », chaque jour apportant de meilleures lumières, chaque fait éclairant d'autres vérités, chaque combat préparant ceux du lendemain.

Les impulsifs n'ont pas droit à la discussion. L'avenir de notre campagne est pour ceux qui sauront raisonner froidement, demeurer impassibles sous les échecs, se redresser méthodiquement sous la main de fer qui aura fait un moment courber leur front, pour ceux qui voudront museler leur amour-propre, taire des scrupules hors de saison d'humanité ou de compassion, méca-

niser les âmes comme les corps, plier les esprits comme l'acier aux exigences de la Force !

Sans doute, il reste là, — entre les tranchées boches que nous avons partiellement reperdues dans la rafale et celles que nous venons d'établir à leur contact immédiat, depuis trois jours, — il reste là des témoignages lugubres de notre impuissance d'hier... Mais le pays honnirait celui qui conclurait à l'inaction, au lendemain d'une entreprise de libération non suivie de succès.

Demain, l'attaque revêtira une forme mieux « adaptée ». Il y aura plus de canons et plus d'obus. On frappera plus fort et plus longtemps. Les communications du commandement seront aménagées avec toutes garanties de fonctionnement. Les troupes d'attaque seront réparties en plusieurs parallèles successives, afin de se suivre et de se soutenir en vagues échelonnées. Elles

auront des abris plus profonds, pour que le « contre-marmitage » les laisse indemnes. S'il le faut, on ira jusqu'à leur fixer une seconde précise de « sortie », afin d'éviter les inconvénients constatés, de mécaniser l'assaut, d'entraîner les faibles et les hésitants, de disperser « les parades » de l'ennemi, de l'abrutir sous la surprise. La préparation et l'accompagnement de l'attaque par les canons feront l'objet de réglementations méthodiques, également serrées, si besoin, à la seconde et au mètre près. Les réserves seront à pied d'œuvre et le commandement sur place, pour apprécier à la vue l'opportunité de leur engagement. La doctrine d'attaque trouvera son assiette.

CHAPITRE VIII

L'HIVERNAGE ET SES VARIÉTÉS

15 *janvier* 1915. — L'hivernage se poursuit, particulièrement rigoureux sur notre désert, où le couvert des bois n'existe plus, où les « gourbis » des villages nègres sont d'un maigre confort, où les relèves sont longues et éreintantes. Le « mal des tranchées » sévit : pour éviter ces terribles gelures de pieds, le commandement a prescrit la fréquence des relèves.

Elles sont en ce moment quotidiennes. Tous les soirs, des compagnies cheminent de l'arrière vers l'avant, et d'autres de l'avant vers l'arrière, cortèges funèbres jamais interrompus.

Rien n'est comparable à la relève, un soir de pluie.

Dès le départ du « gourbi », les vêtements sont imprégnés d'humidité et maculés de boue. Les mains, tachées d'une terre visqueuse, en font à chaque empreinte un lourd dépôt sur l'acier ou le bois du fusil. La baïonnette s'engorge de rouille dans son fourreau. La boule de pain se ramollit, et reproduit les caractères d'imprimerie volés au journal dont on l'a jalousement enveloppée. Les pieds, — les pauvres pieds, — font un navrant « flic-flac » à chaque pas d'un brodequin percé de part en part. Brrr, qu'il fait donc froid sur les genoux ! Le passe-montagne et le cache-nez, qu'on ne veut pas quitter « quand même », distillent avec art les gouttes glaciales qui tombent dans le cou.

Noir comme dans un four. On marche, on glisse, on tombe, on se relève en jurant, on a perdu la file, on se fait pousser, bous-

culer, on saisit pour ne plus se perdre la courroie de charge de l'homme qui précède, il vous rejette d'une bourrade. Qu'il fait donc chaud dans ce boyau ! Chute à droite, chute à gauche, un fil téléphonique vous prend à la gorge, une planche en travers vous accroche le pied, et on se fait encore dire par le sergent qu'on ne va pas assez vite. Ce n'est plus un soldat, c'est de la boue qui marche... et parfois de la boue sanglante — un blessé — arrivant en sens inverse, qu'on heurte sans pitié, car la circulation est obstruée. Enfin, la tranchée. C'est idiot, cette fusillade, qui n'arrête pas...

« 7e escouade par ici... » Les caporaux se passent la consigne en grommelant, les hommes se frottent les dos et les ventres dans ces trous vraiment trop étroits pour recevoir ainsi double courant, les fusées qui veulent bien encore partir malgré l'averse éclairent ce lamentable tableau ; ceux qui ont fini s'en vont loqueteux et sordides,

grelottants, harassés ; ceux qui restent, guère plus brillants, s'aménagent un semblant de toit avec un coin de toile de tente, avec un peu de glaise amassée sur quelques brindilles, les plus veinards avec un fragment de tôle qui traîne dans la boue ou avec des planches arrachées par le bombardement du jour à un abri d'officier sommaire et misérable.

Non, personne ne se fera jamais l'idée de ce que peut être une relève, un soir de pluie !

Il y a des secteurs où la nuit est un repos après les transes et les fatigues de la relève. Ce n'est pas celui de Lorette... Le jet des grenades, des bombes et des torpilles aériennes est devenu la règle. Sans arrêt, l'obscurité retentit du claquement sourd des premières et des formidables détonations des secondes.

Quand il fait jour, au moins, on a pris

l'habitude de regarder le ciel et des guetteurs poussent en temps utile le cri de : « gare la bombe », renouvelé d'antan. Mais la nuit !... rien à faire qu'à subir, à attendre que l'épée de Damoclès brise son fil, à « encaisser ». Une seule de ces torpilles, quand elle tombe dans la tranchée, — chose heureusement assez rare car leur tir est très irrégulier, — écrase cinq ou six hommes sous leur abri... sans qu'ils aient entendu ni le bruit du départ, ni le sifflement d'approche, comme cela se passe pour les obus.

Ces projectiles sont particulièrement nombreux en ce moment. La vie de nos tranchées en est littéralement empoisonnée. Ils sont la terreur de nos hommes.

Par représailles, nous nous adaptons cette nouvelle surprise : nos « crapouillots » de l'esplanade des Invalides ont été réquisitionnés et ils « crachent » sur la tranchée boche les vieilles bombes de 15 que nous avions

vues près de ces mêmes Invalides, rangées en pyramides ; on a déjà perfectionné cet engin rustique et primitif, il lance aujourd'hui des explosifs plus efficaces ; et nous allons pratiquer aussi la « torpille aérienne », sorte de gros obus monté sur un manche de bois, garni d'ailettes, projeté à deux ou trois cents mètres par un « tube-canon » rudimentaire où brûle un peu de poudre noire.

Mais il faut lutter contre le fantassin, pour actionner ces outils barbares, dont il redoute le voisinage. Car le Boche est mieux outillé, sur ce chapitre, et nos faibles représailles amènent de la part de ses « minenwerfer » un redoublement d'activité généralement néfaste pour nos premières lignes.

L'infanterie s'est appliquée avec une ardeur résolue à dresser ses « grenadiers ». Elle en a compris toute l'utilité et ce genre de sport intéresse les hommes.

Déjà la silhouette du « grenadier » nouvelle mode devient classique dans les feuilles illustrées : un grand gaillard, bien planté sur ses jambes, le regard allumé, le geste large et rapide, vivante reproduction d'audace et de témérité, populaire parmi ses camarades et redouté du Boche.

Il a d'abord utilisé la petite grenade ronde de l'ancien temps, sortie du magasin d'antiquités de nos forteresses ; vexé de ses innombrables ratés, il s'est montré tenace malgré tout à supporter une lutte à armes très inégales. Il la dédaigne maintenant, lui préférant de beaucoup la « grenade anglaise », qui contient un bon explosif tout neuf, qui est bien en mains et qui ne rate pas... à condition que le carton du détonateur ne soit pas trop imprégné d'humidité. Les modèles varient à l'infini : ne va-t-on pas jusqu'à collectionner, chez tous les limonadiers du front, la petite bouteille-bille pour eau gazeuse, qu'on remplit de

cheddite blanche, qu'on arme d'un détonateur et qu'on répand dans les tranchées comme « deux sous de lait pour les poilus » ? Ceux-ci ne lui témoignent pas, au demeurant, un grand enthousiasme.

Quoi qu'on fasse, on n'arrive pas encore à la généralisation de l'emploi des grenades. Les escarmouches se bornent à des luttes de petits groupes d'hommes en « têtes de sapes », autour des chantiers de pose de fils de fer et dans les éléments de tranchées très rapprochées, celles surtout qui sont communes aux deux camps et où les « postes d'écoute » ne sont séparés que par une vingtaine de mètres allant d'un « barrage » à l'autre.

On en est là, en effet ! Depuis les attaques du 17 décembre, comme résultat des assauts et des contre-assauts, on cohabite avec les Boches : il n'y a plus une ligne française et une ligne allemande nettement démarquées, mais un enchevêtrement inextricable, des

tranchées communes et grossièrement compartimentées par des barricades de sacs à terre, des boyaux allant des unes aux autres et où les postes d'écoute, nez à nez, se fusillent à bout portant, se démolissent à coups de grenades, s'insultent à la voix, parfois même se bousculent à coups de crosse.

L'artillerie, dans ce dédale, n'arrive plus à discerner les siens, et, sur la ligne de feu proprement dite, l'opiniâtreté de la lutte se manifeste surtout « à la grenade ». Et ce n'en est pas plus drôle !

Depuis le 17 décembre, il n'y a plus eu d'action d'ensemble importante. Toutefois, ce qui vient d'être dit montre bien que la bataille a continué tous les jours : pas le moindre chômage pour soigner ses blessés et enterrer ses morts, des pertes quotidiennes variant de dix à quinze hommes par bataillon (c'est-à-dire de trente à trente-

cinq pour l'ensemble des troupes occupant ce terrible plateau), aucune interruption dans le bruit des bombes ou des obus, tel est le bilan! Quelle armée, au cours de quelle guerre, a jamais connu des conditions pareilles?

Il est inutile de rappeler le lot de l'infanterie dans cette contribution quotidienne au combat, au travail et à la mort.

Gloire, gloire, gloire à elle!

L'artillerie a ses mérites, que nous ne voulons ni contester ni exagérer. Il ne faut surtout pas dire que c'est elle qui mène ou qui mènera jamais la bataille, c'est faux. Mais elle y joue un rôle important. Elle a préparé et accompagné nos attaques, de façon insuffisante, et elle a réfléchi aux moyens d'agir avec plus d'efficacité.

Elle contrebat les canons ennemis, lorsqu'ils nous font subir des pertes, et il arrive qu'elle obtienne quelques résultats utiles :

à vrai dire, c'est rare, tout au moins jusqu'à maintenant.

Elle entretient sur les tranchées ennemies un tir de démolition méthodique, elle coupe les boyaux les plus fréquentés, elle arrose les zones où des mouvements de troupes sont signalés, elle bombarde quelquefois les villages, — ceux du moins où l'on pense que la population française a été en grande partie évacuée, — elle tire systématiquement la nuit sur les itinéraires de relève : toutes besognes très utiles, auxquelles elle se prête à souhait.

Elle enveloppe de beaucoup de fumées blanches les avions ennemis qui survolent nos lignes : la vulnérabilité de ceux-ci reste infime.

Et surtout, — c'est là son rôle capital en période d'hivernage, — elle déclenche ses « tirs de barrage » lorsque l'ennemi prononce quelque attaque. Il faut arriver, quelles que soient les sinuosités de la pre-

mière ligne, à la masquer sur tout son front, dans ce cas, par une infranchissable barrière d'éclatements. Les artilleries très avisées réussissent ce tour de force avec une maîtrise vraiment surprenante et il existe des secteurs où l'ennemi a renoncé depuis longtemps à « sortir », car, toutes les fois qu'il l'a tenté, il a été « salué » avec une telle violence qu'il lui en a coûté trop cher.

Ces fonctions très diverses exigent de nos batteries une vigilance jamais démentie : les pièces sont toujours en position, les servants toujours près de leurs pièces, les officiers toujours près des servants. Matériel et personnel subissent de ce fait une fatigue considérable, dont il faut savoir tenir compte pour attribuer à cette arme tout le mérite qui lui est dû.

Il est nécessaire de ménager nos artilleurs, d'épargner leurs canons et de les réparer quand ils souffrent, car, au jour

venu des grandes offensives, ils auront à réaliser des prodiges d'habileté, d'endurance, de précision, de souplesse et de rapidité.

Nous ne savons pas encore au juste ce que « rend » l'aviation. La saison ne lui est pas propice. Les reconnaissances n'ont plus autant d'intérêt que dans la guerre de mouvement. Les procédés du bombardement ne sont pas assez puissants pour être sérieusement pris en considération.

Son avenir est dans sa collaboration avec l'artillerie. Elle s'y dresse. A l'aide d'un code de signaux (fusées, banderolles, virages, etc...), nos appareils donnent déjà des indications précieuses pour les réglages.

Autre utilité, également considérable : la photographie.

Les clichés rapportés et développés en quelques heures par nos aviateurs permettent au service géographique des grands états-majors de tenir à jour la carte des

organisations ennemies dans leurs moindres détails, et c'est là une aide précieuse aussi bien pour l'infanterie que pour l'artillerie.

Quant à la sape, — la bonne vieille sape, honnie et conspuée avant la guerre, — elle triomphe ! Elle se manifeste sous toutes ses formes : la sape volante, la plus audacieuse, qui s'exécute à découvert, de nuit, à hauteur de la première ligne ou même en avant, tout le monde en chantier, les outils mordant le sol en vitesse et les travailleurs s'enterrant pour échapper aux coups ; — la sape pied à pied, prudente par nécessité, où le piocheur et le pelleteur s'avancent d'un geste hardi « à la barbe » de l'ennemi, toujours invisibles, mais souvent touchés cependant par la balle, la grenade ou le shrapnell qui visent la terre rejetée au bord du trou ; — la sape des territoriaux qui, plus en arrière, se dévide en longues traînées et laborieusement, méthodiquement, minutieusement, perce en une nuit des

deux ou trois cents mètres de « boyaux » ou de « parallèles de soutien » ; — la sape des mineurs qui entre sous le parapet, descend en galerie, gagne dix ou douze mètres de profondeur et prend son point de direction sur la tranchée boche qui doit sauter.

Nous sommes maintenant aussi actifs que les Allemands sur ce terrain. Notre plateau, en deçà de « la haie », se laboure dans tous les sens de tranchées et de boyaux, avec le parrainage des officiers qui en ont dirigé l'exécution, des gradés morts à la tâche ou celui, plus modeste, des chiffres et des lettres de l'alphabet.

Sillons de mort pour la moisson de gloire !

CHAPITRE IX

L'ALERTE DU 3 MARS

5 *mars*. — La nervosité des deux camps était poussée à l'extrême depuis le milieu de février : préliminaires d'une crise sérieuse... Elle vient d'éclater, et ses conséquences n'ont heureusement pas la gravité qu'on a redoutée pendant deux jours.

Le 3, à sept heures, — après une nuit de silence succédant à une véritable débauche de gros projectiles et de torpilles sur toutes nos tranchées de plateau, — nous sommes réveillés par une rafale d'explosions retentissantes. Le sol en est ébranlé jusqu'à plusieurs kilomètres. Le vacarme se poursuit,

assourdissant, pendant une demi-heure. Que se passe-t-il ?

Vers huit heures commencent à arriver à la Forestière des chasseurs affolés, les yeux hagards, quelques-uns ayant conservé leurs armes et équipement, la plupart nu-tête et désarmés, les premiers sains et saufs, les suivants plus ou moins grièvement blessés :

« Nous sommes f... ! Ils sont là, ils nous suivent, ils vont arriver ! Les bandits !... »

Grosse émotion dans tout le camp, branle-bas général, les officiers vont et viennent, inquiets, mais calmes. A l'est du bois, la fusillade crépite.

Nous sommes là quelques vieux guerriers, habitués à ces premiers affolements au début d'une affaire un peu chaude. Dès l'abord, ceux qui arrivent à l'arrière sont sujets à caution : ou bien ce sont les « faibles » qui n'ont pas résisté à une lourde émotion et qui dans la mêlée ont échappé

à l'action de leurs chefs; ou bien ceux qui se sont trouvés là où « ça brûle », projetés en l'air par une explosion de mine ou de « marmite », bousculés, retournés, dépossédés de leurs sens par la violence des événements, puis automatiquement entraînés dans le courant des faibles. Il faut n'avoir jamais été au feu pour nier, — dans tous les combats, surtout ceux où l'on est attaqué, — l'existence de ces « décalages » individuels, ou pour s'en indigner outre mesure. L'art du commandement consiste justement à ne pas se laisser émouvoir, à réparer au plus vite les brèches de la digue et à remettre en bonne voie les courants divergents qui auraient pu se former.

Il doit tout de même y avoir quelque chose de sérieux.

Les renseignements deviennent précis à neuf heures. Les Allemands ont prononcé une très grosse attaque, dont le signal semble avoir été le déclenchement instan-

tané de toutes les bouches à feu, canons ou minenwerfer, disponibles devant notre front. Il est probable que des explosions de mines s'y sont ajoutées. L'effet a été terrifiant, à n'en pas douter.

Parmi ce tintamarre, l'infanterie s'est précipitée en masses sur nos tranchées, où elle a pris pied avant que la plupart de nos chasseurs aient eu le temps de sauter sur leurs fusils ou leurs mitrailleuses.

Le flot le plus important, débouchant des organisations avoisinant la Chapelle, s'est précipité vers la partie sud de « la haie », prenant ainsi à revers toutes nos tranchées ou boyaux de la partie nord, en échelon très avancé par rapport à la première. Il est à craindre qu'il y ait eu un sérieux « coup de filet », vers la corne est de ce que nous appelons maintenant « le bois 8 », allongé en languette sur le rebord nord du plateau, et à l'extrémité du « boyau Laprade » : les Boches, si l'on en croit cer-

tains renseignements, occuperaient actuellement le « boyau VI » et le « boyau VII », c'est-à-dire une position très en deçà de la précédente !

Un détachement de sapeurs est envoyé sur les lieux pour aider l'infanterie à se rétablir. Toute la traversée des bois est pénible et dangereuse, car l'artillerie ennemie les arrose avec de la « lourde » pour empêcher nos réserves de s'y rassembler et de s'y mouvoir. Nous arrivons à « la Baraque » et au « Chemin creux de Noulette », stupéfaits de nous trouver en toute première ligne, en plein tumulte de commandements saccadés et émus, de groupes hétérogènes de chasseurs aux numéros divers se rassemblant autour des gradés et exécutant une fusillade nourrie, de blessés gémissants et suppliants qui voudraient bien trouver « la sortie » du boyau, mais que le brouhaha immobilise parmi les combattants.

On nous dit que, quelques minutes aupa-

ravant, un groupe d'Allemands particulièrement audacieux s'est avancé jusqu'au « P. C. du chemin creux de Noulette », heureusement bien vite repoussé par nos patrouilleurs.

La situation est sérieuse : il est bien exact que l'ennemi tient le bois 8, une grande partie du boyau Laprade, les boyaux VI et VII, et toute la partie nord de « la haie » Mais, circonstance favorable pour la préparation de nos contre-attaques, nous tenons encore tout le « boyau de crête », au rebord sud du plateau. On raconte qu'un capitaine du régiment de réserve voisin s'est placé avec quelques hommes en tête de ce boyau, vers le sud de « la haie », arrêtant de ce côté les tentatives ennemies, les faisant dévier vers le boyau Laprade, et restant ainsi, sur leur flanc, une menace redoutable.

Voilà qui souligne suffisamment l'erreur où nous étions engagés depuis quelques

semaines ! Une poignée de braves, solidement accrochée à un barrage de boyau improvisé en « repli », a pu arrêter une attaque... La leçon portera, quoi qu'il arrive : dans cette guerre, il ne faut entreprendre les travaux offensifs qu'après avoir assuré l'inviolabilité du front de départ. Et l'inviolabilité d'un front comporte essentiellement, derrière la ligne de tir, l'aménagement d'une deuxième tranchée tenant la première sous son feu et pouvant servir, en cas de malheur, de base de départ pour une contre-attaque immédiate.

Oh, les braves chasseurs ! Pendant les deux jours qui ont suivi cette alerte, quel beau spectacle de ténacité, d'activité, d'allant ils nous ont donné !

Nous les avons vus s'accrocher au sol, à hauteur de la Baraque et du Chemin creux, pour « se rétablir » d'abord et arrêter la trombe. Ils ont rameuté, puis massé leurs

compagnies se préparant à la contre-attaque, dans ces bois du « Chemin creux » dont le couvert protecteur n'est plus qu'illusoire en cette saison et où les obus ennemis leur ont causé pendant deux jours les pertes les plus lourdes. D'un premier élan, s'appuyant à droite sur le régiment de réserve, ils ont repris pied dans le boyau VII et « ramassé » dans le boyau Laprade une centaine de Boches qui, s'y croyant déjà en sécurité, creusaient des niches dans la craie. Ensuite, l'artillerie leur a fait une belle ouverture ! Nos « 75 » ont exécuté, — chose que nous n'avions jamais entendue, — un feu roulant, à pleine vitesse, pendant près d'une heure ; les « lourds » les ont appuyés et scandés de leurs obus ; le déluge de fer et de fonte s'est abattu sur les tranchées échelonnées du boyau VI jusqu'à « la haie », et le Boche a « trinqué ferme », car il n'avait pas encore eu le temps de s'y creuser des abris. Quelques

secondes de silence angoissant après ce feu... puis, les chasseurs se sont avancés en rangs serrés, à la sonnerie de la charge, poussant des cris d'enthousiasme et de mort, — la vraie scène d'assaut, telle que nous l'avions connue autrefois! Nos âmes tressaillaient, nos jambes tremblaient, car on n'entend pas, de tout près, de tels accents sans vibrer jusqu'au plus profond de soi.

La contre-attaque a pu réoccuper « la haie » et la plus grande partie du bois 8, — à l'exclusion cependant de sa corne Est. Elle a été appuyée au nord, sur les pentes boisées et dans la clairière dite de Marqueffles, par un bataillon du régiment qui avait occupé le plateau pour la première fois en octobre et qui voulait être à l'honneur de cette deuxième et définitive conquête.

Au total, l'affaire se chiffre pour nous par la perte des tranchées à l'est de « la haie »,

ainsi que de toutes les sapes offensives que nous avions dirigées vers la première ligne allemande pour nous en emparer lorsque l'ordre en serait donné... à un « 3 mars » qui eût pu tourner à notre avantage, si nous avions eu l'initiative de l'attaque. C'est une perte de terrain peu appréciable, car, tenant la « haie », nous pouvons garantir la possession du plateau.

Les pertes en hommes sont sévères. Quatre bataillons de chasseurs ont été très lourdement éprouvés. Il faut les relever d'urgence.

Une autre division entre en ligne, héritant, comme toujours en pareille circonstance, d'une situation difficile : plus de première ligne continue, des éléments de boyaux qu'il faut raccorder par un pénible travail à la sape, beaucoup de morts à enterrer, des cheminements à remettre en état, des magasins de secteurs à reconstituer...

L'ennemi, par bonheur, est peut-être encore plus éprouvé. Il a brusquement cessé toute activité offensive, s'organisant sur le terrain qu'il nous a pris, s'y couvrant par des fils de fer. Son dernier coup d'audace est l'enlèvement d'une tranchée en avant de la partie sud de « la haie », où l'un des nouveaux régiments avait, le soir de son arrivée, jeté quelques fractions « à tout hasard » sans bien savoir s'il y avait lieu de la comprendre dans une nouvelle première ligne... coup d'audace, qui fut du coup d'œil et de la décision, auxquels il faut savoir rendre justice.

En réalité, l'arrêt brusque de leur offensive nous prouve que les Allemands en ont souffert encore plus que nous-mêmes, sinon ils l'auraient mieux et plus vite exploitée. Leur « 3 mars » est comme notre « 17 décembre » : une affaire aux maigres résultats, — ratée. Elle a été plus poussée que la nôtre, ayant bénéficié de notre

expérience, mais elle reste l'enfance de l'art.

Nos ennemis vont certainement, pendant quelques semaines, « pondre » beaucoup de notes et de mémoires, car ils en sont aussi férus que nous. Ils concluront également que « la forteresse de Lorette » est puissante et redoutable, de quelque côté qu'on l'envisage. Des milliers de victimes y témoignent de l'opiniâtreté de la lutte qui s'y livre depuis six mois, et nous savons par des prisonniers qu'une véritable terreur de notre plateau règne parmi les régiments qui nous font face.

Il y est connu sous le nom de « Butte de la mort ».

TROISIÈME PARTIE

LES ATTAQUES DU PRINTEMPS

CHAPITRE X

LE GRAND ÉPERON

15 *mars.* — Je suis content parce que cette journée a été la revanche des artilleurs.

Je m'explique : revanche d'opinion... Autant nous avions suscité d'enthousiasme au début de la campagne, par l'activité et la puissance de nos 75, autant nous nous trouvions en baisse depuis l'établissement définitif de cette guerre de position.

Il faut avouer aussi que nous y étions rudement mal préparés : pas ou peu d'artillerie lourde derrière le front des armées, — pas ou pas assez de téléphones dans nos batteries de campagne !

Mais tout vient à point. Nous avons tra-

vaillé ferme depuis six mois. Nos « écoles » ont été parfois amères, et on a été bien longtemps à nous pardonner les erreurs d'un 17 décembre dont nous n'étions d'ailleurs qu'à moitié responsables. Notre rôle, aux contre-attaques du 3 mars, a été des plus efficaces. Depuis ce moment, nos tirs de barrage sont si bien organisés que l'infanterie auprès de laquelle nous avons en permanence des agents de liaison, se repose presque entièrement sur nous du soin d'enrayer et de rejeter les attaques.

Depuis une dizaine de jours, je circule beaucoup dans les tranchées du plateau. J'y trouve, au point de vue moral, un intérêt que je ne soupçonnais point assez. Et, au point de vue pratique de nos tirs, j'en suis à me demander comment nous avons pu attendre si longtemps pour généraliser cette habitude. Je rencontre auprès des officiers d'infanterie le meilleur accueil, et ils me donnent les indications les plus précieuses

en même temps que les plus précises sur les objectifs à battre.

Combien encore je l'ai expérimenté aujourd'hui !

Il s'agissait de préparer l'enlèvement des organisations des Allemands au grand Éperon, à l'extrémité est duquel ils sont accrochés comme crampons depuis la mi-novembre, et d'où ils sont une perpétuelle menace pour le plateau. L'entreprise était intéressante et le commandement, qui y attachait une grande importance, l'avait tenue absolument secrète jusqu'au dernier moment.

Un grand nombre de batteries lourdes et de campagne ont pris part à la préparation.

En ce qui me concerne, je me trouvais auprès du commandant du bataillon d'attaque, non loin de ce « boyau grillagé » qui constitue la communication la plus importante conduisant vers nos tranchées à la crête moyenne du grand Éperon. J'avais

assuré dans la matinée ma liaison téléphonique avec la batterie et j'étais prêt à répondre aux exigences les plus détaillées des exécutants.

Cette méthode de travail est curieuse et féconde : on est si près de son objectif qu'on court le risque de recevoir soi-même les projectiles de ses pièces, si on ne serre pas son réglage de près ! Sans compter que ce n'est point facile de reconnaître ses propres obus, au cours d'un bombardement aussi intense... Mais on y arrive tout de même, avec de l'habileté et de l'oreille, en se guidant sur les indications qu'on vient de donner par téléphone et en écarquillant les yeux tout grands à partir du moment où l'on entend dans l'écouteur l'indication : « coup parti ». Au demeurant, celui-là ne serait pas un vrai artilleur qui, dans une trombe de projectiles, ne discernerait pas « les siens ».

Les miens, il me semble que je vois, au

loin, mes servants qui les lancent, — à l'horizon, leur sillage dans la brume, — et là, tout près, leur arrivée stridente qui se trahit par une course plus décidée, par un éclatement plus sonore, par des effets plus redoutables. Je les distinguerais entre mille.

Quelle orgie! Je n'avais jamais vu une telle concentration de feux sur un aussi petit espace ; les sacs à terre boches volaient en éclat, on apercevait dans les gerbes de nos obus des débris de toute espèce, planches, fusils, membres humains : les fantassins qui m'entouraient étaient enthousiasmés et la conviction s'asseyait dans leur cœur qu'ils pourraient « y aller » comme à la manœuvre.

Le bataillon s'est jeté à l'assaut à seize heures.

En cinq minutes il couronnait la position, ne perdant que quelques hommes dans la traversée du terrain découvert. Une pointe audacieuse descendait tout d'une traite jus-

qu'à Ablain... mais l'ordre n'était point de l'y suivre, et c'eût été folie de s'engouffrer ainsi, isolément, dans une localité truquée et traquenardée comme ce diabolique village.

Le grand Éperon en entier était à nous. Et la facilité avec laquelle ce combat avait été mené à bien n'était-elle pas en grande partie le fait de nos canons ?

Je viens d'être interrompu par une demande de « tir de barrage ». La nuit est sombre. Elle s'illumine là-bas d'éclairs et de fusées, dans la direction de mon point d'observation de l'après-midi. J'entends la fusillade, extrêmement vive. C'est la contre-attaque.

« A vos pièces ! »

16 *mars*. — On a repoussé les Boches qui, hier soir, ont essayé de reprendre leurs positions. Mais quel terrible bombardement

ont eu à subir toute la journée nos compagnies victorieuses ! A leur tour, les batteries ennemies de la Folie, de Givenchy, de l'Hirondelle et de Liévin ont reçu le mot d'ordre de représailles. C'était terrible. Le bataillon a eu des pertes énormes, perdant son chef et plusieurs officiers, subissant héroïquement la rafale, nous suppliant de l'apaiser... mais, hélas ! le moyen de « museler » une artillerie qui veut absolument tirer sur nous ? Nous l'ignorons encore en l'état de notre science nouvelle...

Les petites attaques, ainsi localisées sur une infime partie du front, alors que rien ailleurs n'occupe les batteries ennemies et n'attire leur feu, semblent vouées à ces cruelles représailles.

Pourvu qu'au moins les résultats n'en soient pas compromis... Le bruit court justement, au téléphone, que les Boches viennent de reprendre pied dans les boyaux remontants d'Ablain, vers le grand Éperon.

18 *mars*. — Nos enragés fantassins, malgré l'épreuve du « marmitage » qui continue, ont de nouveau réoccupé toute la position. On les relève ce soir par des chasseurs : quel soulagement pour eux, mais aussi quel souvenir !

20 *mars*. — Les relèves en cours de combat sont une nécessité, mais combien dangereuse ! Les chasseurs ont été surpris ce matin. Ils ont perdu la plus grande partie des ouvrages de l'Éperon.

Pendant toute la journée, on nous a fait exécuter des tirs pour leur préparer un nouveau choc en retour, mais quelle mission ! Ce n'est rien d'exécuter des démolitions quand on est « chacun chez soi » et qu'on sait où l'on « tape ». Mais quand on se trouve en face d'un imbroglio comme celui d'un tel champ de bataille, où tout est mélangé, confus, brouillé, c'est inextricable.

Je sais que les Boches, dans ce cas, n'hé-

sitent pas : ils frappent dans le tas et Dieu reconnaît les siens ! Nous y mettons, nous, plus de scrupule et de conscience, mais notre tâche devient alors d'une extrême difficulté.

25 *mars*. — Les chasseurs ont contre-attaqué plusieurs soirs de suite et, après eux, un bataillon d'infanterie qui les a remplacés. Sans succès !

Quelle vie pour ces fantassins que ces alertes incessantes, ce renouvellement du geste d'héroïsme suprême qui vous amène en terrain découvert devant les impitoyables mitrailleuses, cette résignation passive au bombardement durant des journées entières, cette cohabitation avec les cadavres, cette lutte à coups de grenades qui n'arrête jamais lorsque les tranchées se sont ainsi enchevêtrées, cette impossibilité de dormir et de manger, cette nécessité de déployer une activité continuelle pour

réparer les parapets, pour chasser la boue, pour approvisionner les dépôts de munitions et de grenades, pour s'organiser là où l'ennemi était hier et où, souvent, il reviendra demain...

Et le comble, c'est quand ces sacrifices, ces travaux, ces souffrances, ces pertes ont été vaines, c'est quand tout est à recommencer.

J'admire au delà de toute expression le mérite de ces soldats qui « recommencent ».

Morbleu, ce sont de rudes gars, et point raisonneurs, comme on le croyait à tort. Car leur intelligence avisée et éveillée se plie aux terribles exigences de notre guerre. Ils sont toujours prêts à tout. Et c'est simplement merveilleux.

17 *avril.* — Je le pensais bien : ils ont recommencé... Oh, les braves gens !

L'attaque d'avant-hier, 15 avril, a été la réédition, sous tous ses aspects, de celle du



L'AFFAIRE DU GRAND-ÉPERON DU 15 AVRIL.

GROUPE DE PRISONNIERS BOCHES GAGNANT LA TRANCHÉE FRANÇAISE

(Extrait de l'*Illustration*.)

15 mars. Le bataillon qui l'a exécutée a été superbe et, quelques minutes après, il faisait défiler vers sa tranchée de départ près de 200 prisonniers boches, auxquels des officiers, revolver au poing, donnaient leur point de direction et que personne n'escortait !

Même bombardement et mêmes lourdes pertes, le lendemain, — puis mêmes contre-attaques... Cette fois, par bonheur, on a « tenu ». Et, comme ce résultat est encore acquis à cette heure, il durera.

J'allais oublier de noter la puissante collaboration qui nous a été assurée par les « canons de 58 ». Ces petits canons dits de « tranchées » lancent une torpille aérienne, à ailettes, qui contient une formidable charge d'explosif. On en suit, dans l'espace, le trajet lent, sinueux, poussif... et, à son arrivée sur le sol, on assiste à la plus magnifique des explosions : une énorme

gerbe de fumée blanchâtre monte vers le ciel en s'empanachant, et les effets de destruction se révèlent considérables.

— Qu'est-ce qu'ils prennent! — s'écriaient avec enthousiasme nos braves petits fantassins.

Puisse ce nouvel et puissant engin les aider à garder définitivement le grand Éperon!

CHAPITRE XI

LE 9 MAI

10 *mai.* — Ce fut une grande journée. Le souffle de la victoire a passé dans nos rangs et, à cette heure, bien que l'ennemi semble se ressaisir, nous attendons encore avec une confiance impatiente l'ordre de nous porter en avant.

Nous ne nous dissimulons pas que nous serons les derniers à pouvoir le faire, car l'ennemi, — qui a fléchi au sud, vers Carency, — se défend avec l'énergie du désespoir sur le plateau et dans le quartier de l'église d'Ablain. Mais la bataille va peut-être se précipiter demain et la place se faire devant nous.

Je vis depuis dix jours les instants les plus solennels de ma vie.

Au début du mois, les secrets du haut commandement étaient arrivés jusqu'à nous et nous commencions à comprendre pourquoi tant de troupes et de matériel affluaient de toutes parts. On allait pousser la grosse affaire ! Tout le plateau se transformait en un chantier géant, et il semblait que le mot d'ordre eût été donné de ne plus laisser un pouce carré de terrain à l'abri de la pioche. « La haie » se hérissait littéralement de tranchées et, si l'on s'y promenait sans guide, on se perdait en un dédale incompréhensible.

C'est de haut qu'il fallait en juger, et je n'ai compris l'esprit de toute cette organisation qu'au cours d'une sortie en avion. Notre forteresse m'est apparue dans un ensemble qui m'a frappé du plus vif intérêt : on voyait, tout en avant, les premières lignes constituant un labyrinthe en apparence dé-

sordonné, mais où il était cependant possible par une observation raisonnée de distinguer des « parallèles » successives, reliées les unes aux autres par de nombreux boyaux ; un peu plus en arrière, des « entailles » carrées et symétriques, contrastant avec le désordre d'alentour, se présentaient comme une sorte de galerie de « citernes-réservoirs » et j'ai appris depuis qu'elles servaient de « places d'armes » pour recevoir les réserves amenées au dernier moment à la queue des troupes d'assaut ; enfin, tout un système de communications longitudinales, transversales, obliques, sillonnant et compartimentant le sol comme pour le préparer à la fécondation de la semence des énergies.

La forteresse allemande ne se différenciait pas sensiblement de la nôtre. Elle donnait l'impression d'un « tout » formidablement aménagé pour la résistance à un assaut : avec des premières lignes serrées

et couvertes de fils de fer ou chevalets dits « chevaux de frise » ; avec des boyaux les reliant d'une part à l'invisible Souchez, dont les caves à l'abri de nos bombardements dissimulaient des réserves, d'autre part aux ravins encaissés du « Fond de Buval » (au nord) et de la « Blanche-Voye (au sud), où de profondes excavations sous talus permettaient à l'ennemi de tenir des troupes disponibles tout près de la ligne de combat ; avec des communications transversales soudant leur position de la Chapelle à celle d'Ablain-Saint-Nazaire, non moins redoutable, encore que nous l'ayons si longtemps méprisée pour sa situation encaissée.

Tout ce système, photographié par nos aviateurs, avait été porté dans les moindres détails à la connaissance des troupes, afin que les « objectifs » pussent être nettement assignés à tous : aux artilleurs, pour les démolir par en haut ; aux sapeurs, pour

les miner sournoisement; aux fantassins, pour les enlever...

Notre besogne d'artillerie s'annonçait comme extraordinairement difficile : pas un observatoire convenable pour voir ces défenses ennemies, pour serrer nos réglages, et, lorsque le jour viendrait, pour accompagner, bond par bond, la progression de l'infanterie !

Que de fois, pendant ces journées angoissantes, j'ai envié nos voisins ! Ceux de droite dominaient complètement les organisations d'Ablain ou Carency, et pouvaient en préparer l'écrasement dans les moindres détails. Ceux de gauche montaient tranquillement chez nous et plongeaient avec une égale facilité sur le bois Carré ainsi que sur le labyrinthe le reliant aux Cornailles. Mais nous, il fallait nous contenter d'un à peu près. Nos observateurs placés sur le plateau, soit en deuxième ligne, vers la lisière du bois, soit dans les tranchées

avancées, en étaient réduits à faire des transports de tir, presque « au jugé », pour atteindre les au-delà de la première ligne boche. Les ballons et les avions ne nous apportaient qu'un faible concours, leur collaboration n'étant jusqu'ici assurée en principe qu'à nos contre-batteries (pour des résultats encore insuffisants, d'ailleurs)... Nos observateurs latéraux arrivaient à grand'peine à diriger des tirs prenant d'enfilade quelques tranchées ennemies ; mais aucun travail d'ensemble ne pouvait être mené à bien et notre œuvre de démolition n'était qu'une ébauche.

Des difficultés du même ordre s'offraient à l'infanterie, dont l'horizon d'attaque ne s'enrichissait d'aucun arbre, d'aucun point saillant susceptible d'assurer la direction. Or, pour qui s'est un peu familiarisé avec la tactique d'infanterie, c'est là une des parties essentielles de son programme : des vagues d'assaut qui ne sont pas canalisées

sur le terrain par des « points de repère » courent le risque de se perdre, ou tout au moins de se disperser dans l'inconnu.

Cependant, malgré tant de difficultés, la préparation morale de tous était si magnifique qu'on espérait les plus beaux résultats.

Mon souvenir retrace à mes yeux les moindres détails du grand jour.

L'entrée en scène est donnée, le 8 au soir, par l'affaire des « ouvrages blancs », qui se déroule à nos pieds, — au nord, vers la cité Calonne, — en quelques héroïques minutes. Nous assistons, dans l'après-midi, à une énorme concentration de feux d'artillerie sur cet ouvrage qui forme un dangereux saillant ennemi et dont notre commandement a voulu se rendre maître avant toute autre opération.

Tout à coup un double panache de fumée noire, plus lourde et plus tenace que celle des obus, annonce que les mines « ont joué ».

On fouille l'horizon avec sa jumelle et, malgré le trouble de l'atmosphère, on devine les vagues d'assaut des chasseurs et des spahis qui se jettent d'un bond dans la place ennemie, qui l'occupent, qui la dépassent, qui s'avancent vers les lisières d'Angres.

On regrette ce mouvement trop osé, — qui n'avait point été prévu et qui est dangereux, car il ne pourra être préservé contre les flanquements... et, à peine a-t-on eu le temps de le regretter, qu'on le voit en effet arrêté net par des mitrailleuses invisibles... Il y a reflux, panique peut-être ?

Non, pas de panique heureusement : ceux qui l'avaient dépassé rentrent dans « l'ouvrage blanc », ils s'y accrochent, s'y organisent, y courbent l'échine sous les « marmites » ennemies qui déjà y pleuvent dru et vont tendre à le rendre intenable.

Voici la nuit tombée. L'horizon des

« ouvrages blancs » reste troublé, et d'un rouge de sang.

Chez nous, c'est le calme avant-coureur. Devant la Forestière, les troupes défilent, défilent, défilent... Toute une division s'engouffre dans le bois, le dépasse, et va se disposer méthodiquement dans les parallèles, les places d'armes, les abris, les bivouacs, serrée au maximum vers l'avant afin que le succès puisse être poussé et exploité au plus tôt. Les caissons d'artillerie passent, passent, passent... en un fracas assourdissant, qui abrutit les colonnes d'infanterie. Les munitions achèvent de s'empiler auprès des pièces. Les corvées de territoriaux, lourdement, marchent, marchent, marchent..., suivant d'abord les pistes sous bois, — qui sont toutes familières à ces vieux habitués « du quartier », — puis longeant en terrain découvert le bord des boyaux, qui sont vraiment devenus des boulevards impraticables avec un tel

afflux de troupes ! Et le matériel de la dernière heure s'accumule auprès des postes de commandement de l'avant : grenades qui vont appesantir les musettes, sacs à terre vides qui seront roulés avec la toile de tente et la couverture, gabions dont se chargeront quelques grenadiers pour hâter l'organisation des barrages au travers des tranchées conquises, vivres et outils à la disposition des assaillants, fils téléphoniques qui se dérouleront à leurs trousses, obus à ailettes des canons de 58 qui se transporteront vers l'avant pour aider à l'enlèvement des centres de résistance, sacs de cartouches pour alimenter sans interruption les fusils et les mitrailleuses.

Un peu avant le jour, tout le monde est à son poste, le cœur battant, mais ayant fait serment de vaincre ou de mourir.

Dès six heures nous commençons à tirer avec « la lourde » : les réglages se resser-

rent, les parapets boches se désagrègent, les fils de fer se coupent par brèches irrégulières. L'artillerie de tranchée mêle ses bombes à nos obus. Leurs énormes panaches blancs se profilent sur un horizon teinté de noir. A partir de huit heures, les batteries de campagne entrent « dans le bal », à la cadence de quatre coups par pièce et par minute. A neuf heures, c'est devenu infernal, et tout le front du champ de bataille, de Loos à Arras, se perd dans le bruit et dans la fumée.

L'artillerie ennemie fait chorus, pressentant la crise, cherchant à l'enrayer en jetant le trouble dans les colonnes d'assaut qu'elle devine massées derrière nos parallèles. Les 150 et les 210 s'abattent en trombes irrégulières, irritées, inquiètes, autour de nos places d'armes. Parfois ils touchent le but, ouvrant d'horribles plaies dans l'organisme géant de notre corps d'attaque : mais il a

l'âme chevillée et ne sent point ces égratignures.

Il va être dix heures.

Se pourrait-il que l'ennemi ait résisté à une telle avalanche et qu'il nous attende de pied ferme? Évidemment, nous n'avons pas « tout » détruit. Des coups de téléphone réitérés, pressants, suppliants appellent depuis une heure notre attention sur la « sape VII », où les fils de fer sont intacts. Mais il est impossible de modifier maintenant nos réglages !

Je me rends dans la tranchée de départ d'une compagnie de chasseurs dont cet ouvrage est l'objectif. Les officiers me pressent... Ce faisant, ils dissimulent leurs inquiétudes aux hommes qui les entourent et qui déjà, l'arme au poing, posent un pied sur les gradins de franchissement... Je lance à ma batterie des appels désespérés, mais « ça ne rend plus », car elle tire dans

le noir, comme les autres. Je n'espère qu'une chose : c'est qu'il n'y ait plus personne derrière ces damnés fils de fer, tant est grande l'impression d'effroi qui se répand devant nous et qui pourrait bien avoir déterminé l'ennemi à lâcher la position.

Mon cœur bat à se rompre : il est dix heures.

Les chasseurs qui m'entourent « sortent », franchissant d'un bond le parapet, s'alignent rapidement sur leurs officiers et se portent en avant, la baïonnette haute. Déjà quelques-uns culbutent dans les trous d'obus, au premier pas, soit que leurs jambes ne supportent plus le poids de leurs angoisses, soit qu'une balle les ait déjà frappés.

Je songe que 200 000 hommes, sur le front de l'armée, à la même seconde, font le même geste !!!

Tous nos canons, automatiquement, d'après un mécanisme réglé d'avance, allongent

leur tir. La fumée et la poussière s'éloignent. Les premiers objectifs d'attaque se détachent sur l'écran qu'elles forment.

Oh, mes pauvres, mes malheureux chasseurs !...

Ils n'ont pas fait vingt pas que le sinistre crépitement des mitrailleuses s'échappe de la sape VII. La nappe des balles fait son œuvre dévastatrice et vient raser le parapet de la tranchée de départ où je me tiens en observation : pourquoi courbé-je la tête sous leur menace, alors que des hommes, devant moi, les bravent le front haut et se font faucher d'enthousiasme ?

C'est une sublime folie. Ils s'élancent sur le réseau, comme si leurs mains ensanglantées devaient réussir où nos obus ont échoué... Plus loin, les plus audacieux, les plus téméraires, — et je distingue parmi eux ces trois officiers avec leur adjudant qui, il y a un instant, me pressaient avec une insistance si généreusement dissimulée, —

les plus admirablement fous gisent au pied du réseau que leurs membres étreignent en un dernier effort. Le capitaine les précède dans cette course à la mort. Son corps de héros, troué par plus de cinquante balles, « chevauche » les « chevaux de frise »... Ironie du sort, qui semble avoir voulu immortaliser dans une attitude professionnelle ce cavalier de carrière, auquel son arme n'offrait plus assez d'occasions de sacrifice et qui venait d'apporter aux fantassins la collaboration de son cœur, de son âme, de son corps !

Le fallait-il, ce geste d'une beauté insensée ?... Une voix me répond : Il le fallait... Il fallait qu'à cette heure tout le monde « sortît ». Il fallait que tout jugement individuel se tût devant un ordre. Il fallait que les faiblesses possibles fussent emportées dans le tourbillon général. Il fallait que le plus grand geste d'héroïsme qui ait été jamais demandé à des hommes s'accomplît

dans toute son ampleur devant un ennemi stupéfié de son audace.

Et mes yeux évoquent alors ce même spectacle renouvelé en plus de cent endroits sur le front de l'armée...

Je suis tiré de ma stupeur par les autres incidents du combat. D'abord par la violence du bombardement ennemi qui s'abat tout autour de nous sur les parallèles et les places d'armes de départ, ouvrant des saignées dans les réserves qui s'avancent de boyau en boyau, frappant des blessés déjà sanglants, n'épargnant pas les prisonniers qui refluent affolés.

Ensuite, par la rupture des communications téléphoniques avec ma batterie. Je cours aux postes d'artillerie voisins, pour emprunter leurs lignes : presque tous ont subi le même sort. Que vont faire nos pièces dans l'inconnu? Elles allongent, allongent... trop vite, car nos fantassins ne progressent qu'à pas lents dans ce labyrinthe défendu à

outrance, trop vite pour nos lignes qui ne se sentent plus assez soutenues par leurs obus.

A gauche, au nord de la sape VII, pivot des résistances ennemies, nos vagues ont disparu, progressant dans la direction du « Fond de Buval », rejetant derrière elles des flots de prisonniers, étourdis. A droite, les progrès sont également certains. Le bruit circule, parmi les réserves, que la division voisine a pris pied dans Ablain et que, se liant à elle à la vue, notre bataillon de droite est près d'aborder la fameuse « Blanche-Voye ».

La fusillade ne cesse pas : des balles, arrivant de tous les côtés, frappent les arbres de « la haie », où j'ai mon poste d'observation. On ne voit plus aucune troupe à découvert, sauf de lamentables théories de blessés qui ne trouvent pas à s'écouler par les boyaux obstrués et qui veulent tout

de même gagner les postes de secours : combien sont morts d'avoir osé ce risque ! Les réserves s'entassent, poussées de l'arrière vers l'avant ; elles encombrent tout, hors d'état de déboucher et d'appuyer utilement les premières lignes.

Aux éclatements sourds, aux petits nuages de fumée grise qui s'élèvent au-dessus des parapets, vers l'ancienne première ligne allemande, on devine la lutte à la grenade, où les hommes se tuent à un mètre, chaque survivant piétinant le corps de celui qui l'a précédé, et chacun se disant que son tour va venir d'être ainsi piétiné. Lutte sanglante, la plus meurtrière qui soit, où les membres sont déchiquetés, les ventres ouverts, et d'où l'on ne revient (si on en revient...) que les yeux crevés, ou les chairs pénétrées par cent éclats porteurs du germe de gangrène !

Comment faire comprendre ce qu'ont donné, ce qu'ont souffert, ce qu'ont mérité

RUINES DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LORETTE APRÈS LES ATTAQUES DU 9 MAI
(Extrait de l'*Illustration*.)

p. 131

les régiments et les bataillons désignés pour l'enlèvement des ouvrages de Lorette ?

La Chapelle n'est pas encore entre nos mains. Que Dieu bénisse nos morts tombés pour arracher aux mains des barbares la pierre de son autel, gisante parmi ses ruines !

Entraîné par une force irrésistible, — et puisque ma batterie est sourde à mes appels, — je me porte de ce côté, ivre des premiers succès annoncés : car, si l'on ne tient pas la Chapelle proprement dite, on s'est glissé et installé sur une partie du rebord du plateau, face à Ablain.

La voici donc, cette « Blanche-Voye », repaire des réserves boches... Je vois son ravinement profond qui descend vers l'église d'Ablain, ou plutôt vers ce qui fut l'église : les voûtes effondrées, les ogives ébréchées, les pans de mur écroulés résument à mes pieds, au milieu d'un amas de pierres blan-

ches, le monument symbolique de la guerre moderne. Tout à l'entour, ce ne sont que maisons éventrées, démolies, dévastées.

Impossible de rien comprendre à tout cela. Nous sommes ici, tenant les abords de la Chapelle, ayant même sensiblement progressé vers l'est ; je vois des nôtres, là tout près, sur le dos de la croupe de la Blanche-Voye ; j'aperçois, à revers, les talus nord de cette croupe et, stupeur, j'y observe des Boches faisant le coup de feu ! Dans ce qui fut le quartier de l'église d'Ablain, mêmes constatations étranges : il est encore à l'ennemi, dont on voit circuler les réserves sous les éclatements de nos gros obus, et alors que nous le dominons complètement !

Mais voici qui est plus fort, si c'est possible ! Tout en face de moi, à l'est, sur les pentes de Souchez, dans la direction de la cote 119 — l'objectif principal des troupes de la région — ne sont-ce pas des bataillons qui montent ? Bataillons français ? Ce serait

invraisemblable, puisque Ablain et Carency tiennent encore... Et cependant, il n'y a plus de doute, ce sont bien des Français : en observant les isolés qui s'acheminent sur leurs pas, on suit leur trace, on se rend compte qu'ils ont débouché entre les deux villages, qu'ils se sont emparés des ouvrages du « Cabaret rouge » et du « Cimetière de Souchez », et que, utilisant un angle mort du terrain, ils franchissent maintenant les talus, montant victorieusement la côte de Givenchy sans que rien semble devoir les arrêter.

Malheureusement ils sont seuls... C'est un mince saillant démesurément allongé au delà de la ligne d'attaque... Nous frémissons d'enthousiasme en les regardant, en songeant que « la guerre de mouvement », se précipitant à leur suite, va peut-être dans un instant pourchasser l'épée aux reins la « guerre de position » honteuse... Et en même temps,

nous tremblons qu'il ne leur arrive malheur...

Des réserves fraîches vont-elles s'avancer derrière eux? Pourra-t-on, par cet étroit goulot, faire défiler les effectifs nécessaires pour élargir la brèche et pousser le succès? Une réussite « de surprise » est-elle une vraie réussite dans une action de force où rien n'a pu être laissé à l'imprévu, où le commandement a accumulé d'avance ses disponibilités derrière les points du front se prêtant le mieux à une possibilité de percée, où les mouvements latéraux de ces troupes disponibles ne sauraient être ni assez rapides ni assez importants pour exploiter en temps utile les occasions propices?

Angoissant problème, dont les données se sont présentées confusément à l'esprit de tous les spectateurs de cette scène inoubliable, et se sont précisées lorsque, le soir, on s'en remémorait tous les détails. Angois-



SOLDATS FRANÇAIS A LA COTE 119
(Extrait de l'*Illustration.*)

p. 134-35

sant problème qui reste encore posé à cette heure, au lendemain du jour où il nous est apparu, qui reste posé, sans solution, parce que les réserves attendues ne sont pas arrivées, parce que des bras se lèvent d'indignation à ce sujet — (il y a toujours pour s'indigner, des bras disponibles, à côté des bras qui agissent et qui n'ont pas le temps de s'indigner !) — parce que de sérieuses inquiétudes entourent là-haut cette « hernie » de la cote 119, menacée d'étranglement sur les pentes ennemies où le reste de l'attaque ne l'a point encadrée.

Depuis vingt-quatre heures en effet, les actions du plateau ont continué en effroyable carnage, pour ne réaliser qu'une insignifiante progression, dans un secteur où l'enchevêtrement des lignes rend presque impossibles l'action du commandement, l'intervention de nos batteries, l'engagement des réserves.

Il paraît que Carency, entouré de tous

les côtés par nos troupes, est sur le point de capituler, mais au delà la ligne ennemie commence à se reconstituer et à resserrer le demi-cercle d'investissement devant notre récente conquête de la cote 119. Dans la plaine du nord, les progrès sont peu considérables, encore qu'ils aient coûté très cher : l'assaut, parti le 9 à dix heures, en même temps que le nôtre, a enlevé la première ligne ennemie en face du « Bois des Boches » et gagné, par sa droite, la petite crête précédant le « Fond de Buval », se liant ainsi à notre gauche... Mais l'ennemi, jouant avec succès le même jeu au « Fond de Buval » qu'à la « Blanche-Voye », s'accroche désespérément dans ses tanières, tient en haleine les courageuses compagnies de la division du nord, brise leur élan et prend en flanc par ses feux de mitrailleuses celles qui, plus bas et le long de la route d'Arras, cherchent à progresser vers le « Bois Carré ».

Nous aussi, par notre avance sur le plateau, nous prenons en flanc, voire même à revers, ces enragés défenseurs du « Fond de Buval » et de la « Blanche-Voye ».

Les esprits critiques, dans ces conditions, trouveront sans doute que nous nous battons mal... Nous, qui voyons l'âpreté, la férocité, la cruauté de ces luttes pied à pied, nous en concluons simplement qu'elles nous révèlent chaque jour de nouvelles invraisemblances.

Ce n'est d'ailleurs pas tout à fait une invraisemblance que les « flanquements » soient susceptibles d'enrayer des attaques, mais incapables de déloger un défenseur des trous où il s'accroupit !

La philosophie du champ de bataille amène le sage à tenir pour vrai ce qu'il taxait d'erreur. Si ce n'est point sagesse, c'est du moins modestie, et rien ne rend modeste comme de se trouver si petit au milieu de tant de choses poussées à leur superlatif.

Orgueilleux et insensés ceux qui voudront définir en un mot les causes de l'insuccès, si nous n'arrivons pas, demain, à bondir en forces vers la cote 119 (et, si nous n'y réussissons pas demain, la cause sera entendue)... On parlera d'imprévoyance, peut-être d'impéritie. On prononcera le mot de négligence, peut-être d'inertie. On conclura que la percée était réalisée, parce que deux ou trois bataillons ont « failli » percer. On fera découler, de ce fait et de cette circonstance d'exception, les règles de l'attaque future.

Non, mille fois non, je n'ai aucune raison de croire qu'on pourrait être aussi léger. Le sang de nos tués, qui rougit les coteaux et la plaine, crierait vengeance contre de telles inconséquences de pensée. Demain, comme aujourd'hui et hier, on continuera les efforts maxima en vue de « percer », sans tenir compte des sacrifices et des difficultés. Et, si nous y échouons,

bien malin — ou bien peu — sera celui qui nous en dira le pourquoi.

25 *mai.* — Dix jours durant, la bataille de Lorette s'est poursuivie avec sauvagerie, sans une heure d'interruption, sans une accalmie. Les mêmes troupes de la même division y ont déployé la même énergie surhumaine, prêtes à se sacrifier jusqu'au dernier homme, à peine renforcées par deux petits régiments, — petits par le nombre, grands par le mérite, — qui ont partagé avec une remarquable abnégation leurs peines et leurs pertes. Depuis « la haie » jusqu'au rebord du cirque de Souchez, ce n'est plus qu'un vaste charnier : il y a près de 1 500 cadavres, tant allemands que français, dans le seul coin de la Blanche-Voye, où se sont livrées des actions qui compteront parmi les plus acharnées.

Sache, pays de France, que tes soldats ont connu là le fond et le tréfond de la

misère humaine ; qu'ils ont fait bonne figure non seulement à la mort, mais à toutes les épouvantes et aux pires laideurs dont elle se puisse entourer ; qu'ils ont résisté, pendant plus de dix jours de cette existence infernale, à plus de fatigues, à plus de privations, à plus de tortures physiques et morales que Dante lui-même en a jamais pu concevoir... Va, tu peux leur pardonner beaucoup et leur faire crédit, s'ils n'ont pas vaincu cette fois comme ils l'avaient espéré !

Les craintes, qui étaient nées avec l'occupation précaire de la cote 119, se sont réalisées. Il n'a pas été possible d'y soutenir ni d'y maintenir les braves qui s'y étaient portés d'un seul élan. Comme il fallait le penser, les commentaires vont leur train... mais il ne sert à rien de se lamenter et, forts de leur conscience, nos chefs comme nos hommes se disent que ce sera pour une autre fois.

Autour du fortin de la sape VII, les pertes ont continué, terribles, et les combats à la grenade n'ont pas cessé pendant trois jours : ils ont pris, de notre part, une telle acuité dans la matinée du 13, ils se sont développés avec une telle audace de la part de nos chasseurs que ceux-ci ont pu, enfin, occuper l'ouvrage en n'y trouvant plus que des cadavres boches.

Nous sommes ainsi devenus maîtres de toute la partie centrale du plateau, la Chapelle proprement dite ayant été enlevée la veille par le magnifique assaut d'un bataillon d'infanterie, et, une fois de plus, nous avons conçu l'espoir de faire tomber du même coup le « Fond de Buval » et la « Blanche-Voye ».

Vain espoir, pour le « Fond de Buval », qui nous a résisté et nous résiste encore, contre toute vraisemblance. Espoir réalisé, — mais au prix de quelles pertes... — pour la « Blanche-Voye ».

Là, les assauts quotidiennement répétés se sont heurtés et brisés contre l'amas de fils de fer, de décombres, de trous d'obus amoncelés devant la crête où se nichait la résistance boche.

Plusieurs fois, nous avions réalisé une préparation d'artillerie que nous pouvions croire excellente, d'autant qu'à nos tirs de front s'ajoutaient des feux de flanc partant des abords de Carency, maintenant entre nos mains. Mais, à chaque nouvelle tentative, les tireurs et les mitrailleuses ennemis sortaient de leurs taupinières, garnissaient le haut des talus, voyaient venir nos tirailleurs au travers du dédale d'obstacles s'opposant à leur progression et les fauchaient à leur approche des fils de fer. Une affaire, plus rondement menée que les autres devant un adversaire épuisé par sa résistance, nous a enfin livré, le 20, la totalité de cet éperon de la « Blanche-Voye », et avec lui l'îlot central d'Ablain jusqu'à

l'église, qui avait suspendu les progrès de la division voisine.

Épuisés, à bout de forces physiques et morales, réduits à des effectifs infimes, privés de presque tous leurs cadres, les bataillons du 9 mai viennent de céder la place à d'autres. En les voyant passer à la Forestière, au matin des relèves, nous saluons en eux les survivants de la plus rude bataille de l'histoire militaire du monde entier : celle où les raffinements du progrès se sont compliqués, si l'on peut dire, des simplicités du combat antique ; celle où toutes les horreurs se sont additionnées ; celle où il n'y a pas eu trop d'armes pour faire couler le sang, où le « couteau de tranchée » est venu frapper ceux qu'avaient épargnés l'obus, la balle ou la grenade !

CHAPITRE XII

LE 16 JUIN

1er *juin.* — On a été trop près de la victoire pour s'en tenir à des résultats incomplets. La volonté de reprendre les attaques, ou plutôt de les continuer, se propage du haut en bas de l'échelle. Il y a des raisons d'espérer que la capacité de résistance de l'ennemi a été ébranlée et qu'en demandant à nos troupes un suprême effort, on les pourra tout au moins amener sur cette grande crête de Vimy-Givenchy, d'où elles tiendront la plaine sous leur feu.

Je n'ai pas vécu les misères de l'infanterie, mais je les ai vues d'assez près pour les comprendre. Et je me demande comment il va être possible d'exiger d'elle, sans qu'elle

ait achevé de se reconstituer moralement et physiquement, le renouvellement du sacrifice. L'esprit d'obéissance est la première loi de la guerre. Si c'est possible, c'est fait. Si c'est impossible, cela se fera!

J'assiste donc, depuis deux jours, à la rentrée en ligne des immortels bataillons du 9 mai, dont l'éloignement du champ de bataille n'a même pas duré une semaine. Quelques-uns, dans mon entourage, s'étonnent de leur voir encore l'air abattu et exténué... Lorette les glace d'horreur, et leur sang se fige à la pensée de retourner déjà piétiner leurs morts sur ce plateau... Moi qui me souviens de la scène inoubliable du 9, je comprends la tristesse et l'effroi de leur regard. L'enthousiasme ne saurait être une chose factice. Et des hommes, — car se sont des hommes, — ne peuvent pas chanter avec des lèvres que glace le souffle de la mort, de la mort entrevue avec le cortège de tant de circonstances aggravantes.

Ces troupes cependant donneront encore le meilleur d'elles-mêmes, car jamais une troupe française ne reculera devant ce don. Mais qui les voit pressent la limite de leur effort. Mais qui les voit affirme qu'en cette circonstance elles fournissent l'ultime preuve de leur valeur incomparable. Aucune autre armée que l'armée française n'aurait pu se permettre, le lendemain même, de recommencer un 9 mai !

La situation s'est peu modifiée pendant la dernière semaine. Elle reste à la fois étrange et horrifiante : étrange, parce que le « Fond de Buval » continue à tenir ; horrifiante, parce que les travaux d'assainissement n'avancent que très lentement dans un terrain continuellement exposé et où les corvées d'ensevelissement ne peuvent fonctionner que la nuit.

Des troupes d'étapes s'emploient à cette besogne terrible avec un dévouement re-

marquable. Quelques victimes des derniers combats sont ramenées jusqu'à la Forestière, au prix de fatigues inouïes, et inhumées dans ce petit cimetière où sont seuls, en principe, déposés les morts de l'ambulance voisine. La plupart des autres reçoivent, sur place, les derniers honneurs... La corvée circule à la faveur de l'obscurité dans les secteurs assignés. Elle a reçu des lampes électriques de poche pour remplir sa mission. Des lueurs rapides rasent ainsi le sol et fouillent les abris, comme des feux follets. Quand on découvre un corps, on cherche à l'identifier : si c'est un « Boche », comme le temps et la besogne pressent, on procède sommairement, on l'enterre dans le trou d'obus le plus proche sans autre formalité; si c'est un Français, on retire sa plaque et ses papiers, on l'ensevelit aussi soigneusement que possible, on pose sur la terre qui le recouvre deux brindilles en croix, et l'on

passe ! C'est peu, c'est triste, oui sans doute. Mais il y a là cependant une grande et touchante beauté, car ce pieux devoir se remplit sous les « marmites », et il arrive plus d'une fois que le fossoyeur et le soldat, — soldats tous deux, — soient enterrés par un nouvel obus et communient à jamais dans l'idéal du même sacrifice.

Lugubres sont aussi les travaux qui se poursuivent en cette nécropole, lorsque la pioche, — qui veut protéger les vivants de la mort, — rencontre la mort sous son fer. Elle est partout. Il faut vivre avec elle, en attendant d'y succomber soi-même. Elle est dans tous les parapets, parmi les sacs à terre, dans les abris les plus profonds, enterrée, déterrée, toujours présente, partout visible, impitoyable.

Lorette, terre sacrée, terre du souvenir, terre de l'espérance issue de tant de sang !

On ne sait pas où est notre première ligne.

Ce n'est point un paradoxe, mais la simple vérité. J'entends par là que l'on n'est pas arrivé, jusqu'à aujourd'hui, à bien homologuer les points du terrain occupé avec les données du plan au 1/5.000e du secteur. Nos tranchées sont quelque part vers le rebord du « cirque de Souchez », mais on ne sait pas où au juste. Nous avions cru d'abord être très avancés dans cette direction, mais, si c'était vrai, nous verrions à nos pieds tout ce fameux cirque, et nous ne le voyons pas!

De certains points de nos lignes, on aperçoit cependant Souchez, ce village quasi-mystérieux que nos obus battent depuis huit mois sans que leurs éclatements puissent être observés de nulle part. Nos batteries ont déjà fait sur lui de bonne besogne. La plupart des maisons sont démolies. Le séjour doit y être des plus désagréables pour les réserves ennemies. A droite, émergeant d'un fond maré-

cageux, les ruines de la station et du château de Carleul, presque complètement arasés, parmi les misérables débris d'un parc autrefois somptueux. En fond de tableau, « la côte de Givenchy », puissant réduit du champ de bataille ennemi, avec des ouvrages de deuxième ligne en voie d'organisation. Vers la gauche, le « bois en Hache » que nos obus balayent aussi depuis longtemps, car on le suppose garni d'abris et de troupes.

Entre ces objectifs et nous, il reste un inconnu : ce que nous appelons « le cirque de Souchez ». Nous savons, d'après la carte et d'après les photos de nos avions, que le plateau descend en pente brusque vers Souchez, que ces pentes sont abondamment garnies de talus formant de grands escaliers, et cet ensemble échappe malheureusement à nos observations directes. Pour nous en faire une idée et pour réussir à le tenir sous nos obus, nous venons d'établir,

latéralement et au sud, des observatoires trop éloignés pour être d'un emploi efficace : de là, on devine ces pentes et ces talus, parfois même on découvre à la jumelle des Boches qui y grouillent et y travaillent, sans qu'on puisse les atteindre avec la trajectoire trop tendue de nos 75. Il faut alors mobiliser les « lourds » ; mais, à la première marmite, ils disparaissent comme des diables dans leur enfer d'abris, sous les talus, et redeviennent invulnérables. Ce sera là un nouveau « Fond de Buval », une autre « Blanche-Voye », et les assauts de front auront fort à faire dans des circonstances essentiellement favorables à la tactique défensive préférée des Allemands.

De notre côté, les travaux d'aménagement du terrain conquis se sont poursuivis activement. Leur rendement a été faible, en raison de l'activité offensive incessante et des bombardements ennemis d'une intensité

chaque jour croissante. Les batteries lourdes de Liévin et de l'Hirondelle défendent et couvrent leur infanterie avec une fidélité et une précision auxquelles nous devons rendre hommage. Elles sont devenues innombrables depuis les jours derniers ; nous sommes impuissants à réduire au silence une telle multiplication de bouches à feu, et ceci n'est pas pour simplifier le problème. Nos organisations nouvelles sont battues en brèche au fur et à mesure de leur apparition. Et la préparation des attaques projetées, devant un ennemi en éveil, aussi formidablement outillé pour la riposte, ne peut à peu près pas se réaliser. On doit se borner à « retourner » sommairement les ouvrages conquis et à s'y maintenir dans une situation précaire. L'infanterie, pleine de bonne volonté « quand même », aidée par les infatigables territoriaux, améliore la situation, s'aménage des abris, ouvre les parallèles

de départ qui, demain, lui seront nécessaires pour son effort.

Mais elle n'a pas le temps de tout mener à bien. Elle sait que des nécessités d'ordre général priment tout, et entre autres, celle de tenir l'ennemi continuellement en alerte, de ne pas lui laisser supposer qu'on prépare une autre « grosse affaire », de le forcer à abandonner sous nos assauts préalables, réitérés, ce « rebord » du cirque où l'on veut que nous établissions notre base de départ.

15 *juin.* — On parle quelquefois du calme avant-coureur des tempêtes. Eh bien ! si la tempête doit souffler demain (car on se murmure déjà que le mystérieux jour J fixé pour l'attaque sera demain), je me demande quel calme l'aura précédée : depuis une quinzaine, il y a bien eu une moyenne d'un combat par jour ! Je ne crois pas pouvoir même me les rappeler. Toujours est-il que

les bataillons qui se sont succédé aux tranchées ont donné une fois de plus la mesure de leur activité et de leur ténacité.

Dans la partie sud, les opérations, en liaison avec la division voisine, ont permis l'occupation définitive d'Ablain, jusqu'aux dernières maisons et jusqu'à la sucrerie : on est arrivé tout près de la station et du château ruinés de Carleul.

Pour rendre ces progrès fructueux et durables, il fallait que nous nous accrochions solidement sur l'éperon, — le dernier des « côtes de melon », — qui domine la sucrerie. Il n'avait pas de nom, parce que n'ayant pas encore d'histoire. Et peu à peu, il nous devenait familier sous celui de « T » : la bataille de ce « T » a duré quinze jours sans résultats.

Il y a, là derrière, un satané talus, où les Boches ont creusé leurs tanières, où nos obus ne peuvent les écraser, où nos baïonnettes ne réussissent pas à les atteindre.

Je me souviens cependant que, le 5, à l'heure qui avait été fixée pour l'attaque, un peloton de chasseurs à pied, précédé par son chef, s'est jeté si résolument en avant qu'il a réussi à atteindre le talus. Nous l'observions à la jumelle, de notre observatoire latéral, et notre émotion était à son comble... Tout le reste de la ligne d'assaut avait été arrêté par les tirs de barrage d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie, mais ces braves étaient arrivés sur le bord supérieur du talus... Là, ils hésitaient un moment, puis dégringolaient en vitesse, se jetaient dans la tranchée boche, y disparaissaient pour se livrer sans doute à un corps à corps effréné, car on était en droit de supposer qu'ils ne se laissaient pas facilement mettre la main au collet... Nous les avions perdus de vue depuis quelques minutes quand une nouvelle vague, envoyée à leur aide, abordait la tranchée, mais en était violemment rejetée. Pendant un ins-

tant encore, nous distinguions de l'agitation, des fumées de grenades, des scintillements de baïonnettes... puis, plus rien! Le gouffre avait englouti son homme et la surface de l'eau, un moment agitée par la chute du corps, retrouvait son calme après quelques oscillations.

Au nord, tous les efforts sont d'abord restés infructueux pour aborder également le rebord du cirque. Il s'y trouvait une sorte de fortin — (dès qu'une tranchée est fortement organisée et résiste à nos coups de mains, nos hommes ont pris coutume de la baptiser « fortin », mot qui les venge d'avoir échoué devant elle ou qui les glorifie d'y avoir réussi...) — le fortin dit des « Sacs à terre ». Bien garni de mitrailleuses, occupant une excellente position flanquante, il faisait échouer toutes nos tentatives et nous avait causé beaucoup de pertes dans les premiers jours du mois.

Avant-hier, deux compagnies de chas-

seurs y sont entrées d'un superbe élan : la croix de guerre avait été promise à tous ceux qui s'y maintiendraient. Ils s'y sont maintenus, en dépit d'un invraisemblable bombarbement et, demain, la grosse attaque profitera de leur succès.

En somme, l'affaire qui se prépare est d'un tout autre caractère que celle du 9 mai. Alors, on avait tout sacrifié à la préparation et on avait réussi à la perfectionner jusqu'aux moindres détails, en maintenant le calme jusqu'à la dernière heure et en se réservant ainsi toutes les chances de la surprise. Aujourd'hui la surprise n'est plus possible. Il restera peut-être la surprise de l'heure, mais point celle du fait. Il semble, dans ces conditions, qu'on ait cherché à réussir par l'accablement préalable d'un adversaire harcelé, bombardé, traqué, toujours menacé, jamais tranquille.

Le jeu est double, car nous y sommes entraînés, mais en menant le train. Pas

d'organisation finie, point de bonne tranchée de départ, peu d'abris pour protéger avant la « sortie » les troupes d'assaut contre le bombardement. C'est presque de la guerre de campagne, avec la recherche de ce seul avantage (et il est essentiel lorsqu'on est « en mouvement ») : l'initiative des opérations.

16 *juin.* — Ce matin, on savait que c'était le jour J... Mais nul ne connaissait l'heure H à laquelle devrait se renouveler le geste héroïque de la « sortie ». Pendant la nuit, toutes les troupes avaient gagné leurs emplacements : la même division venait affronter les mêmes dangers. L'indication de l'heure, longtemps à l'avance, n'avait d'ailleurs pas la même importance qu'au 9 mai, car nous n'avions pas à réaliser de préparation intensive d'artillerie. Autre situation, autres méthodes.

L'ennemi connaissant nos intentions,

nous ne pouvions espérer le surprendre que par la soudaineté de notre irruption. Il ne fallait donc pas lui donner le « garde-à-vous » du tir en « roulement de tambour », qui aurait permis à ses batteries perpétuellement sur le qui-vive de déclencher leurs barrages avant le moment choisi par nous. Aussi les munitions d'artillerie s'étaient trouvées échelonnées sur trois jours, pendant lesquels la démolition des défenses ennemies se poursuivait méthodiquement, à cadence lente, sans donner l'éveil, en maintenant en permanence l'imminence du déclenchement. Nous avons suivi aujourd'hui les mêmes directives et nos tirs de destruction ont repris dès le jour, précis, impitoyables, avec une vitesse irrégulière et plutôt ralentie. Plusieurs fois dans la matinée le réglage des montres a été vérifié et resserré.

Vers onze heures, l'équation s'est révélée aux yeux de tous les exécutants.

H = 12 h. 15.

On a tenu ses nerfs, mais avec l'impression que nos canons se cabraient d'impatience.

Dans chaque groupe, quelques pièces continuaient à tirer, parsemant sur les tranchées ennemies des obus, qui ne pouvaient paraître malintentionnés. Les autres se fixaient sur les objectifs qui leur étaient assignés pour la seconde solennelle, tous les servants à leur poste, les munitions accumulées et rapprochées au plus près.

Ni calme précurseur, ni roulement de tambour : la continuation du régime adopté depuis quinze jours, avec la confiance qu'il aura suffisamment énervé l'ennemi pour que nous soyons rapidement les maîtres de la situation.

A midi et quart, sous la voûte de fonte et d'acier d'un million d'obus subitement vomis, 200 000 fantassins sont sortis des entrailles de la terre. Ils ont bondi, traversé

quelque 100 ou 200 mètres. Et, aussitôt, une seconde voûte de fonte et d'acier a recoupé la nôtre, — en riposte.

Tout le monde s'y attendait : les tirs de barrage ennemis suivraient de très près notre déclenchement, et le problème consistait à les franchir en vitesse, non seulement avec les premières vagues, mais encore avec les troupes de soutien.

Une fois de plus, on y a réussi du côté de la cote 119 et de nouveaux bataillons, héroïques comme leurs devanciers du 9 mai, ont gravi les pentes au delà de Souchez. Toutes mesures avaient été prises pour qu'on pût les suivre.

La violence des barrages ennemis ne l'a pas permis : le coup était paré d'avance et les réserves, — quelque rapidité qu'elles aient mise à se précipiter sur les talons des bataillons de tête, — ont été clouées sur place, à la hauteur du « Cabaret rouge »,

par un effrayant déluge de 105 fusants, de « marmites » de 150 ou de 210, et de mitrailleuses de flanquement judicieusement postées aux flancs des côtes de Vimy et de Givenchy.

En vain la nouvelle de ce succès renouvelé a été répandue par téléphone sur tout le front de l'armée. En vain a-t-on demandé aux troupes voisines, — aux nôtres en particulier, — de hâter leur mouvement, pour encadrer les unités signalées en progression vers 119. Tout le monde faisait l'impossible, et ce n'était pas un avertissement de plus qui pouvait faire dépasser ce maximum. De vaillantes troupes, — utilisant d'excellentes circonstances de terrain, bénéficiant de succès antérieurs qui avaient amené sur toute une partie du champ de bataille l'effondrement des organisations ennemies, exploitant l'élan moral des souvenirs d'hier, — avaient réussi un magnifique bond... Mais, cette fois encore et pour d'autres

raisons, elles se trouvaient isolées, dans une situation critique, hors d'état d'être soutenues.

Dans notre secteur, en dépit des appréhensions causées par des conditions de terrain défavorables au plus haut point, la nouvelle se répandit très vite que de sérieux résultats étaient acquis. Nous avions enlevé toutes les premières lignes, franchi les redoutables talus des bords du cirque et poussé nos éléments avancés presque en bordure du « chemin creux d'Ablain à Angres » qui forme un grand fossé en face de Souchez : là, nous nous trouvions arrêtés par les tirs de mitrailleuses et les barrages d'artillerie.

A notre gauche, l'invraisemblable « Fond de Buval » tenait toujours, — fait d'autant plus stupéfiant que, plus loin, des troupes d'attaque avaient pris pied au « Bois Carré ».

L'histoire de ce ravin maudit sera, pour

la postérité, une des curiosités les plus inexplicables des annales de Lorette ! Pour en faciliter l'enlèvement par le régiment de droite de la division voisine, la brigade de gauche du plateau a reçu l'ordre de le prendre complètement à revers : le mouvement, ce soir, est en voie d'exécution, déjà en partie réalisé, sans que le résultat soit acquis.

Ceux-là ne reconnaîtraient pas les mérites de nos troupes qui ignoreraient la prodigieuse opiniâtreté avec laquelle nos ennemis ont défendu les moindres parcelles de ce terrain. Il y a loin de cette vérité à la ridicule légende des « mains en l'air »... L'Allemand se défend comme il attaque, c'est-à-dire avec maîtrise. Et celui qui réussit à le pourchasser est un maître parmi les maîtres. Voilà ce qu'il faut dire à un pays avide de choses vraies.

17 *juin.* — Des hauteurs de Givenchy et de Liévin, les batteries ennemies accablent nos tirailleurs qui sont en cible, sans couvert et sans abris, sur les glacis du cirque. Le « chemin creux » s'est garni pendant la nuit dernière de nouvelles mitrailleuses, et nous n'avons pu y prendre pied sur aucun point.

On a voulu « monter » et reprendre l'attaque, méthodiquement, pour la pousser jusqu'au village. Mais comment faire parvenir les ordres aux exécutants ? Comment les prévenir que l'artillerie préparera l'action jusqu'à telle heure, qu'elle allongera ensuite son tir, que d'autres éléments marcheront sur les saillants nord et sud de Souchez ? Il n'y a plus de boyaux, au delà des talus franchis ; aucun fil téléphonique ne résisterait au bombardement, si même on avait pu les pousser jusque-là. Les agents de liaison, qui s'offrent pour aller porter les plis, sont abattus les uns après les autres



CRÊTE PRÉCÉDANT LE FOND DE BUVAL, ENTRE LE BOIS CARRÉ A GAUCHE ET LE BOIS DE BOUVIGNY A DROITE

sur le glacis par les mitrailleuses qui les guettent. Alors, les attaques n'ont pu être que morcelées, décousues, non coordonnées.

Et le « Fond de Buval » tient toujours, bien que nous le prenions complètement à revers. On dit cependant que la voie du retour est coupée à ses défenseurs et qu'on « les aura » sous peu.

18 *juin*. — Au cours de la nuit dernière, les derniers Boches ont abandonné la partie, et nos voisins de gauche ont pris ce « Fond de Buval », par où ils ont pu élargir leur occupation du Bois Carré sur la route d'Arras.

Rien de mystérieux : mais une accumulation d'abris profonds, à l'épreuve de tout bombardement, ce qui suffit à expliquer cette singulière prolongation d'une défense opiniâtre.

Devant Souchez, de plus en plus ruiné par notre artillerie, nos progrès ne s'accentuent pas. Le « chemin creux » tient bon. Nous y avons jeté quelques hommes, d'une vaillance et d'une témérité éprouvées : du bord du plateau on les voit, pelotonnés au point « O », enchâssés en plein milieu de la ligne boche, mais paraissant bien décidés à ne s'en point laisser expulser. S'ils y restent, ce sera plus fort que le « Fond de Buval » !

25 *juin.* — Celui qui lirait mes notes ne me croirait pas s'il y voyait que, pendant une semaine, ces attaques obstinées se sont poursuivies, et toujours avec les mêmes unités. Les bataillons se repliaient, quarante-huit heures ou trois jours durant, dans les abris du plateau, pour s'y compter, pour essayer de manger et de dormir un peu... puis on les rappelait en ligne et ils « donnaient » une fois de plus. Hélas ! ils ont laissé leur trace là-bas, devant le « chemin

creux » et point n'est besoin d'un témoignage plus précis ! On n'a pas pu définitivement « enlever le morceau » et réaliser ainsi l'investissement à courte portée de Souchez en vue d'un assaut qu'il faut ajourner maintenant, bon gré mal gré. Mais les vaillants de « O » ont tenu ferme. De ce poste avancé, on est tout près de la Halte et il servira de base pour le développement des travaux qui vont reprendre.

La ligne de combat est sinueuse et fantaisiste, point mauvaise en somme : car les irrégularités sont la règle d'un bon tracé, dans la guerre de position.

A nous, canons, de faire vigilance maintenant pour sauvegarder les précieuses conquêtes de l'infanterie. Organisons, à notre tour les « barrages » protecteurs. Que nos obus, au moindre signal d'alerte, viennent dru comme grêle s'écraser sur le « chemin creux » et devant les lisières de Souchez,

afin d' « aveugler » les contre-attaques qui pourraient tenter d'en déboucher.

Nous, nous n'avons pas le droit de nous reposer et il faut avoir le bon goût de ne pas nous en plaindre, après avoir vu ce que nous avons vu.

Guerre d'artillerie ? Que non pas. Pas jusqu'ici tout au moins, puisque nous ne possédons encore ni les méthodes ni les munitions nécessaires pour faire table rase des défenses ennemies, pour ouvrir des portes où les attaques d'infanterie n'auront qu'à passer, pour démolir les batteries adverses et arrêter leurs redoutables barrages, pour accompagner pas à pas les tirailleurs et anéantir, au fur et à mesure, tous les nouveaux obstacles qu'ils rencontreront.

Guerre d'infanterie, alors? Oui, pour la gloire des fantassins, qui sont et seront toujours les héros fantastiques dont l'imagination des peuples gardera le souvenir et le culte. Non, strictement parlant, car seuls

ils ne pourraient rien dans un dédale d'inextricables difficultés.

Guerre de commandement.

Guerre de commandement qui prévoit, organise, constate, arrête s'il le faut, active si besoin. Guerre de commandement qui joue de ces deux armes, sachant que l'une est tout mécanisme, l'autre tout nerfs. Guerre de force, où il faut pousser la science brutale jusqu'à l'extrême limite de ses applications, et guerre de sagesse, où l'on doit discerner la limite de l'énergie humaine pour ne pas la pousser à l'extrême.

QUATRIEME PARTIE

LA PRISE DE SOUCHEZ

Souvenirs d'état-major.

CHAPITRE XIII

L'INVESTISSEMENT

15 *juillet*. — Depuis les affaires de mai-juin, nous sommes définitivement maîtres du plateau de Lorette. C'est une grande amélioration de notre situation en Artois et, si nous n'avons pas réussi à percer, nous nous sommes tout au moins débarrassés d'un dangereux saillant ennemi à l'intérieur de nos lignes.

Le problème, cependant, n'est pas tout à fait résolu : car les Allemands tiennent encore le fossé de la forteresse, — « la vallée de la Souchez », prolongée au sud par le « ravin des Écouloirs », — avec la redoutable caponnière formée par le village

de Souchez. En arrière, la côte de Givenchy et de la Folie-Vimy en constitue la contre-escarpe, où l'on voit de jour en jour apparaître de nouvelles défenses.

Tôt ou tard, il faudra faire le dernier pas, franchir le fossé, gravir la pente, menacer la plaine de Douai. Et notre organisation nouvelle, logiquement, automatiquement, sans que nous ayons encore reçu de directives officielles, doit s'inspirer de ces considérations.

Les premières semaines d'occupation ont été très pénibles, dans ce cirque s'offrant en espalier aux coups de l'artillerie ennemie. Du haut du bois de Givenchy, ses observateurs plongeaient chez nous avec la plus indiscrète insistance, et leurs batteries, placées vers Liévin, l'Hirondelle ou Riaumont, prenaient d'enfilade presque tous nos ouvrages.

Nous avons mis à la besogne cette téna-



PANORAMA DE SOUCHEZ ET DE LA COTE DE GIVENCHY
(Extrait de l'*Illustration*.)

p. 176-77

cité qui est devenue une de nos qualités essentielles, et nous voici déjà très suffisamment installés dans une situation qui défie toutes les attaques.

Les premières lignes courent parallèlement au « chemin creux » et à une centaine de mètres de lui, depuis la station de Carleul jusqu'aux abords de « O » où nous poussons chez l'ennemi une pointe audacieuse. Entre ces deux termes, elles s'en rapprochent également, jusqu'à une vingtaine de mètres près de l'ouvrage « Z ».

Ce « Z » est tout un champ de bataille : c'est un petit labyrinthe de tranchées prises, perdues, reprises, puis restées neutres entre les deux fronts, dans la partie moyenne du chemin creux. Nul ne saura jamais pourquoi l'on a mis, de part et d'autre, une telle obstination à le prendre ou à le défendre, étant donné que rien ne justifie son importance. Toutes les nuits, le combat à la grenade y recommence avec âpreté, les fusées

rouges demandent l'intervention de l'artillerie, les obus arrivent au rendez-vous, les fusils et les mitrailleuses crépitent... et le résultat est nul, ou à peu près.

Au nord du saillant de « O », la situation se trouve renversée deux fois : d'abord au profit des Allemands, qui se sont accrochés parmi nous, à « l'ouvrage de la route d'Arras », et nous ne parvenons pas à les en expulser; puis, de nouveau, en notre faveur, car non seulement nous débordons à notre tour cet ouvrage, mais nous le prenons à revers par un ensemble de tranchées que la terminologie à la mode du jour a baptisé « le Champignon ».

Cette description embrouillée souligne, sans qu'il soit besoin de le commenter, le mauvais côté de la situation. On y retrouve tous les inconvénients de la tactique de tranchées telle qu'on la pratique d'habitude dans les secteurs offensifs : le plus sérieux de ces inconvénients est « l'amour-propre

du terrain conquis ». Par point d'honneur, on s'imagine qu'il ne faut jamais reculer après avoir avancé... Il en résulte que, s'il a pris fantaisie à une patrouille de creuser le sol au nez des Boches, on se croit obligé de se relier à elle par un boyau et de transporter aussitôt à sa hauteur toute la ligne de tir ! Dans ces conditions, aux lendemains des engagements, on devient l'esclave de la « situation de fin de combat », on creuse le sol là où on se trouve, — fût-ce dans une mare, fût-ce au pied d'un mur qui vous bouche les yeux, — et on se prive de parti pris de tous les avantages qu'offrirait une judicieuse utilisation du terrain gagné.

Que faudrait-il faire de mieux ?

Se servir de tous les éléments avancés comme d'une ligne de surveillance de l'ennemi, le tenant à distance, interceptant le chemin à ses patrouilles ou à ses grenadiers, servant de point de départ à nos galeries de mines ou à nos « rameaux d'écoute »,

et, derrière cette sorte d'avant-postes, étudier, créer, puis organiser à fond une « première ligne » rationnelle, confortable, à l'abri de l'insulte, couverte par un puissant réseau de fils de fer, dotée de bons flanquements, permettant en un mot une féconde économie de forces.

A la longue, nous y arriverons.

C'est dur, une guerre où il faut tout apprendre !

En arrière, nous avons mieux. Tous les talus du cirque ont été percés, traversés, aménagés. Des tunnels se sont creusés. Des galeries d'abris à dix mètres sous terre protègent nos unités de garde même contre le bombardement fichant. Des postes blindés pour mitrailleuses, avec ciment armé, couronnent le rebord du cirque. D'innombrables observatoires d'artillerie s'y accrochent, avec leurs « lunettes à cornes » qui fouillent

l'horizon dans tous les sens et étendent au loin le rayon d'action de nos batteries.

La butte de Lorette a trouvé sa vraie fonction, qui est d'être la butte des observatoires de l'armée. Un inextricable réseau téléphonique nous relie aux batteries ou postes de commandement dispersés dans la plaine et ce n'est pas une petite besogne que de discipliner ce monde. Par tradition, les téléphonistes, — en campagne comme à Paris, — sont faits pour exciter les colères et les impatiences...

Notre plateau devient un Gutenberg. C'est le servo-moteur d'où se déclenchent les ordres et les indications intéressant plus de cent batteries de tous calibres. L'ennemi s'en doute et fait de son mieux pour rendre nos installations intenables... d'autant qu'il escompte en même temps de « la bonne besogne », car ce doit être la promenade classique des grands chefs ?

Quand on descend pour la première fois dans ce cirque, c'est avec une véritable appréhension, comme si vraiment on allait y être livré aux fauves. Mais cette impression s'atténue déjà : d'abord, parce que les boyaux sont plus profonds, plus sinueux, mieux tracés pour assurer le défilement aux vues ; ensuite parce que les tranchées où l'on arrive sont, pour une partie du moins, en angle mort et moins exposées aux coups directs que celles de la partie supérieure du plateau. Les « drachen » (ballons captifs) les scrutent avec moins de facilité et les bombardements, devenus plus rares, y sont en somme très tolérables.

Souchez est là, presque à portée de la main. L'ennemi ne le couvre plus que par des organisations décousues et précaires, où nos obus plongent sans cesse, où le séjour doit être tout ce qu'il y a de moins joyeux. Le « chemin creux » s'efforce de résister à nos feux de front et d'enfilade

mais son revêtement de sacs à terre multicolores vole en éclats toutes les fois qu'il se reconstitue. On sent un ennemi effectivement « investi » dans une position qu'il ne veut pas lâcher, où il souffre d'une évidente infériorité de moyens, et où nous l'enlèverons certainement à la prochaine affaire.

Les bataillons et les régiments se sont reconstitués tant bien que mal, plutôt bien.

C'est une stupéfaction chaque fois nouvelle, pour ceux du front, de constater la vitalité des ressources du pays. Que de fois nous avons craint de ne plus rien recevoir de l'intérieur, de ne plus voir se gonfler, puis se vider sur nous, notre « bataillon de dépôt mobile » de l'arrière-front, et que de fois nos craintes ont été déjouées ! La classe 1916 n'a pourtant pas encore « donné », et nos renforts consistent toujours en récupérés, petits blessés rentrant de convalescence, trop-plein des bataillons de dépôt

de certains fronts où les pertes sont peu élevées.

Les officiers vont et viennent, se font et se refont. La proportion « active » y diminue beaucoup, elle n'y est plus guère représentée que par les anciens « sous-officiers » promus et qui d'ailleurs donnent un excellent rendement. Les « cavaliers » versés dans l'infanterie, s'ils ne sont pas des instructeurs, se révèlent comme des entraîneurs d'un courage et d'une énergie éprouvés, dont l'appoint dans nos rangs est des plus précieux. Les « officiers de réserve » sont la grande majorité, surtout les sous-lieutenants qui représentent l'élite discernée dans nos plus jeunes classes de renforcement, qui ont franchi au cours des opérations tous les échelons de la hiérarchie et dont le mode même de sélection définit la valeur.

La moyenne des cadres reste donc suffisante. On ne fait sans doute plus, au cours

des périodes de repos, de belle « instruction du temps de paix » ; les unités ne retrouvent pas cette allure dégagée que nous leur connaissions il y a quinze mois, mais on sait donner des exemples et des leçons de cœur, on obtient une véritable intimité des soldats et du chef, on s'appuie avec confiance les uns sur les autres, on compte sur l'avenir. C'est de l'infanterie de guerre, éprouvée et fatiguée, alourdie par les souffrances morales et les impedimenta matériels, légèrement poussive et obligée à des temps d'arrêt au cours des efforts qu'on lui demande, d'une valeur proportionnée à la quantité et à la qualité de ses cadres, — mais patiente, courageuse, tenace et toujours prête, avec la plus magnifique simplicité, au sacrifice suprême.

Personne ne discute plus la nécessité primordiale, pour les états-majors, aide du commandement, de malaxer cette pâte, et d'y « goûter avant de s'en servir ». Il n'existe

pas « une tactique d'infanterie », et ce qu'il faut connaître, c'est « la tactique d'une infanterie » : d'une infanterie pur sang, qui a été claquée, qu'on a retapée en y mettant le feu, qui est encore capable d'un généreux élan... mais qu'il faut sentir susceptible d'un nouveau claquage sous un effort ou trop brusque ou pas assez sagement limité. On doit savoir mettre la main sur le cœur du fantassin pour étudier comment il bat... et cela non point au cours d'une promenade d'amateur dans les tranchées, en interviewant le troupier sur un ton plus ou moins gouailleur, en obtenant de lui une réponse satisfaite d'un bon cigare qu'on offre en même temps, ou en tapotant d'un geste à la Napoléon la barbe d'un « poilu » qui ne proteste pas, mais qui n'en pense pas moins... — et cela non point pendant une revue truquée où les chefs ont eu à cœur de montrer qu'ils se sont redressés sous l'épreuve, où les soldats, figés par le

« garde-à-vous », ne savent que répondre dans le sens où les attire l'intonation même de la question, où la façade ensoleillée dissimule les petites misères de l'intérieur...

Non, il est indispensable que les lumières du commandement brillent d'un feu plus vif, plus franc, plus scrutateur. Ce ne sont pas des promenades, mais des séjours que nous devons faire dans les tranchées avec nos camarades fantassins. Ce n'est pas furtivement et à la faveur de la nuit, quand tout est calme, quand les difficultés sont aplanies, que nous devons nous glisser parmi eux. Ce n'est pas sur une fugitive observation de quelques secondes que nous devons « affirmer » là où ils « hésitent », décréter « faciles » des entreprises que leur vieille expérience déclare « considérables », ou taxer d'indifférence et de négligence ces êtres prodigieux dont chaque geste est celui d'un surhomme.

Les troupiers se sont plaints au début de

ne pas assez voir les officiers d'état-major... La note juste s'établit peu à peu : les reconnaissances — ou plutôt les séjours — des auxiliaires du commandement auprès de l'infanterie ne sont pas une enquête, mais une mise au point. Leurs lendemains se manifestent par une meilleure compréhension des besoins de la troupe, par une connaissance plus approfondie de son état physique et moral, par une désignation toujours judicieuse des objectifs ou missions qui lui sont assignés, par une étroite adaptation du haut avec le bas, par des exigences plus tolérantes, par moins de papiers et plus de patience, par l'unité de langage et de pensées la plus absolue et la plus efficace. Inversement, l'état-major renaît à l'estime générale... Toutes les manifestations de son activité et de l'énorme labeur qui lui incombe frappent d'évidence les esprits même les plus simples. On l'aime et on compte sur lui. Par lui, on fait

remonter son affection jusqu'aux grands chefs, dont on n'ignore ni les absorbantes occupations ni les écrasantes responsabilités. C'est l'union sacrée !

CHAPITRE XIV

LES PORTES DE LA CAPONNIÈRE

20 *août.* — Souchez est à cheval sur la route d'Arras à Béthune. Avant de passer à l'attaque de vive force du village, le plus simple et le plus sûr serait d'en tenir les deux issues principales, ce qu'on pourrait appeler les deux portes de la caponnière : au sud, le groupe fortifié du cimetière et du « Cabaret rouge » ; au nord, la Halte et « l'ouvrage de la route d'Arras ».

De violents incidents ont fermé depuis un mois la porte du sud, avec attaques, contre-attaques, gaz asphyxiants et lacrymogènes, dans des conditions telles qu'on a renoncé à en tenter de nouveau le for-

cement avant la reprise des actions d'ensemble.

Il reste à essayer l'enlèvement de « l'ouvrage de la route d'Arras » dont l'intrusion au milieu de nos lignes empoisonne et entrave nos travaux de préparation.

De sérieuses objections forment barrage devant un tel projet, et celle-ci surtout : les expériences antérieures condamnent les combats localisés, qui exposent les exécutants aux redoutables contre-attaques par les bombardements concentriques.

L'inconvénient n'est cependant pas considéré comme si grave qu'il doive, *à priori*, faire rejeter une opération dont les résultats peuvent être de première importance. Il suffira de parer le coup par une organisation prévoyante et méthodique, en mettant tous les atouts dans son jeu, en étudiant les moyens de museler effectivement les batteries ennemies dont l'intervention est à craindre. Les progrès récemment réa-

lisés dans le domaine de la « contre-batterie » donnent à espérer qu'on réussira là où l'on avait échoué jusqu'ici. Premier progrès : accroissement considérable de nos disponibilités en pièces, surtout en pièces lourdes, et en munitions. Deuxième progrès : perfectionnement considérable des procédés de liaison entre aviation et artillerie, possibilité d'effectuer instantanément des réglages par T. S. F. et d'arrêter ainsi les bombardements en cours d'exécution.

Il y a donc quelque chose de nouveau dans les recherches de la solution et nous n'avons pas le droit de nous montrer sceptiques. La chose peut réussir.

Un groupe tactique homogène est désigné par le commandement : un bon régiment, reconstitué, dispos, bien encadré, ne demandant qu'à marcher. On lui fait sa « préparation », pour le garder frais jusqu'au

dernier moment. Les troupes de garde des deux sous-secteurs encadrant l'ouvrage, — au sud, celles du saillant de « O », au nord, celles du « champignon », — reçoivent cette mission et sont contrôlées de très près par le chef de corps même du régiment intéressé. On peut dire que c'est une affaire jalousement couvée. A une époque de calme pour l'ensemble du front, elle retient l'attention générale, elle intéresse tout le monde.

Les artilleurs les plus expérimentés sont conviés et rassemblés pour l'œuvre des démolitions préalables. Les croisements et les chevauchements de tir les plus savants sont organisés, pour assurer la complète destruction des ouvrages ennemis emmêlés avec les nôtres. On prend soin de ne pas donner l'éveil, en « travaillant » à cadence irrégulière et ralentie jusqu'au dernier moment. Les dessinateurs les plus subtils se mettent de la partie, pour indiquer aux

obus les moindres sinuosités de la ligne qu'ils doivent atteindre, par des observations faites d'une part sur le terrain, au périscope ou à la lunette à ciseaux, d'autre part sur l'agrandissement des documents photographiques, à la loupe ou au microscope. Les critiques les plus détaillées passent les ordres préparatoires au crible de la logique et de l'expérience. Les mesures les plus minutieuses sont prises pour la constitution des approvisionnements nécessaires en munitions, grenades, fusils ou pistolets à fusées, outils, sacs à terre, couteaux de ceinture.

Tout le monde y met du sien par une collaboration étroite, consciencieuse, paraissant se donner toutes les chances d'être féconde.

Les bataillons sont mis en place dans la nuit du 17 au 18 : ils ont leurs objectifs bien définis, leurs compagnies disposent de toute la journée suivante pour voir le ter-

rain, pour l'identifier avec les croquis qui ont été distribués à l'avance, pour observer les « points de repère » qui doivent les guider, pour placer les échelles et creuser dans les parapets les gradins de franchissement.

L'après-midi du 18, comme toutes celles qui l'ont précédée, sans ni plus ni moins de fracas, est consacrée aux tirs de destruction. Pour en permettre l'exécution sur les objectifs les plus rapprochés, les unités se replient silencieusement dans les tranchées ou les boyaux de deuxième ligne ; un quart d'heure avant « l'heure H », elles reviennent à pas de loup dans leurs parallèles de départ, profitant d'un imperceptible allongement du tir d'artillerie.

On met la baïonnette au canon, sans la montrer, car les « drachen » sont là-haut qui surveillent tout. En faisant le dos rond, on pose un pied sur les gradins, en retenant son souffle et en prenant son élan.

Il va être dix-huit heures. Plus que quelques secondes...

— Attention, les enfants. En avant, et vive la France !

De tous les observatoires de la région les jumelles sont braquées.

Les yeux fixés sur le terrain, les écouteurs à l'oreille, chaque artilleur actionne sa batterie. Les « lourds » passent en sifflant sur nos têtes, et s'en vont, vers l'Hirondelle et Riaumont, clouer les servants dans leurs abris. D'autres s'abattent en explosions serrées sur la vallée de la Souchez, sur le village et sur le bois en Hache.

La « sortie » a été magnifique : l'ouvrage est enlevé, des gaillards dépassent leurs objectifs et dégringolent vers la Halte.

Deux minutes s'écoulent. Bon espoir.

Mais voici le « barrage » ennemi. Voici la concentration classique, sur les tranchées de départ, des 210, des 150, des

percutants de tous calibres qui affouillent le sol et le projettent en lourdes gerbes noirâtres. Voici le vilain craquement des « 105 fusants », qui arrivent à hauteur réglée par-dessus les réserves, qui les recouvrent de leurs épais flocons blancs, verts et noirs, et de leurs terribles éclats qui labourent les chairs, défoncent les crânes, coupent les bras et les jambes...

Voici les « 77 » qui aveuglent et jettent dans le corps des tas d'horribles petites blessures.

Ne nous désolons pas. Car, au fond, cela va bien : les « premières vagues » ont atteint leurs objectifs, et, si « les soutiens » n'ont pas pu sortir, on n'en aura peut-être pas besoin.

La nuit arrive, on va pouvoir s'organiser.

Premiers comptes rendus. Le saillant ennemi est enlevé dans son ensemble. On tient bon, en dépit des lourdes pertes subies non pendant l'attaque, mais après, à partir

du moment où le bombardement a commencé. Des mitrailleuses sont avancées. On déroule du « réseau Brun » pour assurer au plus tôt la garantie contre la contre-attaque. Les pionniers creusent un boyau pour rejoindre la nouvelle position à l'ancienne.

Mais... (car le « mais » s'aggrave), il reste deux « nids boches » dans la ligne conquise et ces nids, circonstance aggravante, sont accrochés à des rameaux communiquant avec les lignes ennemies. Ils peuvent donc à volonté s'alimenter, s'approvisionner, se relever même ; ils peuvent se reculer pour permettre à l'artillerie de « taper » sur nous, puis revenir aux parapets pour accabler les nôtres de grenades et les tenir constamment sous la menace de la contre-attaque. Voilà un « mais » très sérieux et qui est apprécié à sa valeur par tous ceux qui ont quelque expérience de la guerre de tranchées.

Nos batteries font bonne garde avec leurs

barrages de nuit, mais ceux-ci sont à peu près complètement inefficaces dans ces conditions. Les pauvres fantassins qui viennent d'entrer chez l'ennemi s'en plaignent amèrement ; ils envoient avis sur avis pour faire connaître que notre artillerie les lâche, ils s'énervent et s'inquiètent... Le commandement lui-même y perd un peu de son calme, oubliant que les barrages de feu établis au delà d'une ligne mixte sont, par définition, inopérants.

Ce n'est pas le soleil d'Austerlitz qui se lève le 19 au matin : notre conquête est précaire, notre malheureux régiment est en butte à un bombardement incessant qui le décime, les communications avec l'arrière ne sont pas terminées et nous n'arrivons pas à bien définir la situation. Les tirs de protection d'artillerie sont, dans ces conditions, très difficiles à serrer d'assez près, et, pour mieux dire, impossibles.

Plusieurs coups de main ont été dirigés, de nuit, sur les « nids » interposés entre les unités de première ligne, mais sans succès. On sent, à bien des symptômes, que ces « nids » se renforcent et se gorgent de troupes prêtes à la riposte, aussitôt que nous aurons été suffisamment accablés par les « grosses marmites » qui ne cessent pas de tomber avec une précision décevante.

Maintenant, c'est de nouveau la nuit, la redoutable deuxième nuit après l'attaque.

Dès qu'elle commence, le bombardement ennemi quitte notre première ligne, s'interposant entre elle et nos anciennes tranchées de départ, doublant de violence pour intercepter ainsi tout mouvement de renforcement.

Au contraire, les « nids » ennemis qui sont en deçà de nos propres barrages se remplissent.

Il est vingt-deux heures : ils regorgent de monde.

Il est minuit : ils vomissent les contre-attaques qui prennent par tous les bouts les tronçons de tranchées où nous nous étions installés.

Il est une heure du matin : nous avons tout reperdu, nous additionnons de lourdes pertes, nous réoccupons nos tranchées de départ, trop heureux de n'y être pas talonnés et de retrouver au moins le *statu quo ante*.

L'engagement de détail est définitivement condamné, puisque les progrès réalisés en artillerie et en aviation n'ont pas permis de s'opposer au déclenchement des bombardements concentriques.

Peut-être a-t-il aussi le défaut, inhérent à son caractère même, de créer à maints égards trop de centralisation : c'est très gênant d'être le point de mire de tous les

regards, ennemis ou amis, quand on veut faire quelque chose de bien !

Au lieu du libre jeu d'une belle initiative à coudées franches, on se sent comme gêné dans les entournures. On n'a plus le droit de « faire des fautes » et, si par malheur on en fait, on montre moins de hardiesse dans l'élan qui doit les racheter.

Le responsable, — le seul, — doit assumer toutes les responsabilités, y compris celle de la préparation. L'idée généreuse de réserver une troupe fraîche pour l'attaque doit céder le pas à la nécessité pour un corps, qui a cette mission, de la préparer lui-même. Il sait ce qu'il veut, il voit ce qu'il lui faut, il ne s'en prendra qu'à lui, si quelque chose cloche au dernier moment : alors, rien ne clochera.

Un corps, mis pendant plusieurs jours à l'avance dans son secteur d'attaque, aura toujours le moyen d'échelonner ses unités avec un roulement tel que celles qui auront

à donner l'assaut se seront trouvées, quarante-huit heures auparavant, dans les deuxième ou troisième lignes du secteur : mais il est indispensable que tout le monde soit familiarisé avec les moindres particularités du terrain, habitué à s'y mouvoir, orienté sur ses avantages et ses dangers, il faut que chacun ait pris part ou du moins assisté à tous les travaux de la dernière heure.

Enfin, les « nids » ont été les gros écueils de cette affaire. Ils ont existé parce que les unités d'attaque ont débouché d'un front convexe, qu'elles se sont en progressant détachées les unes des autres et que les soutiens, arrêtés par le « barrage », n'ont pu arriver en temps utile pour agir dans ces vides.

A l'avenir, pour y remédier, on partira d'un front plus rationnellement établi. On fera sortir les vagues de soutien en même temps que les vagues d'attaque. Les résul-

tats obtenus seront tout de suite plus nets. Et l'artillerie pourra apporter une collaboration plus efficace à la conservation des gains.

CHAPITRE XV

L'ASSAUT

20 *septembre.* — Le drame de Lorette touche à sa fin et le réduit des résistances ennemies qui, par le « chemin creux », s'accroche encore aux pentes de la colline sacrée voit venir sa dernière heure. Une implacable volonté de victoire s'est installée dans tous les cœurs : de victoire locale d'abord, par laquelle on prendra pied sur ces hauteurs de Givenchy et de la Folie d'où l'ennemi nous nargue depuis trop longtemps; puis de victoire générale, si le sort des armes nous favorise sur l'ensemble du front de France et si la joie de libérer le territoire par une vaste offensive nous est enfin donnée.

Ce n'est point de notre part orgueil ni présomption. Nous savons que, devant nous et devant le monde entier, l'Allemagne s'épuise en efforts gigantesques : un jour, le mur doit s'écrouler sous nos coups répétés. Notre devoir est d'y frapper. Nous frapperons mieux qu'hier et, s'il le faut, demain encore mieux qu'aujourd'hui. Rien ne nous découragera.

Tout l'ensemble de notre système fortifié a glissé maintenant dans le cirque de Souchez. De défensif, il est redevenu offensif. Partout, la menace plane sur l'ennemi et de tous côtés les tirs d'artillerie incessants le viennent accabler.

Ses organisations du « chemin creux » et de la « voie ferrée », son parc, son château et sa station de Carleul, son « Rectangle » constitué en lisière ouest du village par un ensemble de tranchées ou boyaux assemblés à angles droits, sa « Halte », ses ouvrages de

la côte de Givenchy, son « Bois 11 », son « bois en Hache », tout s'éboule sous nos bombardements de « lourde » et tout tombe, la nuit, sous nos rafales de 75 qui rendent impossibles les travaux de reconstruction. L'ensemble du terrain, vu de nos observatoires, produit une impression lamentable de bouleversement, de ruines, d'amas de décombres, de fils de fer brisés et pendant lamentablement après des piquets gauchis, d'arbres déracinés et coupés, de souches misérables émergeant de la vase, de machines agricoles oubliées dans les champs, tordues et torturées par les éclatements. Souchez n'existe plus. Les pans de murs et les toits écroulés y forment un chaos indescriptible. Le cours de la Souchez est obstrué par les débris et les cadavres, et l'on aperçoit dans les anciens vergers les débordements du ruisseau se déversant en un immonde marécage.

Il y a cependant encore du monde là-

dedans. On y entend, la nuit, des va-et-vient et des appels, des mouvements de relèves et de corvées. Il y a du monde aussi dans ces tranchées retournées par nos obus : grenades en mains, nos patrouilles s'en approchent la nuit, et des combats, courts mais féroces, s'engagent à tous les points de contact.

Quelquefois, deux ou trois Boches, — dispersés par une rafale de 75, — tombent sur nos « réseaux Brun » comme en un piège, étourdis et perdus. On les interroge :

— Eh bien, vous n'en avez pas encore assez ?

Ils répondent avec fermeté qu'ils ont l'ordre de tenir coûte que coûte. Ils sont du même sang que ceux de Buval et de la Blanche-Voye, nous ne les cueillerons pas comme des poires mûres.

Nos parallèles d'assaut se creusent et se multiplient, avec tous les perfectionnements

de celles du 9 mai, et d'autres encore, car on a fait des progrès depuis lors.

Tous les corps de la division d'attaque — et ils connaissent leur affaire, ces vétérans du 17 décembre, du 9 mai, du 16 juin! — sont entrés depuis huit jours déjà sur le terrain où ils doivent agir.

La leçon du 18 août a porté : chacun ne s'en remet qu'à soi-même du souci de la préparation. Les chefs de corps, ou leurs représentants les plus qualifiés, ne quittent pas leurs sous-secteurs respectifs, dirigeant les aménagements dans leurs moindres détails, veillant sur les postes de commandement, les magasins à munitions, les lignes téléphoniques, les refuges sanitaires, les abris, observant les tranchées boches et l'œuvre de destruction qui s'y accomplit, exprimant en temps utile tous leurs desiderata, s'orientant complètement face à leurs objectifs.

Il n'y a pas meilleure méthode ni possi-

bilité d'un rendement plus utile. On voit encore cependant le commandement s'énerver parfois, tant il voudrait la perfection, qui est moins que jamais de ce monde...

Les officiers de tous grades déploient sur les chantiers leur activité, laissant émaner d'eux, comme un rayonnement bienfaisant, la satisfaction, la confiance, la joie, l'enthousiasme, et toutes ces belles manifestations de l'âme militaire française qui sont la marque assurée de la « bonne besogne » !

Les directives venues de haut précisent le sens des efforts à faire. On veut une action d'une brutalité et d'une soudaineté sans précédents, susceptible d'aborder les deuxième et troisième lignes adverses avant qu'elles aient eu le temps de se garnir, capable de réaliser la rafle des canons sans qu'il leur soit permis de parler en maîtres.

Comme toujours, il y aura deux ou trois vagues en tête d'attaque. On sautera les premières tranchées ennemies sans y des-

cendre, en n'y semant au fur et à mesure que les équipes de « nettoyeurs » pour exécuter les indispensables opérations de « purge » et de ramassage.

Derrière ces échelons de tête suivront immédiatement les soutiens et les réserves, tout le monde à découvert et se précipitant en avant pour passer au delà de la ligne des barrages d'artillerie, pour s'y trouver en forces, pour enlever, briser tous les obstacles, puis pour aborder, manœuvrer et faire tomber toutes les résistances successives.

Les boyaux ne serviront qu'aux blessés et aux troupes appelées de l'arrière, non pour « renforcer » les unités d'assaut, mais pour les « relever » à la nuit et continuer leur action.

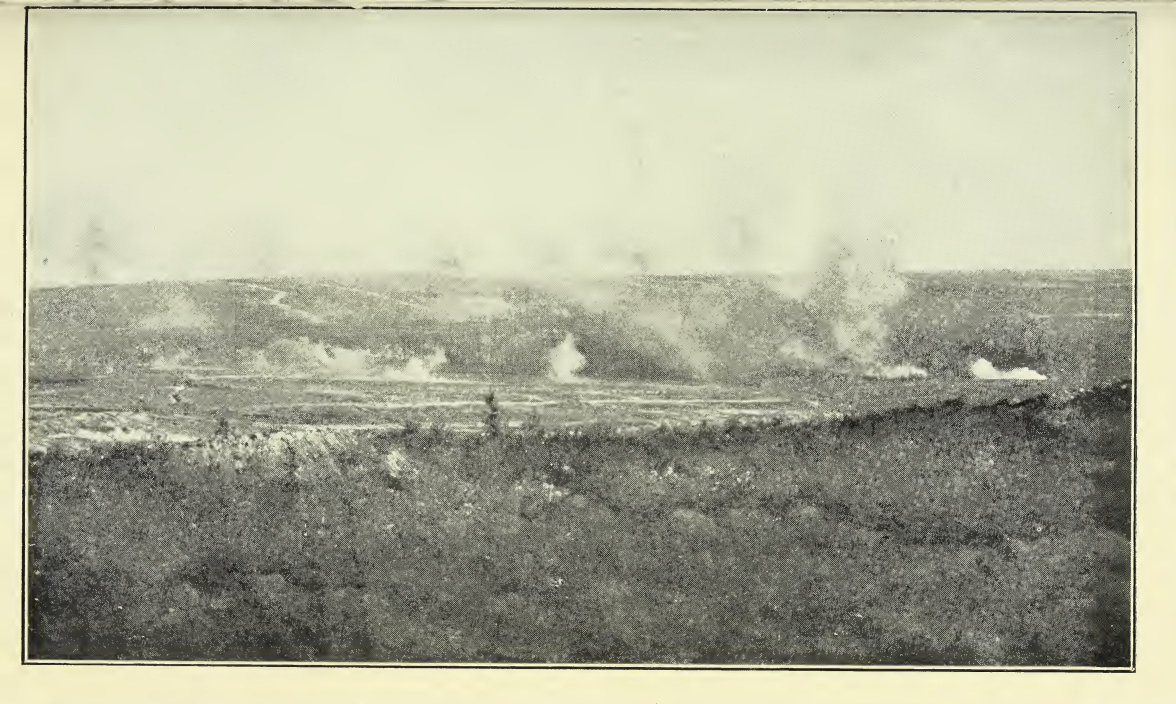
L'artillerie suivra pas à pas ces mouvements : il y aura des « temps » prévus d'avance, réglant la judicieuse combinaison des bonds d'infanterie et des bonds du tir

d'accompagnement, car l'expérience prouve que l'accompagnement « à la vue » par l'artillerie est illusoire tant qu'il y a encore des ouvrages fortifiés en travers de la route.

Mécanisme des plus délicats, monté comme un ballet, avec un minutieux dressage de tous les danseurs !

Quelques-uns ne croient pas à la possibilité de le régler, et cependant il le faut, car c'est la seule garantie possible de réussite : il n'y a rien d'harmonieux comme un ensemble d'artilleurs et de fantassins qui s'entendent bien, mais à condition que le diapason soit tenu par une main ferme, et que les vibrations y soient renouvelées périodiquement... sous peine de voir l'accord parfait se perdre dans les mystères de l'inconnu.

Les cinq jours de préparation intensive vont commencer. Rien ne devra y résister. Nos méthodes de tir ont presque atteint la



BOMBARDEMENT DE SOUCHEZ LE 25 SEPTEMBRE 1915

(Extrait de l'*Illustration*.)

perfection. Il faut que l'ennemi en devienne fou. Que pendant cinq jours il soit en alerte perpétuelle. Et que, lorsque nous l'aborderons, il soit dans un tel état d'épuisement physique et moral, qu'il ne puisse résister à notre hurrah.

25 *septembre*. — Pour la troisième fois se renouvelle le geste homérique du 9 mai.

Avec encore plus d'audace et de mépris des dangers, l'infanterie — l'infanterie tout entière — est dehors à 12 h. 25, et se jette en avant... sans qu'on puisse la suivre dans le nuage des fumées projetées et des éclaboussures de boue : il fait un temps horrible, toutes les terres sont détrempées, le ciel est gros d'orages imminents ; nous n'avons pas de chance, mais, dans ces circonstances, on prend le temps comme on le trouve !

Là-bas, près du « champignon », un gron

dement sourd et profond fait trembler le sol : ce sont les « mines » qui sautent, ouvrant l'abîme au pied de quelques unités ennemies, celles dont l'action flanquante était le plus à craindre.

Le tonnerre d'artillerie se déclenche, avec son maximum d'intensité : de 12 h. 25 à 12 h. 27, il éclate sur la ligne du « Bois 11 », de la « Halte » et du « Rectangle », obturant l'horizon, écrasant les défenseurs de tous les ouvrages situés à cette hauteur.

Nos éléments de tête enlèvent sans coup férir, ou à peu près, tout ce qu'ils rencontrent dans les premiers deux cents mètres de leur course ; ils vont au pas de charge, sans courir, et en arrivant devant l'écran de notre barrage, ils s'arrêtent quelques secondes, rectifient leur alignement, bouchent les trous, reprennent du cœur et du souffle pour continuer.

Une faute est commise, imputable à trop

d'ardeur. Sur plusieurs points, les équipes de « nettoyeurs », au lieu de descendre dans les tranchées pour les « purger », se laissent entraîner dans l'élan général. Des Boches décidés font demi-tour au fond de leurs trous et commencent à tirer dans le dos des nôtres.

12 h. 27 : l'écran se lève, les tirs de barrage, d'un second bond, se transportent à hauteur du cours de la Souchez et, plus loin, mordent sur la côte de Givenchy.

Nos tirailleurs, en ordre, — nous ne les voyons pas, mais nous en sommes sûrs, — s'élancent sur la trace de nos obus, pénètrent dans le « Bois 11 » et le dépassent, dégringolent sur la route d'Arras et enlèvent l'ouvrage de la « Halte », entrent au « Rectangle » et se glissent dans les premières ruines de Souchez.

Ces suppositions, basées sur la façon dont le mécanisme a été réglé d'avance, se

vérifient bientôt par les renseignements que nous recevons. Les chaînes de soutien ont serré de tellement près sur celle d'assaut qu'elles ont dépassé le barrage ennemi : car celui-ci est déclenché maintenant et bat son plein... Mais nous avons assez de monde au delà pour que l'opération se poursuive.

Nos gaillards continuent à recevoir des coups dans le dos ! Les « nettoyeurs » des chaînes suivantes essaient bien de s'en détacher, mais il est trop tard. Les Allemands ont retourné leurs tranchées face en arrière et, de tous côtés, se sont murés avec des sacs à terre. Ils sont prisonniers, c'est entendu, mais en attendant, ils nous tirent dans les jambes et on ne pourra « les avoir » qu'à la nuit en les accablant de grenades.

12 h. 40 : c'est le moment qui a été fixé pour le franchissement de la Souchez et l'occupation du saillant nord du village.

Une seconde fois, l'écran d'artillerie se lève et remonte se placer à mi-pentes, sur la côte de Givenchy, à hauteur des « ouvrages de la Déroute ».

Va-t-on passer ?

Tout est là : « si oui », la bataille est presque gagnée, car nous talonnerons l'ennemi si vite que nous arriverons tout en haut en même temps que lui et nous y trouverons sans doute ses batteries pour les harponner d'un coup de main vainqueur.

Or, c'est plutôt « si non »...

Nous avions prévu un signal par fusées rouges pour le cas où nos tirailleurs ne réussiraient pas à passer, et afin que l'artillerie « redescende » aussitôt ses barrages jusqu'au bord de la Souchez. Et voici les fusées rouges, en même temps qu'un violent crépitement de mitrailleuses sur la gauche, entre le bois en Hache et la Souchez.

C'est le flanquement redouté et redoutable ! C'est la division voisine qui a, sans doute, été butée sur ce bois à traquenards, c'est notre gauche découverte et prise d'enfilade, c'est l'arrêt de notre magnifique assaut !

Les artilleurs se conforment strictement au programme : le barrage redescend, et il ne remontera que lorsqu'apparaîtront les fusées vertes indiquant que l'on est prêt à repartir. En toute hâte (car il faut tout de même la place de l'imprévu et de l'adaptation aux circonstances), on « coude » vers la gauche ce barrage de façon à aveugler les infernales mitrailleuses, et bientôt la vallée basse de la Souchez s'emplit elle-même des nuages de nos explosifs.

Bien joué, excellente parade ! Cela va peut-être se « recoller ». Nous attendons avec impatience les fusées vertes...

Le temps passe et le signal ne sort pas.

Nous en comprenons bientôt la raison : nos deux bataillons de chasseurs de gauche, quelque court qu'ait été le tir flanquant et d'enfilade, ont été décimés. Ils s'avançaient avec une bravoure extraordinaire, presque sûrs d'un succès qui dépassait toutes les espérances, — leur formation était une bonne formation d'assaut, d'une densité où les vides se comblaient régulièrement par l'entrée en ligne des soutiens, — ils descendaient dans la Souchez... lorsque les rafales les ont fauchés ! C'est cruel..., c'est navrant !...

A leur droite, la brigade d'infanterie subit le contre-coup de l'accident, car elle est « vue » aussi sur la route d'Arras et dans la rue de Souchez, et comme c'est elle, par surcroît, qui reçoit des coups de fusil dans le dos, elle se trouve immobilisée. Il ne faut pas s'entêter, l'affaire est suspendue pour aujourd'hui. On fixe les barrages d'artillerie, et on réfléchit.

Les nouvelles de la division de droite ne sont pas mauvaises. Sa gauche a bordé en même temps que nous les lisières de Souchez, franchissant et balayant du premier souffle toute la partie sud du cirque, enlevant la station, le château et le parc de Carleul, prenant pied sur les ruines du village. Plus loin, c'est moins avancé : situation douteuse au cimetière et au « Cabaret rouge », et les Boches tiennent encore dans le ravin des Écouloirs, prolongement sud de la vallée de la Souchez.

Cette fois, l'ennemi a paré « le coup de la cote 119 » et, puisqu'on n'a pas réussi par la droite, il faudra que nous y allions de front, en vitesse et brutalement.

Les batteries ennemies « tapent » dur, mais un peu au hasard. Nos succès ont été si importants et si rapides, qu'elles se trouvent désemparées et dispersent leurs efforts sur un champ de bataille où la presque totalité

de leur réseau téléphonique de l'avant vient d'être raflé.

Et puis, la réussite grise. Nos agents de liaison, nos renforts traversent la zone battue avec une intrépidité dépassant tout ce que nous avions connu jusqu'alors, ne se souciant ni de la mort ni des blessures, ne voyant que le but. Rien de plus beau! Il n'y a que les liaisons du bataillon de chasseurs d'extrême-gauche qui n'arrivent pas. Tout ce qui passe de ce côté est fauché. Mais voici que nous avons de ses nouvelles par l'arrière. C'est un nouveau procédé de liaison qui réussit. On a fait un « lâcher » de pigeons voyageurs emportés avec l'attaque, et un message téléphoné nous est expédié du colombier : « Sommes sur la Souchez. Pertes cruelles. Mais le moral est haut. Vive la France! » L'émotion nous étreint en lisant ces mots.

Dès le début de la nuit, on met de l'ordre partout. Les colonels et les généraux de

brigade se portent en avant pour organiser la continuation de l'effort. Des éléments frais sont mis, à gauche, à la disposition de la brigade de chasseurs qui a été si éprouvée. La brigade d'infanterie continue à se suffire à elle-même. Elle manifeste, dans tous ses comptes rendus, un enthousiasme et une confiance qui arrachent l'admiration. Elle dirige vers l'arrière près de 300 prisonniers qu'elle a cueillis dans les différents « nids », ceux d'où on lui avait tiré dans le dos pendant toute l'après-midi. Elle annonce que ses patrouilles fouillent les ruines, à la rencontre des éléments de tête de la division de droite, et qu'on va très probablement être maître de Souchez. Nos braves, nos infatigables territoriaux s'ébranlent, chargés de munitions, de grenades, de sacs à terre, d'outils. Et, dans la nuit, méprisant eux aussi les boyaux et les défilements, dédaignant les pertes qu'ils subiront, — car ils en subiront, — ils iront jusqu'à l'avant

ravitailler les combattants et les mettre en état de poursuivre leurs succès. Les évacuations s'en vont en sens inverse, particulièrement difficiles et importantes du côté des chasseurs, mais les brancardiers y mettent le même entrain que tout le monde : on passe hardiment par la route d'Arras, il y a du danger, mais c'est le seul moyen d'aboutir assez vite au « Decauville ».

Aujourd'hui les dangers et les devoirs sont les mêmes pour tous !

26 *septembre.* — Dès le jour, nous apercevons des éléments de la brigade d'infanterie au delà de Souchez, sans être encore bien sûrs que tout le village soit à nous. On y a progressé pied à pied pendant toute la nuit, mais sait-on jamais ? L'expérience rend méfiant...

Il n'y a plus de doute cependant, car l'argument décisif arrive : le bombardement. Les 150 et les 210 se mettent à « taper » sur

les malheureuses ruines avec une rage insensée. Tout ce qui peut en rester vole en éclats. Nos éléments de deuxième ligne, qui y cherchaient un couvert provisoire, sont saisis sous les rafales, et obligés de serrer, partie sur l'avant, partie sur l'arrière.

C'est une situation des plus difficiles, car les communications sont irrémédiablement interrompues avec la tête d'attaque qui risque dès lors, non seulement de ne plus pouvoir progresser, mais de se trouver à la merci d'une réaction un tant soit peu vigoureuse de l'ennemi.

Peu importe ! Le régiment de tête de la brigade vient d'apercevoir les fuyards montant la côte de Givenchy à l'abri d'un chemin creux : il se précipite à leurs trousses et, avant qu'ils aient pu se réorganiser dans les « tranchées de Halle et de Leipzig », prend pied jusqu'au milieu des pentes, s'installe dans deux boqueteaux qui forment là d'excellents points d'appui, s'étale en

tache d'huile à droite et à gauche et affirme, par son attitude, une inébranlable volonté de ne céder le terrain à aucun prix. Des fanions aussitôt piqués dans le sol jalonnent ces nouvelles positions et permettent à l'artillerie d'établir en conséquence ses tirs de barrage et de destruction.

Sur la Souchez, les chasseurs, se soudant par leur droite à cette belle poussée, accusent une légère progression, mais elle ne peut être accentuée en raison des feux de flanc qui les immobilisent définitivement.

Ainsi, en dépit de toutes les prévisions, la butte de Givenchy cède à l'attaque de front, aux vaillants lutteurs qui ont pris le taureau par les cornes.

Le commandement porte ses regards vers nous. Une importante disponibilité de « lourds » nous est attribuée pour la continuation de cet assaut incomparable... et,

tout là-haut, le « fortin » qui couronne la crête, « l'ouvrage de la Déroute », qui l'entoure à l'ouest, sont visés, écrasés, assommés. Des réserves d'infanterie arrivent, aussi vite que le permet l'état déplorable du terrain, — et des bonnes ! des coloniaux, harassés par une longue marche d'approche, étourdis par les complications d'un secteur qu'ils ignorent complètement, accueillis par un « marmitage » de premier ordre, glacés par une pluie exaspérante, affamés par les privations de près de trente-six heures, — mais superbes d'ardeur et d'impatience d'agir.

On les échelonne entre la Chapelle et le cirque. Et on leur donne la nuit pour « souffler », si tant il est vrai qu'on puisse « souffler » quand on marche au combat dans des conditions aussi difficiles, quand tout est à faire pour s'y préparer.

Une des plus difficiles questions qu'on puisse avoir à résoudre se pose en même

temps. Les deux brigades, — de chasseurs et d'infanterie, — restent engagées et vont avoir à continuer leurs efforts : mais les vivres qu'elles avaient emportés sont sur le point d'être épuisés et il est de toute urgence de parer dès maintenant à leur ravitaillement; même question pour les coloniaux, qui sont en déficit; même question pour les munitions et les matériaux de toute espèce...

Pour subvenir à ces besoins, un des efforts les plus méritoires, sinon les plus officiellement glorieux, de la dernière phase s'organise aussitôt. Tout le régiment territorial du plateau est mis en branle : les braves « pères conscrits » se chargent à la Forestière d'une quantité d'approvisionnements constitués en énormes et pesants fardeaux, — caisses de pain de guerre ou de boîtes de conserve, musettes à cartouches, sacs de grenades, bombes à ailettes pour canons de 58, rouleaux de fils de fer

barbelés, réseaux Brun, brassées de longues fusées à tiges, et plus de 1500 portefaix-soldats s'enfournent dans les boyaux gluants, s'y coincent avec les troupes de manœuvre, s'y heurtent à la descente des blessés, y tombent épuisés par leur charge et se relèvent animés par la pensée de leur mission.

Un dépôt considérable de vivres et de munitions « se monte » ainsi parmi les ruines de l'avant, sous les « marmites » qui ne cessent d'y pleuvoir, et quelques territoriaux bien encadrés s'y installent en « bric-à-brac » à la disposition des combattants.

Pour comprendre la portée d'un tel effort, il faut avoir vu ces défilés épiques, pratiqué les terres lourdes et encombrées de toutes sortes d'impedimenta où ils se sont déroulés pendant les longues heures de nuits tragiques, assisté à leur arrivée parmi ces ruines incendiées, admiré le stoïcisme avec lequel de tels hommes acceptaient la

mort ou la blessure qui les venaient souvent frapper au terme de leur calvaire.

Et, pour ceux qui n'ont point connu ces choses, il faut les dire, car au jour de l'apothéose aucune vertu ne doit rester dans l'ombre.

27 *septembre.* — Le combat continue pied à pied.

L'acharnement de nos fantassins les porte jusque dans une partie des « tranchées de Halle » et « de Leipzig ».

Mais il faut qu'un sang frais vienne couler avec le leur. Les coloniaux approchent, ils descendent du cirque de Souchez par les boyaux éboulés, ils se tapissent dans les vieilles tranchées boches du « Rectangle », ils osent se risquer à la traversée des ruines, ils filtrent au travers des obus, ils savent qu'on a besoin d'eux et ne se laissent pas arrêter. Les voici tout près de la ligne de feu, ils se massent derrière les bo-

queteaux et les talus, ils s'entassent dans le « chemin creux » et déjà leurs premiers éléments soutiennent nos fantassins.

Il était temps. On se bat ferme et férocement à la « tranchée de Halle », chargée de morts et de mourants. On y voit, par les petites fumées blanchâtres, les va-et-vient qui indiquent l'opiniâtreté des abordages à la grenade. Il y a des moments angoissants... Si nous perdons la « tranchée de Halle » avec des troupes harassées, où cela nous mènera-t-il ?

Ils « tiennent », les braves gens ! Ils se sentent soutenus de près, ils mordent sur l'ennemi, ils avancent à droite vers « le col des Cinq-Chemins », ils vont être à la crête, ils s'enivrent à l'avance à la pensée qu'ils l'auront enlevée de haute lutte.

28 *septembre*. — C'est l'aurore de l'effort décisif. Jusqu'ici, les conquêtes réalisées sont magnifiques, mais précaires. Elles

s'accrochent à contre-pente, elles sentent derrière elles le gouffre qui menace de les reprendre. Aujourd'hui, il nous faut le « fortin ».

Il ne sera pas dit que cette héroïque brigade ne l'aura pas eu, elle qui s'est ainsi jetée tout droit sur un obstacle formidable, bravant l'invraisemblance et l'impossibilité même. Appuyée par les coloniaux, tenaillée par son amour-propre, aiguillonnée par les pertes qu'elle ne veut pas avoir subies en vain, elle se précipite une dernière fois.

La préparation d'artillerie n'a pu être minutieusement réalisée en raison de l'enchevêtrement des lignes. Des feux de mitrailleuses arrivent à revers du « bois en Hache ». Les batteries d'Angres enfilent impitoyablement les talus derrière lesquels on se ramasse. Mais il n'importe... Rien n'arrête des régiments d'une pareille trempe. Leurs compagnies avancent. Elles sortent de la « tranchée de Halle ». Elles

sont fauchées. On les renforce au fur et à mesure. Elles gagnent, elles gagnent. A droite, les « Cinq-Chemins » leur tirent dans le flanc. Elles gagnent quand même.

Les voici dans le « fortin », à la crête, cette butte de Givenchy, depuis six mois objectif de l'armée ! Les capotes grises, boueuses et sanglantes, presque invisibles, circulent parmi les ruines du taillis. Et nos obus, fièrement, s'en vont chercher les Boches en fuite sur la pente invisible de « l'autre côté », sur les lisières de Givenchy-village où ils se réfugient sans doute.

C'est bien là le « couronnement » de l'assaut, le plus formidable assaut que troupes aient peut-être jamais donné, sur un terrain hérissé d'ennemis passés maîtres pour la chicane et d'obstacles redoutables entre tous, l'assaut le plus méritoire et le plus glorieux, car il s'est avancé en flèche de la ligne de bataille et droit sur l'ouvrage for-

tifié qui en constituait l'une des plus puissantes défenses.

11 *octobre*. — Il y a un an, jour pour jour, nous nous installions dans la chapelle de Notre-Dame de Lorette, et, de ce pla teau repris à l'ennemi, nous promenions un regard satisfait sur la plaine de Gohelle désormais à l'abri de l'insulte. Un point noir restait à l'horizon : la butte de Givenchy, limitant nos regards vers l'au delà, et suspendant l'essor de nos pensées vers la libération du territoire. Et voici qu'aujourd'hui, sur cette butte même, aux confins de ce champ de bataille où se heurtent depuis un an les deux civilisations ennemies, voici que le combat définitif tourne à notre avantage.

On se bat avec un acharnement où l'on peut voir comme un raccourci de toute la bataille. Celui qui lirait au cœur des combattants y verrait écrits ces

mots sanglants : pas de pitié, pas de quartier !

Les régiments de l'assaut de Souchez sont revenus au rendez-vous. Ils ont à venger leurs morts. Ils ont, par cette vengeance, à glorifier aussi la mémoire des coloniaux qui, pendant huit jours de luttes enragées, ont élargi les positions du « fortin », occupé « l'ouvrage de la Déroute », progressé vers « les Cinq-Chemins », au prix de pertes extrêmement élevées, sous l'impulsion d'un cadre d'officiers dont l'énergie et les exemples sont de ceux qui remuent les montagnes... Ils ont à planter leurs drapeaux, là-haut, tout là haut, pour empêcher l'ennemi détesté de revenir d'un seul regard profaner la terre de Lorette où dorment tant des nôtres.

Allez, braves régiments !

Le geste est accompli, le dernier : vos

drapeaux flottent au-dessus de Souchez.

Drapeaux, salut à vous ! Vous claquez aujourd'hui aux vents furieux de l'est : sous leurs attaques, sous leurs rafales, sous leurs assauts désespérés, vous vous effrangerez encore, mais la bourrasque ne prévaudra point contre vous. Votre ombre sacrée s'étend sur Lorette, y couvrant le repos de nos morts. Votre hampe en fait jaillir l'espoir qui naît des larmes de leurs femmes. Votre gloire auréole à jamais le front de leurs enfants.

Viennent les vents d'ouest... Vienne le tonnerre d'acier forgé aux flammes du pays... Vienne l'éclair fulgurant où brilleront toutes les énergies d'une nation qui veut et sait vouloir... Vienne la trombe des hommes qui se seront donnés sans compter, sans qu'il en reste un seul loin de ce tourbillon... Viennent ces vents d'ouest et vous vous retournerez en un claquement d'im-

patience... Vous vous laisserez arracher pour suivre, là-bas vers l'est, les destinées qui vous sont écrites.

Et les morts de Lorette se réveilleront pour vous suivre.

Et, avec eux, bien d'autres qui se croyaient morts !

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'OCCUPATION DU PLATEAU

SOUVENIRS D'INFANTERIE

DEUXIÈME PARTIE

LA FORTERESSE DE LORETTE

SOUVENIRS DE SAPE

TROISIÈME PARTIE

LES ATTAQUES DU PRINTEMPS

SOUVENIRS D'ARTILLERIE

QUATRIÈME PARTIE

LA PRISE DE SOUCHEZ

SOUVENIRS D'ÉTAT-MAJOR

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

APPENDICE

INSCRIPTIONS

AU TABLEAU DE LA LÉGION D'HONNEUR ET CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Des unités collectives et des officiers généraux ou supérieurs ayant pris part aux combats de Lorette.

I. — L'occupation du plateau.

*Le chef de bataillon M....., commandant le **e B. C. P.* — « Pendant la nuit du 8 au 9 octobre a conduit sa troupe avec une énergie remarquable. A enlevé une première ligne de tranchées, après avoir gravi de nuit une pente très raide. S'est maintenu toute la journée du 9 à trente mètres des tranchées ennemies et a ainsi permis à un régiment d'arriver à temps pour chasser l'ennemi. »

(Officier de la Légion d'Honneur le 30 décembre 1914.)

*Le chef de bataillon L.... du ***e régiment d'infanterie.* — « Le 8 octobre 1914, ayant reçu la mission de chasser l'ennemi d'un bois et de s'emparer d'une position ennemie fortement organisée, s'est acquitté de sa mission avec un coup d'œil remarquable, a occupé la position ennemie, s'y est maintenu et a montré dans cette opération de sérieuses qualités de commandement ».

(Chevalier de la Légion d'Honneur le 11 octobre 1914.)

II. — Le 17 décembre et l'hivernage.

*Le chef de bataillon R...., commandant le **e B. C. P.* — « Chef de corps plein d'allant et d'entrain, ayant beaucoup d'autorité, payant de sa personne, toujours au premier rang. Dans les opérations du 17 au 20 décembre, au sud de Noulette, à très vigoureusement conduit son bataillon qui a enlevé à lui seul la plus grande partie des tranchées prises à l'ennemi. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 11 janvier 1915.)

Le colonel B........ de B........, chef d'état-major du **e corps d'armée. — « Chef d'état-major du **e corps d'armée à sa formation, a fourni un effort considérable grâce auquel la mobilisation particulièrement difficile de ce corps d'armée, a été réalisée dans les meilleures conditions. N'a cessé, depuis le début des opérations, de faire preuve des plus belles qualités militaires ; énergie, activité, dévouement à toute épreuve et rare sang-froid dans les circonstances difficiles.

(Cité à l'ordre de l'Armée le 20 mars 1915,)

III. — Le 3 mars.

*Le **e bataillon de chasseurs (commandant de L.....-L......).* — « Pendant les journées des 3, 4 et 5 mars, s'est couvert de gloire en contre-attaquant à plusieurs reprises l'ennemi qui avait forcé une partie de nos retranchements du Plateau de Notre-Dame de Lorette ; lui a repris cinq lignes de tranchées successives et fait de nombreux prisonniers ; a été retiré du feu après avoir eu neuf officiers, cinquante huit sous-officiers, 643 hommes hors de combat.

(Cité à l'ordre de l'Armée le 20 mars 1915.)

La 3e *compagnie (capitaine M.....), du *e B. C. P.* — « Le 4 mars s'est emparé, par une attaque de nuit, de tran-

chées solidement fortifiées, défendues par des mitrailleuses et contre lesquelles plusieurs attaques de jour avaient choué. S'est élancée sur les retranchements ennemis avec un tel élan qu'elle a fait 15 prisonniers et pris deux mitrailleuses allemandes. »

(Citée à l'ordre de l'Armée le 20 mars 1915.)

*La 20e compagnie du ***e régiment d'infanterie.* — « A tenu tête à une attaque ennemie dans des conditions particulièrement difficiles et, bien que tournée par les Allemands, s'est maintenue avec énergie sur ses positions et a permis ainsi à une unité de renfort d'arriver à temps pour arrêter la progression de l'adversaire. »

(Citée à l'ordre de l'Armée le 20 mars 1915.)

*Le 1er pelolon de la 21e compagnie du ***e régiment d'infanterie.* — « A tenu tête à une attaque ennemie dans des conditions particulièrement difficiles et, bien que tourné par les Allemands, s'est maintenu avec énergie sur sa position et a permis ainsi à une unité de renfort d'arriver à temps pour arrêter la progression de l'adversaire. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 20 mars 1915.)

*La 3e section de la 18e compagnie du ***e régiment d'infanterie.* — « A fait preuve d'un courage remarquable en se portant sous un feu violent, au secours d'une compagnie sur le point d'être tournée par l'ennemi et a contribué par son attitude énergique au maintien de la position. »

(Citée à l'ordre de l'armée le 20 mars 1915.)

IV. — Le Grand Éperon.

*Le 3e bataillon (commandant D.....), du ***e régiment d'infanterie, avec la section de mitrailleuses du sous-lieutenant C...., la section de grenadiers du 1er bataillon, les escouades d'attaque de la compagnie ** du génie.* — Chargé de l'attaque des tranchées allemandes du Grand Eperon, s'est élancé à l'assaut sous la conduite de son chef, le

commandant D....., avec un ordre, une gaieté et une fougue, qui ont fait l'admiration de tous ceux qui ont pu y assister. Le tir de l'artillerie ayant légèrement tardé à être allongé, s'est couché, puis a repris la marche au commandement, suivant pas a pas l'allongement du tir avec une discipline et un mépris du danger qui sont tout à l'honneur du chef qui le commandait. S'est maintenu pendant deux jours sur les positions conquises malgré un bombardement exceptionnellement intense et trois contre-attaques redoutables, donnant ainsi à la fois le plus bel exemple d'audace et de ténacité. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 3 avril 1915.)

*Le 2e bataillon (commandant P.....), du ***e régiment d'infanterie.* — « Appelé à occuper la position du Grand Eperon, au moment même où une contre-attaque ennemie menaçait de l'emporter, s'y est porté malgré un tir de barrage meurtrier et a fait preuve d'une bravoure et d'une endurance incomparable sous le commandement de son chef, le commandant P....., en tenant près de 60 heures sous un bombardement d'artillerie d'une violence inouïe et en repoussant victorieusement quatre contre-attaques. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 3 avril 1915.)

*Le lieutenant-colonel M....., commandant le ***e régiment d'infanterie.* — « A préparé l'attaque du 15 mars dans ses moindres détails, a su communiquer à sa troupe les nobles sentiments dont il est animé et développer chez elle au plus haut degré l'esprit de sacrifice. Pendant quatre jours, alors que son régiment était soumis à un bombardement d'une rare violence, a repoussé les attaques allemandes, faisant preuve d'énergie, de sang-froid et de décision. »

(Cité à l'ordre de l'armée le 31 mai 1915.)

*Le chef de bataillon D....., du ***e régiment d'infanterie.* — Sortant lui-même le premier de la parallèle d'attaque, a enlevé brillamment son bataillon à l'attaque des

tranchées allemandes du Grand Éperon, s'en est emparé et s'y est maintenu de jour, grâce à ses excellentes dispositions, malgré une contre-attaque redoutable et un bombardement intense d'artillerie lourde. A été tué dans l'après-midi du 16 mars par un obus de gros calibre. Etait l'âme de son bataillon dont il était adoré. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 3 avril 1915.)

*Le lieutenant-colonel L.-R..., commandant le **e régiment d'artillerie.* — « Commandant d'artillerie de la **e division, par son activité, son zèle et une connaissance approfondie des nécessités actuelles des engagements, a su imprimer, aux troupes sous ses ordres, un dévouement inlassable, toujours en éveil de jour et de nuit. Grâce à l'excellence de ses dispositions pour le règlage du tir des batteries et à une liaison intime avec l'infanterie de première ligne et avec le commandement, a coopéré largement à la brillante réussite de l'attaque du Grand Éperon par le *** régiment d'infanterie, le 15 mars et jours suivants. Officier de grande valeur morale et intellectuelle ».

(Cite à l'ordre de l'Armée lé 3 avril 1915.)

*Le chef d'escadron B........ du **e régiment d'artillerie.* — « Chargé du commandement d'un groupe de batteries au cours des combats de mars a fait preuve, dans des circonstances difficiles, des plus solides qualités : sang froid, énergie, valeur professionnelle. S'était déjà distingué au cours des combats de novembre. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 3 avril 1915.)

*Les 1re et 4e compagnies du ***e régiment d'infanterie, les sections de grenadiers du ***e régiment d'infanterie, le détachement du génie de la compagnie **e.* — « Le 15 avril, ont exécuté, avec une ardeur et une bravoure hors de pair, une attaque dirigée contre des tranchées allemandes très fortement organisées, s'en sont brillamment emparées en y faisant de nombreux prisonniers et en ont maintenu la

possession, malgré trois vigoureuses contre-attaques et un bombardemenl d'une extrême violence. »
(Citées à l'ordre de l'Armée le 20 avril 1915.)

*Le lieutenant-colonel S......, commandant le ***e régiment d'infanterie.* — « Très bon chef de corps, a fait constamment preuve d'allant et d'énergie. Vient de préparer avec une méthode et une activité remarquables l'attaque brillamment exécutée le 15 avril par un bataillon de son régiment, et a su en assurer le succès en communiquant à tous son entrain et son ardeur. »
(Officier de la Légion d'Honneur le 23 avril 1915.)

Le chef d'escadron M....., du ** *régiment d'artillerie.* — « Excellent officier, intelligent et dévoué. A su, le jour même de l'arrivée de son groupe sur une nouvelle position, exécuter un tir de destruction très efficace sur les tranchées ennemies. A grandement contribué le 15 avril à l'enlèvement de ces tranchées et a aidé puissamment la nuit suivante à repousser trois contre-attaques, par les tirs précis et à propos qu'il a fournis avec son groupe. »
(Chevalier de la Légion d'Honneur le 23 avril 1915.)

V. — Le 9 mai.

*La **e division d'infanterie.* — Sous l'impulsion énergique de son chef le général de C....... a enlevé de haute lutte la position de Notre-Dame de Lorette, et s'y est maintenue avec un courage héroïque sous un bombardement ennemi d'une intensité exceptionnelle. »
(Citée à l'ordre de l'Armée le 17 mai 1915.)

*La **e division d'infanterie.* — « Sous l'habile et énergique direction de son chef le général F......, a, du 9 au 13 mai, enlevé deux villages transformés par l'ennemi en véritables places fortes, conquis de nombreux points d'appui solidement organisés, repoussé toutes les contre-

attaques ennemies et pris 64 officiers et 2,979 hommes de troupe, plusieurs canons, un grand nombre de mitrailleuses et du matériel de guerre de toute sorte ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 3 juin 1915).

*Le ***e régiment d'infanterie sous les ordres du lieutenant-colonel P.....* — « Les 27 et 28 mai, a, sous l'habile et énergique impulsion de son chef, enlevé plusieurs tranchées, le cimetière et un village organisé, avec un allant, une fougue, une énergie au-dessus de tout éloge, faisant 400 prisonniers. S'est maintenu sur les positions conquises, malgré un bombardement d'une extrême violence et une contre-attaque de l'ennemi.

(Cité à l'ordre de l'Armée le 29 juin 1915.)

*Le *e bataillon de chasseurs.* — « Commandé et entraîné par son chef de bataillon, le commandant S.... avec une admirable maîtrise, s'est emparé le 25 mai d'un ouvrage allemand très fortement organisé et très vaillemment défendu. S'y est maintenu trois jours malgré un bombardement intense et des contre-attaques incessantes. Attaqué de trois côtés, par des forces très supérieures a défendu le terrain pied à pied malgré des pertes sensibles et est arrivé à se maintenir au saillant de l'ouvrage. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 25 juin 1915.)

*La 3e compagnie (capitaine C......) et la 11e compagnie (Lieutenant W......) du ***e régiment d'infanterie.* — « Le 9 mai 1915, au combat de Notre-Dame de Lorette, se sont élancées vaillamment à l'attaque des tranchées allemandes sous une canonnade violente et des feux convergents d'infanterie et de mitrailleuses, se sont emparées des trois lignes de tranchées consécutives et s'y sont maintenues, malgré des pertes considérables, dans une situation très critique et malgré plusieurs retours offensifs de l'ennemi. »

(Citées à l'ordre de l'Armée le 8 juin 1915.)

*La 21e compagnie du ***e régiment d'infanterie.* — « Au

moment où elle se portait à l'attaque d'un village a subi de grosses pertes et a perdu tout ses officiers. Loin de songer à se replier, a demandé un officier pour prendre le commandement et a continué l'attaque ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 1er juin 1915).

*La 22e compagnie du ***e régiment d'infanterie, commandée par le lieutenant P........* — « S'est remarquablement conduite à l'assaut des tranchées allemandes le 9 mai. A, le 10 mai, participé à l'action sur un village en enlevant et détruisant une à une toutes les défenses et en s'emparant de trois mitrailleuses. »

(Citée à l'ordre de l'Armée le 1er juin 1915.)

*Le général de brigade M........, commandant la **e brigade.* — « Commande la **e brigade depuis le mois de septembre avec énergie, autorité et compétence, a su imprimer à ses troupes l'esprit de sacrifice et de devoir dont il est animé. Au cours des combats qui se sont développés sur le plateau de Notre-Dame de Lorette du 9 au 20 mai a enlevé de vive force quatre lignes successives de tranchées fortement organisées et progressé vers l'est du plateau malgré un bombardement d'une extrême violence et de nombreuses contre-attaques. A maintenu sans faiblir toutes les positions conquises. N'a été relevé de ce poste périlleux qu'au moment où l'épuisement de ses troupes était arrivé à la dernière limite. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin 1915.)

*Le général de brigade B....., commandant la **e brigade d'infanterie.* — « Commande la **e brigade avec une grande distinction et une activité remarquables. Toujours en première ligne, encourageant les troupes par son exemple, a su faire des deux régiments de sa brigade des unités de tout premier ordre. S'est particulièrement distingué pendant les combats du 11 au 20 mai, au cours desquels il s'est emparé du plateau à l'est de la chapelle de

Notre-Dame de Lorette, après avoir enlevé de vive force cette dernière. Y a maintenu ces positions malgré un bombardement très violent et continu et de nombreuses contre-attaques. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juin 1915.)

*Le chef de bataillon R......., commandant le **e B. C. P.* — « Officier remarquable à tous égards, a trouvé une mort glorieuse à la tête de son bataillon au cours de l'attaque des tranchées ennemies. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 18 mai 1915.)

*Le lieutenant-colonel R...., commandant le **e B. C. P.* — « A commandé le 9 mai l'attaque d'un secteur important des premières lignes allemandes à Notre-Dame de Lorette et en a enlevé brillamment une bonne partie avec son bataillon. A su inspirer une telle confiance à ses chasseurs et les animer d'une telle énergie que malgré les pertes subies ils ont continué à combattre nuit et jour à coups de grenades pour chasser l'ennemi de ses tranchées. Chef remarquable par son audace, son courage et l'ascendant qu'il exerce sur ses subordonnés. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin 1915.)

*Le lieutenant-colonel M......., commandant le **e régiment d'infanterie.* — « A commandé son régiment à l'attaque avec beaucoup de calme et de sang-froid, donnant toujours ses ordres avec netteté et précision, sous le bombardement de l'artillerie. Malgré des pertes sérieuses, a su maintenir sur leurs positions ses unités et les reconstituer en vue d'un nouvel effort ».

(Officier de la Légion d'honneur le 3 juin 1915 et cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin 1915.)

*Le chef de bataillon C......., du **e régiment d'infanterie.* — « Cité une première fois à l'ordre de l'Armée après le combat du 10 septembre, vient d'être tué au combat du

11 mai en donnant le signal de l'assaut à son bataillon ».
(Cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin 1915.)

*Le chef de bataillon P....., du **e régiment d'infanterie.* — « Depuis huit jours en première ligne à la tête d'un groupement qu'il a commandé avec son énergie ordinaire et dont il a su tirer le maximum de rendement, malgré la situation critique dans laquelle il s'est trouvé. Blessé le 14 mai, est néanmoins resté sur la ligne de feu et a conservé le commandement ».
(Cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin 1915.)

*Le lieutenant-colonel L......., commandant le **e régiment d'infanterie.* — « Très bon chef de corps qui a donné des preuves remarquables d'initiative, d'activité, de sang-froid et d'énergie dans le commandement de son régiment. Du 11 au 20 mai a exercé le commandement d'un groupement qui a enlevé et occupé la chapelle de Notre-Dame de Lorette et les tranchées comprises entre cette chapelle et la Blanche Voye et qui a réussi à s'y maintenir dans des circonstances très difficiles et malgré un bombardement violent ».
(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juin 1915.)

*Le chef de bataillon G......., du **e régiment d'infanterie.* — « A été blessé grièvement le 11 mai (perte d'un œil) en se portant à l'attaque des tranchées sur le plateau de Notre-Dame de Lorette. Quoique blessé grièvement s'est fait porter dans la tranchée de départ. Ne l'a quittée qu'après s'être assuré que le commandement de son bataillon était exercé et que le mouvement en avant n'avait pas été ralenti ».
(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juin 1915.)

*Le chef de bataillon G....., du **e régiment d'infanterie.* — « Chef de bataillon hors ligne. Energique, méthodique, d'un grand sang-froid, tenace, ayant un ascendant extraordinaire sur sa troupe à laquelle il peut tout demander. Le

12 mai, a enlevé avec son bataillon et après une lutte des plus acharnées la chapelle de Notre-Dame de Lorette et les tranchées voisines fortement organisées. A résisté pendant vingt-quatre heures à de nombreuses contre-attaques. A maintenu par la suite son bataillon sur les positions conquises malgré un bombardement d'artillerie des plus violents ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin 1915.)

*Le lieutenant-colonel S...... commandant le ***e régiment d'infanterie.* — « Excellent chef de corps, a su par une avance hardie réaliser à Notre-Dame de Lorette, dans la nuit du 13 au 14 mai, avec deux bataillons de son régiment, renforcés par deux autres bataillons, prendre pied à l'est de la chapelle sur la partie supérieure du plateau et de l'Eperon dominant Souchez. A réussi à s'y consolider et à s'y maintenir dans les circonstances les plus difficiles et malgré un bombardement très violent et presque incessant, grâce à la tenace énergie qu'il a su inspirer à sa troupe. A donné en cette circonstance, une nouvelle preuve des plus sérieuses qualités militaires ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juin 1915.)

*Le chef de bataillon B.... de R...., du ***e régiment d'infanterie.* — « Chef de bataillon complet, très entendu, ayant une énergie calme qu'aucun obstacle ne parvient à rebuter. A déjà commandé, et fort bien, le régiment dans des circonstances difficiles du 19 août au 11 septembre. Le 13 mai 1915, a été atteint d'une blessure de gravité moyenne au moment où il lançait son bataillon à l'attaque des tranchées de l'Eperon de Lorette ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juin 1915.)

*Le chef de bataillon d'H........, du ***e régiment d'infanterie.* — « A commandé son bataillon avec un dévouement qui lui a valu d'obtenir les meilleurs résultats. Le 13 mai 1915, a mené vigoureusement l'attaque de son ba-

taillon; grièvement blessé au bras, n'a pas voulu quitter le champ de bataille sans venir mettre au courant de la situation le lieutenant-colonel qui prenait à ce moment la direction du combat ».

(Officier de la Légion d'honneur le 3 juin 1915, et cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin.)

*Le chef de bataillon M......, commandant le *e B. C. P.* — « Le 8 mai 1915, a conduit son bataillon à l'attaque d'un ouvrage ennemi solidement fortifié et s'en est emparé. Faisant ensuite seul une reconnaissance dangereuse a été mortellement atteint. Relevé quelques minutes plus tard a demandé à être emmené debout pour que ses chasseurs ne sachent pas qu'il avait été atteint. Ce furent ces dernières paroles. Officier très brillant, d'un courage personnel, qui s'était toujours admirablement comporté depuis le début de la campagne ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 18 mai 1915.)

*Le cnef de bataillon de L.....-L......, commandant le *e B. C. P.* — « Officier de la plus haute valeur et d'une bravoure communicative, tué glorieusement à la tête de son bataillon qu'il entraînait à l'attaque des tranchées ennemies ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 18 mai 1915.)

*Le chef de bataillon B....., du ***e régiment d'infanterie.* — « A conduit, le 9 mai, son bataillon à l'attaque de positions ennemies fortement organisées et défendues et a contribué puissamment au succès de l'opération. S'est maintenu le lendemain, sur les hauteurs conquises malgré la pluie de projectiles qui a fauché plus de la moitié de son effectif »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 31 mai 1915.)

*Le lieutenant-colonel P....., commandant le ***e régiment d'infanterie.* — « A brillamment conduit son régiment le

9 mai à l'attaque des tranchées allemandes et pendant les combats du 10 au 12 mai. A en particulier, organisé personnellement un coup de main sur un fortin armé de mitrailleuses qui gênait la progression de la brigade et a réussi à l'enlever ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 1er juin 1915.)

*Le chef de bataillon B......., du ***e régiment d'infanterie.* — « Officier supérieur remarquable, plein d'allant et d'entrain. A été blessé le 10 mai, au moment où il donnait à son bataillon le signal du mouvement en avant ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 7 juin 1915.)

*Le lieutenant-colonel L........., commandant le ***e régiment d'infanterie.* — « Chargé d'attaquer avec un de ses bataillons les ouvrages allemands de la Blanche Voye le 13 mai, a donné un superbe exemple d'énergie et de mépris du danger : est sorti le premier de nos tranchées et est arrivé jusqu'à la tranchée allemande en tête de la troupe d'attaque. Au cours de cette action, a eu son capitaine-adjoint tué à côté de lui et a été lui-même légèrement blessé à la main ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 9 juin 1915.)

*Le chef d'escadron F....., du **e régiment d'artillerie.* — « Commandant un groupe de batteries au cours des combats du 9 au 16 mai, a fait preuve dans un poste de commandement avancé et fréquemment bombardé, d'un dévouement et d'une activité constamment en éveil et d'un sens tactique très juste ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 31 mai 1915.)

VI. — Le 16 juin.

*Le **e corps d'armée ainsi que les **e et **e divisions.* — « Sous le commandement du général M...... ont fait preuve au cours d'attaques renouvelées pendant plusieurs semaines consécutives et sous un bombardement intense

et continu de jour et de nuit de l'artillerie ennemie, d'une ténacité et d'un dévouement au-dessus de tout éloge ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 11 juillet 1915.)

*La 20e compagnie du ***e régiment d'infanterie sous les ordres du capitaine B.......* — « Malgré un bombardement violent, a eu une attitude superbe au feu lors de la prise des maisons d'un village fortifié. S'est emparée rapidement des objectifs assignés faisant de nombreux prisonniers dont plusieurs officiers ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 29 juin 1915.)

*La 22e compagnie du ***e régiment d'infanterie, sous les ordres du lieutenant de R........* — Malgré un bombardement violent, a eu une attitude superbe au feu, lors de la prise des maisons d'un village. S'est emparée rapidement des objectifs assignés, faisant de nombreux prisonniers dont plusieurs officiers ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 29 juin 1915.)

*Le général M.... de B......., commandant la **e division d'infanterie.* — « Officier général de grande valeur d'une forte énergie, d'un bel entrain, et d'une superbe bravoure, exerce un ascendant remarquable sur ses subordonnés. A montré dans la conduite d'une brigade de cavalerie les plus belles qualités militaires ».

(Commandeur de la Légion d'honneur le 14 juillet 1915.)

*Le général C........, commandant la **e division d'infanterie.* — « Fait preuve de remarquables qualités de chef dans toutes les opérations auxquelles sa division a pris part pendant la période du 18 mai au 5 juillet 1915. A notamment le 16 juin, par ses habiles dispositions et par la préparation parfaite de son attaque assuré les succès de la gauche de son corps d'armée ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juillet 1915.)

*Le chef de bataillon J..., commandant le **e B. C. P.*

— « Chef de corps d'une haute valeur, doué d'une énergie rare, payant de sa personne et donnant toujours à ses chasseurs l'exemple du courage et du mépris du danger. Chargé d'enlever avec son bataillon un ouvrage solidement organisé, a préparé très judicieusement l'attaque dans tous ses détails, l'a fait exécuter avec la plus grande énergie ; s'est rendu maître de la position et s'y est maintenu malgré de violents bombardements ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 29 juin 1915.)

*Le chef de bataillon C...., du **e régiment d'infanterie.* — « Affecté au corps depuis peu, après guérison d'une blessure reçue aux Eparges, s'est révélé tout de suite comme un officier fanatique et comme un homme de devoir. Tué le 20 juin en accomplissant une reconnaissance sur la première ligne ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 16 août 1915.)

*Le lieutenant-colonel L......., commandant le **e régiment d'infanterie.* — « Chef de corps de grande valeur, calme, énergique, donnant partout et toujours l'exemple du devoir et de la bravoure, est resté constamment en première ligne avec son régiment du 9 au 15 juin 1915 et a dirigé pendant cette période les opérations qui ont eu pour résultat la prise d'ouvrages et de positions importantes ».

(Officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1915.)

*Le chef de bataillon S......-T......, du **e régiment d'infanterie.* — « Le 16 juin 1915 a débouché en tête de ses deux premières compagnies pour se porter à l'attaque des tranchées allemandes. Très grièvement blessé au début de l'action, n'a cessé d'encourager ses hommes. A des hommes qui voulaient le mettre à l'abri et l'emporter à l'arrière, a dit : « Laissez-moi mes amis, continuez à marcher. Voilà la direction. » Est resté ainsi sous le feu pendant plus de dix heures. Large plaie, profonde par éclat d'obus, à la cuisse gauche avec fracture du fémur ».

(Officier de la Légion d'honneur le 14 juillet 1915.)

Le chef de bataillon J....., du **e *régiment d'infanterie.* — « Officier supérieur de tout premier ordre. Très méthodique, énergique. Fait preuve d'un sang-froid remarquable sous le feu. A brillamment dirigé son bataillon le 16 juin à l'attaque d'une tranchée allemande qui a été enlevée. A maintenu en ordre son bataillon sur le terrain conquis malgré un bombardement excessivement sévère, sans cesser de harceler l'ennemi ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 14 juillet 1915.)

Le chef de bataillon P....., commandant le *e *B. C. P.* — « A su, par son ascendant personnel, obtenir des débris de son bataillon dont il venait de prendre le commandement, un véritable effort pour conquérir les tranchées ennemies énergiquement défendues et pour s'y maintenir malgré un violent bombardement et de nombreuses contre-attaques ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 22 juin 1915.)

Le chef de bataillon de la F.....-D......, du ***e *régiment d'infanterie.* — « S'est mis bravement à la tête de son bataillon pour l'entraîner à l'attaque du fond de Buval le 16 juin. A été blessé grièvement dans cette opération ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juillet 1915.)

Le chef de bataillon N......, du ***e *régiment d'infanterie.* — « Depuis le début de la campagne, s'est distingué par les plus belles qualités de courage, d'énergie et de sang-froid qu'il a su communiquer à ses subordonnés. Mortellement frappé au cours d'une périlleuse reconnaissance qu'il avait voulu lui-même exécuter, a refusé les soins des agents de liaison pour ne s'occuper que de l'exécution des ordres qu'il venait de donner ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 25 juin 1915.)

Le chef de bataillon C...., du ***e *régiment d'infanterie.* — « Officier de l'armée territoriale, d'une grande énergie et d'une rare bravoure. Cité en janvier à l'ordre de l'Armée

pour sa belle conduite. Appelé à prendre le commandement d'un bataillon dans des circonstances particulièrement difficiles, a fait montre de toutes les qualités de bravoure et d'énergie d'un officier de carrière. Blessé mortellement au cours d'une reconnaissance périlleuse qu'il faisait volontairement à quelques mètres des lignes ennemies ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 10 juillet 1915.)

*Le chef de bataillon M....., du ***e régiment d'infanterie.* — « Chargé de prendre les tranchées ennemies, a conduit son bataillon à l'attaque avec une sûreté, un coup d'œil, une énergie remarquables. A dirigé ses hommes sur les tranchées avec un ensemble et un entrain parfaits, qui ont amené la capture d'un grand nombre de prisonniers, d'un canon revolver et d'un matériel important ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 22 juin 1915.)

*Le chef de bataillon V... dit C......., du ***e régiment d'infanterie.* — « Officier des plus remarquables. A brillamment contribué à repousser une contre-attaque allemande qui s'était produite dans son secteur. A été mortellement blessé, alors qu'il s'était porté en première ligne pour faire la reconnaissance du terrain ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 27 juillet 1915).

VII. — Le 25 septembre.

*La **e brigade d'infanterie.* — « Qui, sous le commandement de son chef le colonel S......, a enlevé d'un seul élan plusieurs lignes de tranchées formidablement organisées, a fait tomber les résistances que l'ennemi avait accumulées dans la partie nord du village de Souchez, a pris pied sur la crête et dans les ouvrages du bois de Givenchy, faisant plusieurs centaines de prisonniers et menant pendant cinq jours de progrès incessants, le combat le plus acharné qui se puisse imaginer ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 30 septembre 1915.)

*La ***e brigade coloniale sous le commandement du colonel B. . . . .* — « Entrée en ligne dans le bois de Givenchy au cours d'un combat extrêmement violent, a continué les attaques en cours avec le plus bel entrain, et, pendant quatre jours consécutifs, a obtenu des succès ininterrompus sur une crête exposée à la concentration des feux de l'artillerie ennemie qui n'ont pu réussir à briser son élan ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

*Le ***e régiment d'infanterie.* — « Qui sous le commandement du lieutenant-colonel D. . . . . . . , blessé le second jour, a donné le plus magnifique exemple d'allant, d'héroïsme et de ténacité, combattant victorieusement à l'avant-garde de sa brigade pendant cinq jours, faisant tomber d'un seul élan les formidables défenses accumulées par l'ennemi devant Souchez et qui, malgré des pertes extrêmement élevées, s'est élancé le soir du cinquième jour, sous le commandement du commandant B. . . . . de R. . . . . dans un ouvrage formant réduit de la défense ennemie, aux cris de : « Vengeons nos morts ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 30 septembre 1915.)

*Le **e régiment d'infanterie coloniale.* — Chargé, sous le commandement du lieutenant-colonel P. . . . . d'attaquer une position ennemie fortement organisée, n'a pas cessé pendant six jours de progresser malgré un bombardement intense et, grâce à l'habileté et à l'énergie de ses chefs, a réussi à s'en emparer en s'élançant à l'assaut avec un entrain et une bravoure remarquables ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

*Le ***e régiment d'infanterie sous les ordres du lieutenant-colonel D. . . . . .* — « A donné deux fois l'assaut avec un élan superbe, est resté cramponné aux réseaux de fils de fer et s'est maintenu sur le terrain conquis malgré un

bombardement intense et des feux de mitrailleuses de revers ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

Le **e bataillon de chasseurs. — « Troupe de choc et d'avant-garde de premier ordre qui a fait preuve dans les combats livrés sur le plateau de Notre-Dame de Lorette et devant Souchez de l'esprit offensif le plus brillant. Dans les combats de mai, sous les ordres du commandant R....., a pris d'assaut un réduit ennemi puissamment organisé et énergiquement défendu. Le 25 septembre, sous les ordres du commandant M......., a enlevé d'un seul élan cinq tranchées successives malgré les feux d'une violence extrême ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

La **e compagnie du ***e régiment d'infanterie. — « Bien que fortement éprouvée par un bombardement intense, s'est lancée d'un seul élan à l'assaut ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

La **e compagnie du ***e régiment d'infanterie sous les ordres du lieutenant C...... — « S'est portée vigoureusement à l'attaque de la tranchée ennemie, a atteint les défenses accessoires après avoir perdu plus de la moitié de son effectif; a assuré la possession de ce point. Déjà citée à l'occasion des attaques du 9 mai 1915 ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

La **e compagnie du ***e régiment d'infanterie sous les ordres du capitaine B...... — « S'est portée à l'attaque de la tranchée allemande avec un élan magnifique, a atteint les défenses accessoires de l'ennemi après avoir perdu les deux tiers de son effectif. S'était déjà distinguée à trois attaques précédentes ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

La 2e compagnie du **e régiment d'infanterie, commandée

par le capitaine de G...... — « Le 25 septembre, à l'attaque de Souchez, a conquis d'un seul bond plusieurs lignes de tranchées ennemies, laissant derrière elle de nombreux allemands qui ont été faits prisonniers dans la nuit. Le 28 septembre, s'est portée à nouveau d'un élan à l'assaut des positions de Givenchy très fortement organisées. S'est maintenue pendant trois jours sur le terrain conquis, l'organisant et le défendant sous un bombardement incessant ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 17 octobre 1915.)

La 109e *batterie d artillerie de tranchée du* **e *régiment d'artillerie.* — « Sous le commandement du capitaine M......, a fait preuve d'un courage, d'une endurance, d'une ténacité et d'un esprit de discipline remarquables sous les feux les plus violents dans la période préparatoire et pendant les combats du 25 septembre et jours suivants. Par l'efficacité de ses feux très habilement dirigés, a puissamment contribué à la progression de notre infanterie depuis cette date ».

(Citée à l'ordre de l'Armée le 25 octobre 1915).

Le lieutenant-colonel B...., chef d'état-major du **e *corps d'armée.* — « Chef d'état-major de corps d'armée de première valeur, d'une énergie et d'une puissance de travail peu communes, d'un dévouement à toute épreuve, a largement contribué par son zèle et son activité inlassables, par des reconnaissances poussées parfois jusqu'aux points les plus exposés, aux succès remportés par le corps d'armée dans les opérations offensives de mai-juin et de septembre-octobre ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 25 octobre 1915.)

Le chef de bataillon L...., chef d'état-major de la **e *division d'infanterie.* — « Aussi bon chef d'état-major qu'il a été brave officier de troupe. D'un dévouement à toute épreuve, d'un zèle inlassable. Pendant vingt jours

de combat consécutifs a, jour et nuit, été sur la brèche, prévoyant, organisant de façon à ce que les troupes soient dans les meilleures conditions possibles pour produire leur effort. A été blessé deux fois. Cité déjà à l'ordre de la Brigade comme officier de troupe ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 25 octobre 1915.)

*Le chef de bataillon F:..., commandant le **e B. C. P.* — « Officier supérieur d'une grande bravoure ; blessé deux fois au cours de la campagne, a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur avec la mention ; « A fait preuve d'une bravoure qui peut être donnée en exemple ». Placé à la tête du **e B. C. P. a pris part le 9 mai à l'attaque des positions de Notre-Dame de Lorette et a enlevé les trois premières lignes de tranchées allemandes sur le front assigné à son bataillon. De nouveau en première ligne à l'attaque du 20 septembre, conduit son bataillon d'un seul élan jusqu'au ruisseau de Souchez, franchissant d'un bond 5 lignes de tranchées ennemies. A conservé les positions conquises malgré des bombardements intenses, a été tué le 28 septembre au cours d'un de ces bombardements ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 14 octobre 1915.)

*Le chef de bataillon M......., commandant le **e B. C. P.* — « Entraîneur d'hommes d'une bravoure à toute épreuve. A été grièvement blessé le 27 septembre 1915 en faisant une reconnaissance des lignes allemandes pour permettre à son bataillon qui la veille, avait enlevé trois lignes de tranchées, de continuer son attaque dans les conditions les plus favorables ».

(Officier de la Légion d'Honneur le 30 septembre 1915.)

*Le chef de bataillon S........, chef de bataillon au **e régiment d'infanterie.* — « Occupant avec son bataillon une position avancée de notre ligne, a habilement préparé l'attaque d'une position allemande fortement organisée et défendue par des troupes du 2e régiment de la garde alle-

mande ; a exécuté cette attaque avec énergie et rapidité ; s'est emparé de la position et s'y est maintenu malgré le bombardement et les contre-attaques ».

(Chevalier de la Légion d'Honneur le 6 octobre 1915.)

*Le chef de bataillon J....., du **e régiment d'infanterie.* — « A conduit brillamment son bataillon au cours des combats des 25 et 29 septembre 1915. Déjà cité à l'ordre de l'Armée. Nombreuses campagnes ».

(Officier de la Légion d'Honneur le 16 octobre 1915.)

*Le chef de bataillon M........, du **e régiment d'infanterie.* — « D'une grande bravoure. Le 28 septembre, a été tué à la tête de son bataillon en se portant à l'attaque d'une tranchée fortement organisée ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 17 octobre 1915.)

*Le lieutenant-colonel B...., de R....., commandant le ***e régiment d'infanterie.* — « A pris en plein combat le commandement de son régiment. Par son sang-froid, son courage et son énergie, a su le maintenir sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie. A enlevé une position fortement occupée par l'ennemi ».

(Officier de la Légion d'Honneur le 16 octobre 1915.)

*Le chef de bataillon C......, du ***e régiment d'infanterie.* — « Chef de bataillon extrêmement énergique, ayant un remarquable ascendant sur sa troupe. A été grièvement blessé en chargeant à la tête de son bataillon sur une tranchée allemande le 28 septembre 1915 ».

(Chevalier de la Légion d'Honneur le 3 octobre 1915.)

*Le médecin-major de 1re classe A... du ***e régiment d'infanterie.* — « A organisé et dirigé avec une activité infatigable, dans des circonstances rendues très difficiles par le bombardement intense de l'ennemi, le relèvement des blessés tombés entre la parallèle de départ du 25 septembre et le bois de Givenchy. S'est dépensé sans compter

et a assuré l'évacuation dans un délai assez court de tous les blessés de sa zone d'action ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 17 octobre 1915.)

*Le chef de bataillon B........, commandant le 2e bataillon du **e régiment d'infanterie coloniale.* — « Plein d'allant et de bravoure, déjà blessé et décoré pour faits de guerre. Le 25 septembre, a conduit son bataillon à l'attaque des tranchées ennemies avec le plus grand calme et comme sur le terain de manœuvre. A été blessé assez grièvement, mais n'a voulu se laisser évacuer que lorsqu'il eut vu son bataillon établi sur la position ennemie ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 6 décembre 1915.)

*Le chef de bataillon de M......., commandant le 5e bataillon du ***e régiment d'infanterie.* — « A entraîné avec le plus bel élan son bataillon à l'attaque des tranchées allemandes. Blessé aux deux bras n'a quitté son commandement qu'après avoir assuré son remplacement ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

*Le chef de bataillon S...., commandant le 6e bataillon du ***e régiment d'infanterie.* — « A entraîné avec la plus grande vigueur, deux fois de suite, son bataillon à l'attaque d'une tranchée allemande. »

(Cité à l'ordre de l'Armée le 11 octobre 1915.)

*Le lieutenant-colonel W....., commandant le **e régiment d'artillerie et le groupement d'artillerie de la **e division.* — « A fait preuve des plus belles qualités de commandement et d'organisation en préparant les attaques de la division sur Souchez et le bois de Givenchy, mettant en action pour assurer leur succès toutes les ressources d'un personnel et d'un matériel dont la centralisation était rendue particulièrement difficile par sa dispersion sur le terrain et en obtenant dans toutes les circonstances le rendement le meilleur et le plus efficace ».

(Cité à l'ordre de l'Armée le 19 octobre 1915.)

*Le lieutenant-colonel de B......, commandant le **e régiment d'artillerie.* — « A apporté aux attaqnes de la division sur Souchez et le bois de Givenchy le concours le plus efficace grâce à l'activité et à la précision des observations faites d'un poste de commandement très avancé qu'il n'a pas quitté pendant quinze jours, a obtenu de tout son personnel la vigilance et le dévouement qui ont été pour une grande part dans le succès de ces attaques ».

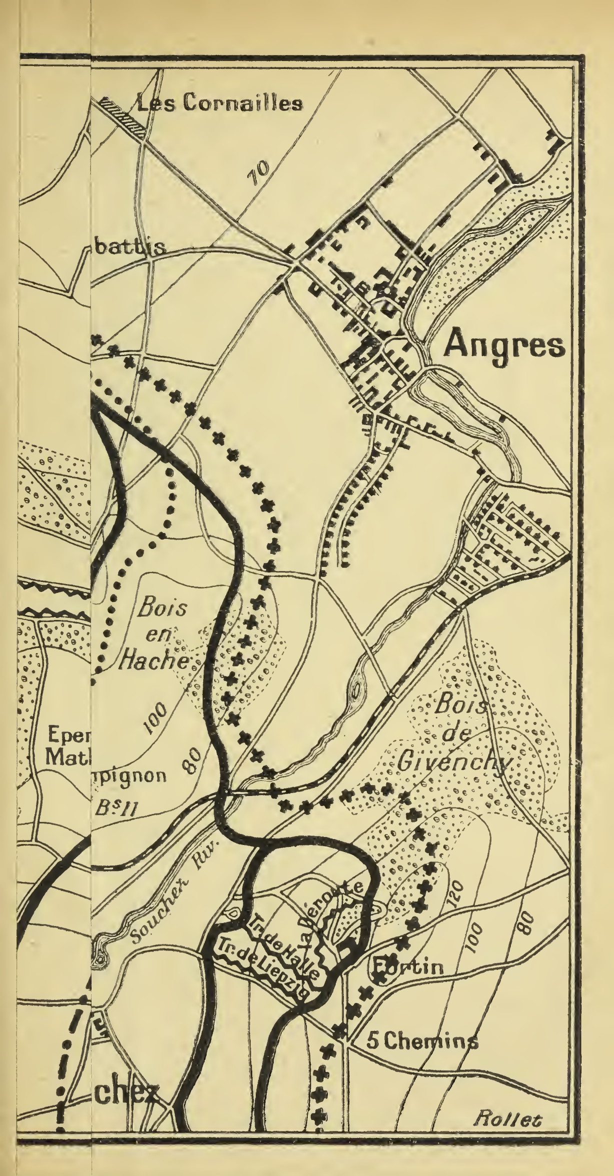
(Cité à l'ordre de l'Armée le 19 octobre 1915.)

*Le chef d'escadron M....., du **e régiment d'artillerie.* — « Officier supérieur d'artillerie d'une très grande valeur. A remarquablement dirigé les batteries de son groupe par les tirs particulièrement difficiles qu'elles ont exécutés tant dans la période préparatoire à l'attaque du 25 septembre que pendant et après cette attaque, au succès de laquelle il a ainsi puissamment contribué ».

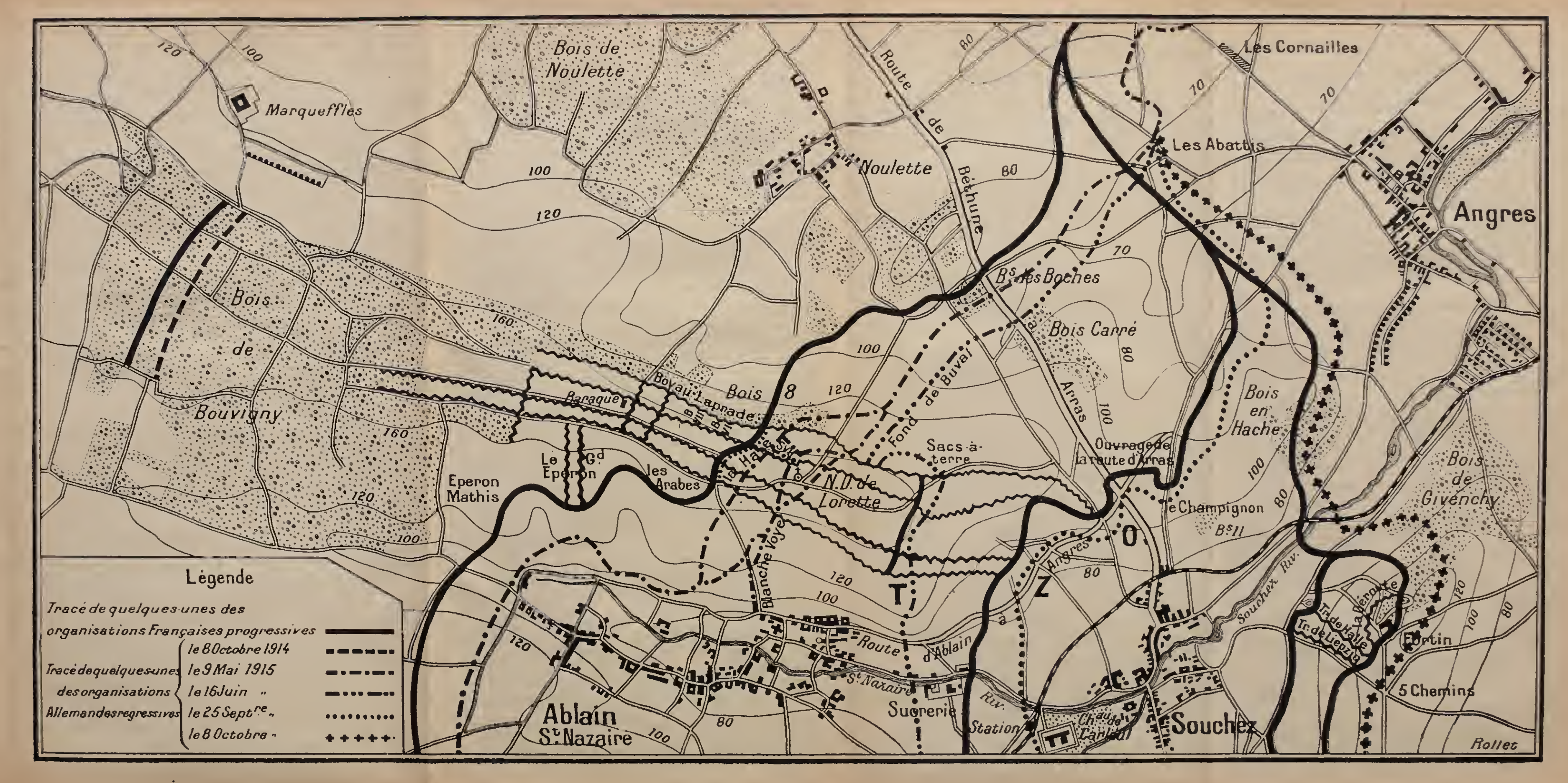
(Cité à l'ordre de l'Armée le 19 octobre 1915.)

N. B. — Il n'a été possible d'insérer dans cet Appendice que les inscriptions ou citations des unités collectives et des officiers généraux ou supérieurs, c'est-à-dire celles qui sont susceptibles, par l'importance des faits auxquels elles se rapportent, d'éclairer ou de confirmer le récit.

Mais d'autres, par milliers, celles des officiers subalternes et des hommes de troupe, pourraient encore témoigner de l'héroïsme de ces combats et fournir la matière d'un volumineux « Livre d'or de Lorette ».



Les Cornailles
70
battis
Angres
Bois
en
Hache
100
80
Eper
Matl
pignon
B^{s}11
Bois
de
Givenchy
Souchez Riv.
Tr. de Halle
Tr. de Liepzig
120
100
80
Fortin
5 Chemins
chez
Rollet



LA BATAILLE DE LORETTE

